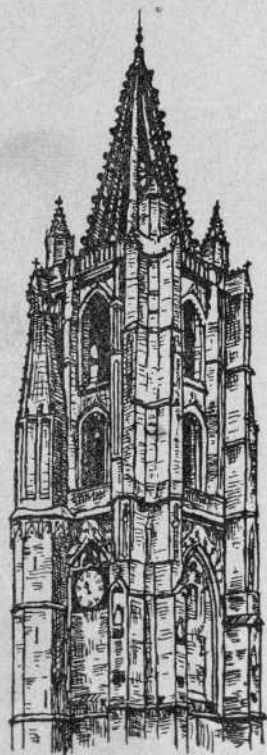


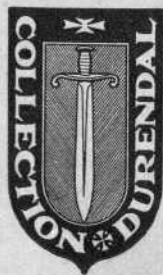
ASTURIES ET CASTILLES

par JOSEPH MELOT



PARIS
BRUXELLES

1936



COLLECTION DURENDAL

VOLUMES PARUS EN 1933 :

1. **Job le Glorieux**, par EDOUARD NED.
2. **Corbin et d'Aubecourt**, par LOUIS VEUILLOT.
3. **Mémoires de THÉODORE BOTREL**.
4. **Kiki**, par ERNEST CLAES, trad. R. KERVYN.
5. **Jacques de Dixmude**, par J.-M. DE BUCK.

VOLUMES PARUS EN 1934 :

6. **Philibert chez ses Tantes**, par la Princesse DE LIGNE.
7. **Contes extraordinaires**, par ERNEST HELLO.
8. **Toussaint de la Huline**, par PAULIN RENAULT.
9. **Sur le forum et dans le bois sacré**, par le Baron F. VAN DEN BOSCH.
10. **L'Offrande Filiale**, par CAMILLE MELLOY.
11. **Le Cadavre dans le Silo**, par RONALD KNOX, trad. STÉPHANIE CHANDLER.

VOLUMES PARUS EN 1935 :

12. **La Belle-Nivernaise**, par ALPHONSE DAUDET.
13. **Ce que content les Noirs**, par OLIVIER DE BOUVEIGNES.
14. **Guldentop**, roman par MARIE GEVERS.
15. **Cinq histoires de bêtes pour mes cinq fils**, par ADRIEN DE PRÉMOREL.
16. **Daphné**, roman par MONA DANE.
17. **Djila Moleï**, roman par EM. GAILLARD.

VOLUMES A PARAITRE EN 1936 :

18. **L'Odyssée de l'Impératrice Zita**, par JÉRÔME TROUD.
19. **Le Roman de Louis Veillot**, présenté par le Vicomte HENRI DAVIGNON, de l'Académie Royale de Belgique.
20. **Le dernier Chant des Gardes Wallonnes**, récits épiques par JULES SOTTIAUX.
Illustrations de JACQUES DE VILLENFAGNE.
21. **C'est pour la Vie**, roman, par PIERRE GOURDON, lauréat de l'Académie Française.
22. **Asturies et Castilles**, par JOSEPH MELOT, ministre plénipotentiaire.
Illustrations de PIERRE MELOT.



DG
COM

ASTURIES ET CASTILLES

+ 78078

c.

COLLECTION DURENDAL

N° 22

*Il a été tiré de cet ouvrage,
pour la Collection Durendal,
outre l'édition ordinaire sur
papier édition mat, cinquante
exemplaires sur Featherweight
véritable, numérotés de 1 à 50,
dix exemplaires sur Hollande,
numérotés A à J, hors com-
merce.*

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Figures florentines — in-8 illustré.

Bruxelles — CHARLES BUELENS, éditeur.

Entre l'Olympe et le Taygète — in-12 illustré.

Paris — PLON-NOURRIT ET C^{ie}, éditeurs.

Les évasions de Belgique — in-12.

Paris — PERRIN ET C^{ie}, éditeurs.

La propagande allemande et la question belge.

(N° 1 des Cahiers belges).

Bruxelles et Paris — VAN OEST ET C^{ie}, éditeurs.

JOSEPH MELOT

ASTURIES
ET
CASTILLES

Illustrations de PIERRE MELOT



BRUXELLES
Collection Durendal
83, Rue des Atrébates, 83

PARIS
P. Lethielleux
10, Rue Cassette, 10

1936

AVANT-PROPOS.

Les événements survenus en Espagne à la fin de 1934 ont donné aux Asturies une renommée universelle, d'une nature assez fâcheuse. Cette province écartée des grandes routes du monde, était devenue le centre d'une insurrection communiste et socialiste qui s'est signalée par des massacres et des destructions de monuments. Les églises surtout et les ministres du culte ont souffert de cette furie qui avait un caractère antireligieux très nettement marqué. Or, la région asturienne est une de celles où la foi catholique a les plus solides fondements et les plus émouvants souvenirs. Le mouvement sectaire qui l'a ravagée ne pouvait donc être que d'importation étrangère. C'est en effet ce que les enquêtes ont prouvé. Les ouragans qui ont secoué les gouvernements espagnols successifs depuis la chute de la monarchie, ont favorisé le développement des doctrines destructives, et ces semences jetées dans des esprits simplistes ont produit à Oviédo une moisson de meurtres et de vandalisme.

Lors de mon séjour en Espagne où m'avaient conduit les hasards de la carrière diplomatique, j'ai parcouru pendant un mois, les villes, les édifi-

ces, les forêts asturiennes. La haine des briseurs de cathédrales n'avait pas encore envahi ces vallées tranquilles. J'en revois jusqu'aux moindres détails, et je retrouve les beaux soirs d'été où l'étape de sept heures de marche dans les gorges rocheuses de la côte cantabrique m'amenait en vue de la flèche élancée d'un clocher. C'était presque toujours un trésor d'architecture à explorer.

Ces explorations, je les avais fixées par des notes, d'abord sous la forme dispersée d'images fugitives, et plus tard comme contribution à un but précis que j'avais symbolisé dans mes projets de publication, par le titre de « méditations sur la gloire espagnole ».

Les Asturies sont restées à travers les siècles la première source de cette gloire. Elles ont vu naître une vie nationale qui fut singulièrement dure à son origine. C'est la gangue fruste d'où est sortie, plus éclatante après une longue épreuve, la monarchie catholique renouvelée. Les grands jours de l'Espagne ont été préparés et sollicités de très loin par le sentiment religieux et la foi, et aussi par une idée presque héroïque de la responsabilité du pouvoir et du caractère sacré de l'autorité. Les conditions qui ont joué le rôle le plus efficace dans le miracle asturien au moyen âge, ont été l'énergie individuelle, la conscience d'une mission sacrée à remplir, et un sens très développé de la prééminence de race. La sauvagerie primitive qui régnait, n'admettait pas de nuances. Les passions restèrent toujours violentes, à la petite Cour des Asturies, non seulement entre chrétiens et arabisants, mais

entre courtisans, dans des révolutions de palais. A certains moments, c'est en miniature la cour impériale de Byzance. Les querelles et les châtimens y sont les mêmes. La trahison y est punie par la crevaison des yeux, comme il advint au comte Alderedo, ou par la peine de mort en famille, comme pour le comte Piniolo avec ses sept enfans.

Toute la vie de ces rois montagnards est consacrée aux combats, aux assauts de villes, aux rencontres meurtrières, aux embuscades à éviter, aux trahisons à déjouer. La mort est aux aguets à chaque défilé de montagne; elle monte en croupe sur leurs chevaux, elle les accompagne sans cesse, comme Holbein la représentera plus tard dans ses rondes macabres. L'homme rend la vie dure à l'homme, et si l'un de ces chevaliers sans merci reçoit quelque outrage d'un de ses pairs ou d'un de ses vassaux, il le prive facilement de ce bien de l'existence si aléatoire pour lui-même.

Quand la monarchie catholique s'étend, les rois descendent des montagnes asturiennes et passent dans la plaine de Léon et de Castille. Suivons à la trace la dynastie reconstituée et le catholicisme restauré. Unis l'un à l'autre, ils ont semé de toutes parts leurs admirables cathédrales qui jalonnent le chemin de la reconquête.

Un séjour de quatre ans dans la péninsule ibérique m'a permis de faire des séjours ou des voyages dans le beau royaume de Léon, dans celui de Galice et dans les deux Castilles. Si l'on est préparé dès l'abord par la connaissance des Asturies, il est facile de continuer le cours de ses observations et de ses

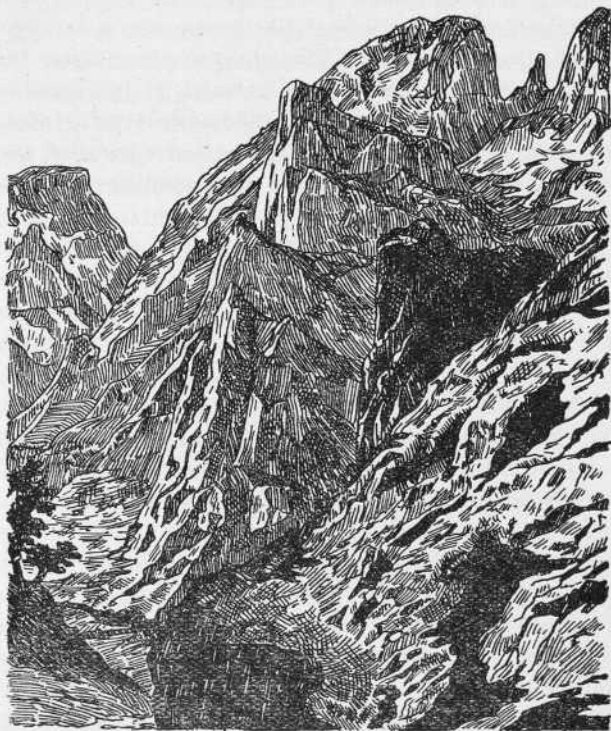
réflexions, en montant au sommet par les degrés incomparables de Léon, de Burgos, d'Avila et de Tolède. La descente est ensuite très brusque et elle est symbolisée par les mausolées de l'Escorial. L'apogée est près de la décadence. Quand les vertus commencent à faiblir et que la race s'écarte de ses qualités traditionnelles; quand la monarchie et le peuple cessent d'être étroitement unis par une foi profonde et un but commun, la gloire décline.

La foi surtout, une foi ardente et expansive, était descendue des montagnes asturiennes et s'était répandue dans tout le territoire, à mesure que les souverains castillans le reprenaient morceau par morceau aux Sarrasins. Ce sens religieux est resté pendant des siècles le caractère dominant de la race espagnole. Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle et la période tourmentée des commencements du dix-neuvième, il n'a pas été entamé. Mais les invasions, les occupations, les troubles du dix-neuvième siècle lui ont été funestes, et le vingtième ne paraît pas jusqu'ici vouloir réparer les fautes de son prédécesseur. Les âmes individuelles se sont obscurcies en même temps que l'âme collective.

Aujourd'hui, des forces violentes tentent d'arracher à cette admirable race ce qui a fait sa grandeur dans le passé, la foi, l'autorité, l'union. Le communisme qui a trouvé un allié dans la fraction avancée du socialisme, cherche à détruire dans les centres espagnols les plus religieux, l'idée de religion et d'autorité, et le séparatisme veut ruiner l'unité. Depuis que le pays se détache de ses vertus fondamentales, il se diminue, et d'autant

plus qu'il s'en sépare plus complètement. La conduite du communisme et du socialisme en Espagne fait fi de la nature, de l'expérience, de l'intérêt le plus évident du peuple. Elle a déjà semé de ruines et de victimes les Asturies; elle a saccagé Oviédo, un trésor peut-être unique au monde. Ce trésor n'est pas seulement matériel, il est surtout spirituel. En dévastant la cathédrale de cette ville, les insurgés communistes ont sans doute brisé les signes extérieurs d'une des plus vieilles civilisations chrétiennes, mais leur fureur, en se tournant contre les autels, les instituts religieux, les monastères, voulait surtout effacer jusqu'aux traces de ce que la croix a apporté de grandeur, de vertus et d'héroïsme à ce petit monde épique. Ils venaient dresser leur idole devant la croix, comme autrefois le croissant du prophète s'était dressé devant le symbole du Christ.

L'histoire des royaumes d'Oviédo et de Léon a été longtemps déformée par la légende. Le caractère âpre et violent du paysage a peut-être contribué à cette déformation. Nous avons une tendance naturelle à établir une association entre les événements tragiques et le cadre qui les entoure. Ici le cadre est digne de la tragédie. Ce ne sont plus les horizons illimités de la vieille Castille aux teintes ocreuses; ce ne sont plus de petites montagnes qui se couronnaient jadis de châteaux-forts appelés *castillos*, d'où est venu le nom du royaume. Les monts asturiens, dans leur enchevêtrement et leurs forêts, n'ont rien de comparable à ces plaines ondulées. Ils forment un bloc serré, compact, avec des



La vallée de Mancorbo en Asturies.

hauts sommets. A leur pied s'entrecroisent des vallées sillonnées de torrents et de rivières, entre des parois de rocher.

Dans les nombreux méandres de ces vallées, vit aujourd'hui une population de montagnards robustes, habitant des villages dont l'aspect n'est ni misérable comme en certaines parties de l'Aragon, ni gai et ensoleillé comme en Andalousie. Les paysans n'y sont pas bavards ni expansifs, mais d'une obligeance et d'une courtoisie dont j'ai eu bien souvent la preuve.

Cependant les abords immédiats des villes et toute la partie de la région où les mines de soufre, de charbon, de fer, de cinabre, sont en exploitation, ont perdu leur caractère asturien et par conséquent leurs mœurs un peu farouches mais d'une si honnête simplicité. Les nombreux ouvriers et employés étrangers qui travaillent dans les mines, les usines, les bureaux de cette contrée industrielle, y ont introduit un esprit inquiet, turbulent et révolté. J'ai été frappé, pourtant, à l'époque où j'ai visité cette province espagnole, d'y voir combien le sentiment religieux y avait encore de profondes racines.

Les prédications de haine ont agi là comme ailleurs sur certains esprits bornés, mais les terribles cruautés qui ont ensanglanté les cantons industriels ne sont pas l'œuvre des paysans. Elles ont été préparées et exécutées, avec l'aide de certains Asturiens égarés, par un noyau d'agitateurs communistes et socialistes, parmi lesquels se distinguaient tous les éléments qui ont fait du terrorisme une doctrine d'intimidation sociale. Des centaines de

victimes, une ville d'art inestimable saccagée, une tache sur la renommée millénaire des Asturies, voilà l'œuvre des insurgés qui ont pris cette malheureuse région comme champ d'expérience.

Pendant que je recherchais sur place les monuments et les souvenirs des royaumes d'Asturies, de Galice et de Castille, je trouvais en même temps une mine inépuisable de belles histoires dans des ouvrages que je citerai ici pour n'avoir pas à surcharger mon texte de notes et de références.

La *Historia general de España* de Mariana, d'où Corneille a tiré son Cid, et qui a été complétée ou corrigée par le *Mariana historien* de Cirot et par *l'Espagne chrétienne* de Dom Leclercq, donne un récit détaillé et imagé de cette époque, tandis que le *Diccionario geographico de España*, *l'España sagrada* de Florez, et *l'Atlas geographico de Espana* de Martin Ferreiro, situent les plus petits théâtres du drame espagnol.

Diverses histoires générales de l'Eglise, et entre autres celle de Rohrbacher et celle du cardinal Hergenroether, mettent les événements au point, quand ils se passent dans le domaine ecclésiastique.

Enfin les *œuvres complètes* de sainte Thérèse d'Avila, le grand écrivain national de l'Espagne, et principalement ses récits de ses *fondations* et de sa *vie*, sont de précieux recueils de documents sur les mœurs et les aspirations du pays au seizième siècle.

Parmi les problèmes que posent les siècles antérieurs, celui de Saint Jacques de Compostelle, en

Galice, est l'un des plus curieux. Mgr Duchesne qui fut longtemps directeur de l'Ecole française à Rome, s'est efforcé de le résoudre. Il m'accueillait souvent dans son appartement du palais Farnèse. Je lui racontai, un jour, ma visite au tombeau de l'apôtre Santiago. Il alla chercher dans sa bibliothèque et me tendit une brochure qu'il avait écrite sur ce célèbre pèlerinage. J'en ai tiré parti dans mon chapitre consacré au sanctuaire galicien.

Il est une autre source d'informations plus précieuse encore sur les fastes espagnols où histoire et religion, vies de saints et vies de rois sont si étroitement associées, c'est la bibliothèque des Bollandistes. Le père Delehaye me permettra de lui adresser ici un hommage tout particulièrement reconnaissant pour m'avoir guidé dans de fructueuses lectures, au milieu de ce domaine qui est le sien.

J'ajouterai que les notices de M. Marcel Schweitzer, ancien membre de l'Ecole française des Hautes-Etudes hispaniques, et de M. Emile Bertaux, pour le guide bleu d'Espagne, ont précisé et éclairci un certain nombre de mes souvenirs.

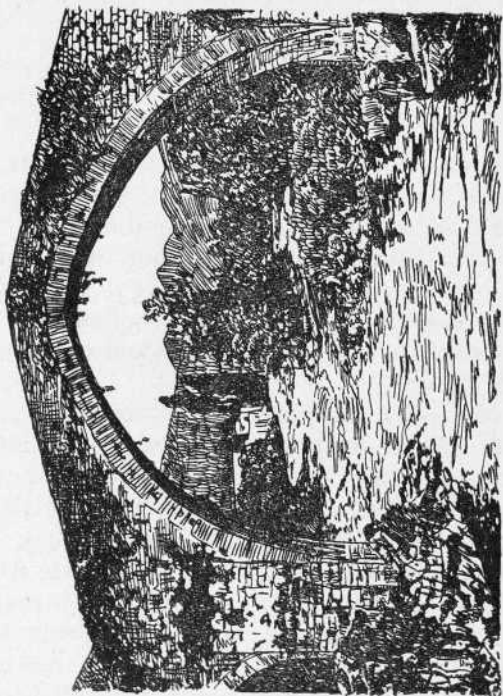
CHAPITRE PREMIER.

LE REFUGE ASTURIEN.

CANGAS.

Quand on aborde le cœur des Asturies par la petite ville d'Infiesto aux rues étroites, on se sent enfermé dans un dédale boisé, au milieu d'un cirque de montagnes. Serrée dans une vallée profonde, dominée par des sommets qui l'écrasent, Infiesto s'aplatit sous ses toits surplombants et sous ses balcons de bois très larges qui courent le long des façades.

Un coche traîné par quatre petits chevaux va partir de la maison de poste pour Cangas, à trente kilomètres de là. J'en profite. Le paysage se déroule. Les chevaux frottent sans hâte le long de la rivière, la Patoña, bordée de peupliers en colonnes, de catalpas et de platanes. Puis la voiture passe dans la vallée de la Sella. Trois heures de promenade, et tout à coup, à un détour, le pont de Cangas, une merveille du douzième siècle. Une arche centrale en ogive très hardie et très haute, franchit à elle seule le cours d'eau, appuyée des deux côtés sur les rochers des rives, et deux arches subsidiaires continuent à franchir le ravin au-delà. Le pont est tapissé d'une épaisse couche de lierre qui retombe en festons dans l'arche centrale.



Le pont de Cangas.

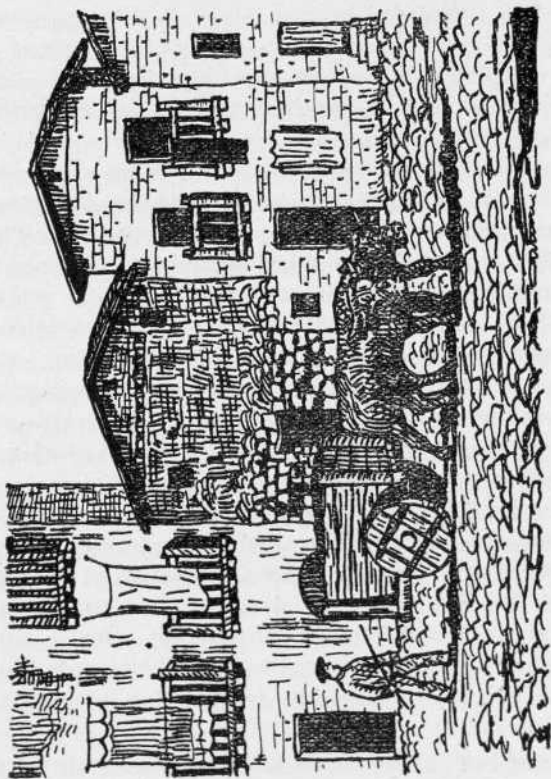
Cette petite ville de dix mille habitants, qui fut jadis ville royale, est redevenue bourgade. Ses rues ne gardent pas trace des églises, des demeures que les réfugiés d'Andalousie et de Tolède y bâtirent au huitième siècle. Les honneurs d'une résidence princière ont passé sur elle comme l'eau sur le marbre. Ses rustiques habitants s'en vont à leurs occupations, chaussés de sabots de bois surélevés par deux petites charpentes qui empêchent l'eau et la boue d'atteindre le pied. La marche compliquée par cet échafaudage, n'est pas élégante assurément, mais elle fait résonner à toute heure dans les étroites ruelles, un clic clac de castagnette qui n'est pas sans charme. Par moments vient s'y mêler le grincement strident d'un chariot court aux roues de bois plein, et le piétinement étouffé des deux bœufs qui le tirent.

Le vieux monastère de Sainte-Croix, à l'emplacement où le premier roi de la dynastie fonda le sien, existe toujours, lieu sacré de pèlerinage pour les populations de la Galice et des Asturies. C'est le nid d'une des civilisations chrétiennes les plus vénérables ; c'est un reliquaire.

Cangas a été le refuge des derniers restes d'une monarchie. Le vieux royaume, converti de l'arianisme au catholicisme, avait été ébranlé, aux premières années du huitième siècle, par une crise intérieure. Le roi Witiza avait lutté contre le sénat qui voulait, d'après un droit reconnu par la Constitution, passer la couronne à un autre chef nommé Rodrigue, vraisemblablement duc de Bétique. La guerre civile avait éclaté entre les deux rivaux.

Pendant qu'ils se battaient, arrive un troisième larron. Une armée de Maures, d'Arabes et de Berbères s'embarque à la côte d'Afrique, passe le détroit appelé aujourd'hui de Gibraltar, et sous le commandement de Târic et de Tarif, fait main basse sur Algéiras et le pays voisin jusqu'à Cordoue. Un autre chef arabe, Mouça, débarque à son tour en Espagne et opère sa jonction avec Târic. Entre-temps le nouveau roi catholique Rodrigue s'était emparé de Tolède et Witiza était mort. Le souverain d'Espagne tourne ses armes contre les Sarrasins, mais il a le tort de confier l'une des ailes de son armée à Oppas, fils de Witiza. Ce général le trahit au profit des musulmans, et l'armée catholique est écrasée à Xérès, en 714, par les Aficains. Rodrigue disparaît dans la bataille. On n'a jamais retrouvé son corps. Toute l'Andalousie est prise. Tolède, pourtant bien défendue, est débordée. L'archevêque de la ville, escorté des défenseurs qui ont pu s'échapper, chevauche en hâte vers les Asturies avec les reliques et les vases sacrés.

Quand le grand chef arabe Târic entre dans Tolède, c'est le signal de la reddition de toute l'Espagne. Léon est envahi, Astorga succombe. Comme une inondation humaine, de 714 à 795, des multitudes d'Africains, soldats, marchands, petit peuple, juifs, colporteurs, passent le détroit, s'installent, fondent leurs établissements dans les principales villes, se mêlent aux populations indigènes, construisent leurs mosquées et leurs synagogues, dominent, triomphent, changent l'Andalousie en un prolongement de la Mauritanie.



Chariot asturien.

Seul, ce coin des Asturies, protégé par ses montagnes, isolé, lointain, perdu dans ses forêts, sert de refuge aux reliques des Saints, aux princes, aux derniers fidèles de la monarchie. Ils y ont un peu de répit, parce que les Sarrasins, continuant à suivre la grande route des invasions, en sens inverse de celui qu'avaient adopté les Visigoths, quelques siècles auparavant, tentaient à ce moment de pénétrer en France. Très occupés de s'emparer des riches territoires situés au nord des Pyrénées, les envahisseurs musulmans ne disposaient pas d'un nombre suffisant d'hommes capables d'organiser et d'administrer les provinces éloignées de leur centre d'action. Ils recouraient alors à certains chrétiens, personnages de peu de foi ou d'une ambition sans scrupule. Quelques-uns consentaient à les servir, dans la persuasion où ils étaient que le royaume catholique des Visigoths était bien fini. Ces caractères faibles que les Sarrasins savaient choisir dans tous les rangs de la population, se mêlaient aux Arabes, vivaient sous leur obédience, les aidaient à s'assimiler l'Espagne, et parfois se faisaient musulmans. Ces défaitistes ne doivent pas être confondus avec d'autres catholiques qui avaient obtenu sous certaines conditions de continuer l'exercice de leur culte. On les appelait *mixti Arabes*, d'où est venu le nom *Mozarabes*.

Le petit noyau de chrétiens pur-sang enfoui dans les montagnes de Cangas, forme le contre-pied du défaitisme sous toutes ses formes. Ce sont les Espagnols de *limpia sangre*, comme on continuera à appeler ceux qui descendent de parents et d'ancê-

tres chrétiens sans mélange avec les races maures ou juives.

Dans le reste du pays, la désolation est grande. Les pillages et les excès de l'envahisseur d'Afrique ont été terribles pendant la période de lutte. Les nobles qui résistaient étaient crucifiés ; les gens du peuple insoumis étaient étranglés. Les femmes et les filles devenaient la propriété du vainqueur. A ce moment, le désordre des villes est au comble ; quant aux campagnes, elles restent en friche, faute de main-d'œuvre. Les vainqueurs et les ordonnateurs de la victoire, Mouça et Târic, comprennent le danger de laisser dépérir une si belle conquête. Ils rendent aux habitants chrétiens l'exercice de leur culte dans les grands centres. Les lois et les impôts sont rétablis tels que les Visigoths les avaient institués. La tolérance religieuse se fixe du moins en principe et sauf dans certaines cantons éloignés. La partie du peuple chrétien qui ne s'est pas soulevée contre l'envahisseur, reprend sa vie habituelle, tandis que le groupe des *purs* se masse en Asturies dans les forêts. Cangas devient une citadelle de la résistance.

A ces éléments dont la foi et la race étaient les deux liens, il fallait un chef, un dictateur. Ce fut un catholique audacieux, cousin de Rodigue et fils du duc de Cantabrie, Pélage, qui s'était réfugié d'abord en Biscaye, puis avait gagné les Asturies avec une troupe d'irréductibles. Il vint à leur tête se fixer à Cangas. L'appel aux armes y réunit tous les chrétiens insoumis, et le grand conseil des chefs de la résistance s'y tint vers 716. Le serment de

Cangas est resté aussi célèbre en Espagne que le serment des trois Suisses en Helvétie. Il consacra la lutte sans défaillance contre l'envahisseur sous la dictature de Pélage. Ce dernier se remue beaucoup : c'est un animateur. Il alerte les Basques, il réveille la Galice et il en obtient quelques secours. Il ourdit son plan qui sera imité plus de mille ans après quand la péninsule sera envahie par les armées de Napoléon : la guerilla de partisans. Le terrain favorable n'a pas changé, la tactique non plus. Toutes les petites villes des Asturies, tous les plus minces villages deviennent des nids de guêpes pour les troupes de Târic. L'ennemi est harcelé d'escarmouches dès son entrée dans ces montagnes.

Cette résistance régionale préoccupe assez tôt le grand chef musulman qui charge son lieutenant Alcama d'aller mettre à la raison ces rebelles ; mais il n'y attache pas encore une grande importance. Après tout, en Andalousie où il réside, les chrétiens se sont assez bien accommodés des Maures. Il y existe un groupe nombreux de notables qui ne demandent plus qu'une chose : c'est que toutes ces batailles et tous ces désordres finissent. Les affaires sont les affaires ; laissez-nous reprendre notre petit commerce en paix.

Alcama rassemble ses troupes, et voilà l'expédition militaire en route, partant du sud et gagnant les montagnes du nord. C'est un cortège de soldats musulmans, de Mozarabes, de trafiquants qui ne doutent pas d'en avoir bientôt fini avec ce petit noyau de résistance obstinée. Parmi eux, dit la légende, se trouvait Oppas, le traître dont la défec-

tion avait entraîné le désastre de Rodrigue. Sans doute quelques chrétiens y figuraient aussi, honteux peut-être du rôle qu'on leur faisait jouer. En tout cas, ils marchaient tous inconsciemment à la mort, alors qu'ils croyaient s'assurer le triomphe.

Le lieu de leur défaite n'est pas bien loin d'ici. Quittons pour nous y rendre, le village de Cangas auquel la postérité a ajouté la qualification *de Onis*, pour le distinguer de Cangas *de Tineo*, situé aussi dans les Asturies, au pied de la montagne de *San Luis del Monte*.

COVADONGA

La vallée qui conduit de Cangas à Covadonga fait plus songer aux frais paysages de la Galice qu'aux âpres sommets des Asturies. J'ai suivi, par un matin ensoleillé du mois d'août, les méandres de la Sella, ses cascades, son glissement rapide et bruyant entre les noyers et les peupliers de ses rives. A mesure qu'on avance, le passage se rétrécit de plus en plus. Sur les versants des montagnes voisines, des chênes et de vigoureux châtaigniers portent la mousse blonde de leurs fruits. De ci de là, le vallon s'élargit et fait place à une ferme modeste, entourée de ses vergers de pommiers et de poiriers sous lesquels broutent quelques vaches et des hardes de petits porc agiles. Les cours d'eau ne manquent pas. Ce n'est pas l'aspect sec et dépourvu d'humidité, de la Castille ou de l'Aragon. Hier soir encore, il tombait une pluie tiède qui a grossi tous les ruisseaux et a reverdi les prairies.

C'est jour de fête. Devant les rares habitations : moulins posés le long du courant, bâtiments des métairies à balcons de bois, les paysans et paysannes endimanchés, les femmes en coiffe du pays, devisent et prennent le frais au bord des eaux courantes.



Paysannes d'Asturies.

Après avoir traversé une autre rivière, la Deva, je me trouve dans un véritable défilé, une impasse que ferme une barrière de montagnes. Une énorme paroi de roche se dresse devant moi. En arrière, se dessinent des sommets qui ondulent autour de ce point central, comme les hautes lames de la mer autour d'un écueil. A mi-côte d'une de ces montagnes, on bâtissait, à cette époque, une église dont

on n'apercevait encore que le soubassement sur ce piédestal naturel. Cette basilique est aujourd'hui un des sanctuaires du pèlerinage.

Mais ce n'est pas ce spectacle qui fascine. L'âme du paysage est tout entière dans la célèbre grotte. C'est ici que les réfugiés chrétiens d'Andalousie et de Tolède, les princes, les évêques, les futurs artisans de la restauration sont venus cacher leurs reliques et se retrancher dans une solitude fortifiée. La paroi est haute et presque lisse. A une trentaine de mètres au-dessus de la vallée, s'élançant du rocher cinq sources abondantes qui tombent en cascade dans un bassin naturel, creusé par leur chute, et qui forment un petit cours d'eau, la Deva. Au-dessus de la cascade, une ouverture, une déchirure du rocher se distingue vaguement d'en bas. C'est l'entrée de la *cava de Onga*, la grotte de l'Onga, *Covadonga*. J'y monte par cent degrés de marbre qui en rendent l'accès facile. L'intérieur se compose d'une sorte de galerie où l'on a posé un plancher de bois qui mène au sanctuaire; le plafond et les parois de ce couloir sont restés plein roc.

A l'extrémité de la caverne se trouve la chapelle de style byzantin, en bois sculpté. Partout des moulures dorées et des arcs soutenus par quatre colonnes, au milieu desquelles se détachent des médallions contenant l'Alpha et l'Oméga. Sur la frise supérieure s'ouvrent douze niches abritant les figures des douze apôtres. Au centre de la chapelle est placé l'autel de Notre-Dame de Covadonga, la Sainte Vierge des Asturies, le symbole de la foi

régionale. Son pèlerinage amène ici des foules qui associent dans leur culte la mère du Christ et le sentiment patriotique, *Nuestra Señora de Covadonga* est aussi célèbre sur les côtes des Asturies et de la Galice que *la Virgen del Pilar* de Saragosse l'est dans l'Aragon et la Catalogne.

A côté de l'autel, deux sarcophages sont encastés dans la paroi rocheuse : l'un est celui de Pélage, l'autre celui d'Alphonse I^{er}. La légende veut que les deux premiers rois de la dynastie catholique renouvelée reposent ici côte à côte. En face, dans un autre renfoncement de la grotte, une grille sous les pieds masque une ouverture béante. J'aperçois entre les barreaux le bassin qui s'agite et bouillonne, à trente mètres en dessous, à pic, et les cinq bras de la Deva qui jaillissent du rocher et se précipitent en mugissant.

Au moment où j'ai visité la grotte, un prêtre y disait la messe. La cérémonie était intime et impressionnante dans ce cadre de montagnes et de gouffres qui se dessinait, violemment éclairé au dehors et aperçu seulement par la déchirure du roc, tandis que l'intérieur restait plongé dans une demi-obscurité. Le fracas des cascades accompagnait comme un orgue immense les prières de l'officiant et les tintements de la clochette.

Au sortir de la grotte, le soleil du matin nous accueille, mais il ne parvient pas à adoucir le caractère sauvage et farouche de cette solitude dominée par de hauts sommets. Le fond du paysage est fermé par les pics d'Europe qui sont le point culminant de la chaîne cantabrique. Descendant de là



Rochers de Covadonga.

en longues ondulations, les montagnes rétrécissent de proche en proche leur cercle autour de l'impasse de Covadonga. C'est un de ces lieux prédestinés que la nature a préparés pour le rôle qu'ils avaient à remplir.

Les paysans et paysannes qui ont assisté à la messe, descendent avec moi dans la vallée. Ils aiment causer de leur pays; ils sont attachés à ces montagnes où ils ont toujours vécu, et au sanctuaire dont ils n'ignorent pas la signification. Ils en parlent avec fierté et affection, et évoquent les dates des grands pèlerinages annuels où les routes des Asturies sont sillonnées par les caravanes des fidèles de *Nuestra Señora*. Et tout en marchant ensemble, nous situons le défilé où s'est produite la rencontre de Pélage et d'Alcama, de la croix et du croissant. Les troupes musulmanes se sont avancées dans ce vallon sans issue; elles ont assiégé cette grotte où vivait le dernier germe de la monarchie chrétienne visigothique, et grâce à une sortie, à une embuscade, combinée sans doute avec une attaque de flanc ou d'arrière par des partisans disséminés dans les forêts, elles ont été écrasées. C'est une petite bataille, ce n'est peut-être qu'une escarmouche par le nombre des combattants; mais le désastre est sans limite pour le prestige arabe dans les Asturies et la Galice. Ce coup de cloche va réveiller tout le nord de l'Espagne. L'enthousiasme s'exulte, la légende transforme le succès en triomphe. Oppas, maudit comme félon, est tué et disparaît de la scène. Son nom est devenu pour toujours celui du traître de la tragédie. Munuza s'enfuit après la

défaite et est assassiné par des paysans à Olalié. Tous les villages sont soulevés, toutes les villes se préparent à l'insurrection sainte. Pélage est, à partir de ce jour, le héros populaire par excellence. Son autorité de dictateur n'est plus discutée. Il ne s'endort pas, déploie une activité renouvelée dans sa guerre de partisans et descend même jusqu'à Léon au cours d'expéditions et de *razzias*.

La grotte de Covadonga et le village de Cangas élevé au rang de ville royale, restent le centre de ses exploits. C'est là que va se faire la fusion des deux descendance rivales de la dynastie visigothique chrétienne qui avait, aux premiers siècles de notre ère, établi son empire sur les ruines de l'Espagne romaine. La nouvelle monarchie ou dictature établie par Pélage, va fonder une maison qui se réclamera des anciens rois tout en renouvelant leur royaume. Le roi Reccarede avait, en 589, reçu la religion catholique comme religion de l'Espagne, au concile de Tolède. Don Alphonse, un de ses descendants, apprenant que Pélage est vainqueur du Maure, vient le rejoindre à Cangas avec une troupe de Basques. Il épouse Ormisinde, fille du dictateur. C'est de là qu'est sortie toute la dynastie nouvelle des rois d'Espagne, après la mort sans postérité de Favila, fils de Pélage, tué à la chasse par un ours et inhumé à l'église Sainte-Croix, près de Cangas.

Tandis que ce coin d'Espagne résistait, l'inondation sarrasine montait de jour en jour et noyait les éléments réfractaires. Abdérame, pénétrant en France, venait de remporter la victoire d'Arles sur Eude d'Aquitaine, et répandait ses troupes dans

toute sa magnifique conquête. Fermement accroché à ses montagnes, le petit royaume asturien voyait déferler autour de lui les lames de fond sarrasines qui débordaient dans la France méridionale. L'invasion eût recouvert la Gaule comme elle avait submergé l'Espagne, si, trois ans plus tard, en 734, Charles Martel n'eût sauvé son pays à Poitiers. Pélage vécut assez pour apprendre cette victoire. Charles avait exécuté en grand ce que le héros asturien avait réussi en petit seize ans plus tôt, et ce que Rodrigue aurait accompli s'il eût été vainqueur en 711 à la bataille de Xérès qui avait ouvert aux Sarrasins les portes de l'Espagne.

Le dictateur des Asturies mourut à Cangas en 737. Il fut inhumé avec la reine Gaudiosa à Sainte-Eulalie de Velana. Leurs restes furent transportés plus tard dans la caverne sacrée de Covadonga. C'est ainsi que les montagnes de ce défilé célèbre et que l'impasse où la grande cascade de la Deva renouvelle éternellement son fracas, sont devenues une sorte de lieu saint de la monarchie, dès le règne d'Alphonse I^{er}, reconnu comme roi à la mort de Favila.

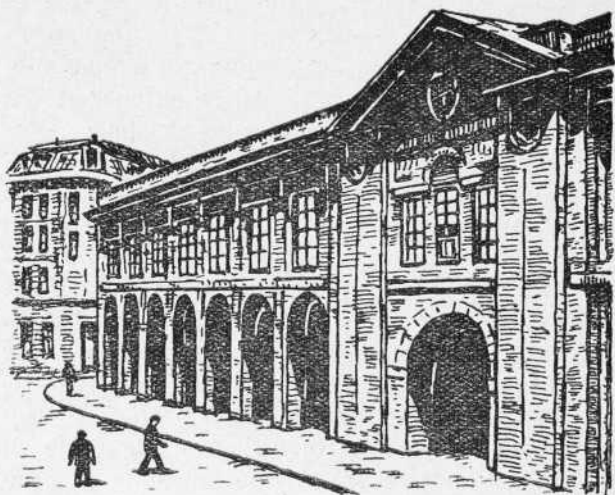
Profitant des divisions des Maures dont les califes se disputaient autant et plus que les ducs visigothiques, Alphonse I^{er} le catholique a étendu comme une tache d'huile son petit royaume montagneux. Ses campagnes de guerillas contre les Sarrasins, surtout de 750 à 757, le rendirent maître de Léon, de Gijon, puis vers l'est, de Pampelune et vers l'ouest, de Porto. Au sud, il réussit à pousser ses incursions jusqu'à Ségovie et Avila. Peu à peu

il restaurait la religion, rendait aux évêques leurs diocèses, rassurait les paysans et continuait cependant sa vie de montagnard de Cangas. L'occupation musulmane n'avait pas de prise sur son territoire. On n'en pourrait dire autant de Tolède, Séville, Cordoue, Grenade, Valence, où le pouvoir des Sultans Ommiades se fortifiait de jour en jour. La résistance qui leur fut faite dans ces régions ne semble pas avoir été énergique. Les populations s'y habituèrent vite à une domination qui laissait subsister les coutumes et les lois, et qui n'était pas très différente, sauf pour le culte religieux, de la manière de vivre à laquelle elles étaient habituées. La religion catholique n'y disparut jamais. Au contraire, elle reprit un certain ascendant. Plusieurs évêques, restés parmi les Maures, surtout en Andalousie, n'y étaient pas trop molestés, mais quelques-uns furent amenés à des compromissions fâcheuses. D'autres cherchèrent une conciliation de fait entre la religion catholique et le pouvoir occupant ou tentèrent la conversion des Sarrasins. Jean, archevêque de Séville, traduisit toute la Bible en arabe pour la faire lire aux envahisseurs et aussi pour la rendre accessible à certains Mozarabes de son diocèse qui ne parlaient plus que la langue du vainqueur.

Quand Alphonse le Catholique mourut à Cangas en 757, à l'âge de 74 ans, la petite ville royale, toute resserrée dans ses montagnes et à l'écart des grandes voies de communication, n'était plus digne du royaume agrandi. La période de retraite et de refuge allait finir. L'âge de l'expansion commençait.

OVIEDO.

La façon la plus saisissante d'aborder Oviédo est d'y arriver par Avilès. J'avais traversé, la veille, pour entrer dans cette dernière ville, le rio Nalon qui coule dans une vallée d'un caractère grandiose



Oviédo : l'Hotel de ville.

et sauvage. Dressé sur un récif énorme au milieu de son cours, un antique château-fort achève de semer ses ruines parmi les rochers guillochés par les eaux. Le donjon drapé de lierre a mieux résisté que les murs et domine encore le cours du fleuve. Avilès, dont la gloire n'est rien auprès de celle

d'Oviédo, contient pourtant de vieux palais à la façade ornée de pierres taillées, d'écussons armoriés. Ici a vécu une noblesse jalouse de ses prérogatives, partagée dans ses luttes anciennes entre les partis des comtes de Galice et des rois d'Asturies. J'y ai assisté à une grande foire annuelle où tous les habitants des environs arrivent à cheval. Ils lancent au galop à travers rues et places leurs excellentes montures qu'ils mènent très adroitement. Les écharpes multicolores flottent au vent derrière les cavaliers qui enfoncent leurs pieds dans les larges étriers arabes dont l'usage s'est conservé sur tout le sol de l'Espagne. Il reste un souvenir mauresque dans les harnachements et dans la manière d'affoler les chevaux par l'éperon et par les cris, puis de les arrêter net comme dans les *fantasias*.

Quelques lieues séparent Avilès d'Oviédo. On pénètre dans les premières ondulations d'une chaîne de montagnes qui forme barrière à la côte cantabrique. Plus loin, vers l'est, se dressent les hauts pics. Ici, ce ne sont encore que de grosses collines aux dos arrondis, ouvrant entre elles des vallées où poussent quelques bouquets d'arbres. De loin en loin, les villages portant des noms sonores et pittoresques, comme Nublédo, Villalégré, apparaissent entourés de quelque verdure. Dans le prolongement de ces vallées, à dix-huit kilomètres au delà d'Oviédo, la ville de Miérès fixe le centre de la région des mines. On y extrait du charbon, du soufre, du fer. Des hauts-fourneaux s'y sont installés, des fours à coke, des fonderies. Une popu-

lation ouvrière très dense y a ses habitations et son travail, et rayonne dans les villages environnants. C'est dans ce milieu que les éléments révolutionnaires, communistes et socialistes ont trouvé leur principal terrain de propagande.

Tout le charme d'Oviédo réside dans la ville ancienne. Elle est bâtie sur une colline irrégulière. Des rues capricieuses et contournées, toutes en montées et en descentes, entassent un fouillis de toits surplombants, de balcons de bois superposés, d'arcades basses qui rampent sous les superstructures débordantes. Par ces ruelles enchevêtrées j'arrive au centre des vieux quartiers, à la *plaza Mayor*. Pas bien grande malgré son nom, pavée de dalles lisses et magnifiques, elle est le cœur d'Oviédo. D'un côté s'allongeaient les *casas consistoriales*, l'hôtel de ville, puissant édifice, d'un aspect un peu monotone, dont les arcades servaient de lieu de réunion à la plupart des habitants pour y prendre le frais en été et le soleil en hiver. Il ne reste plus que des ruines de ce bâtiment construit au dix-septième siècle, après la période de splendeur, et détruit au vingtième par la période de révolution.

Un peu plus loin, sur la même place, l'église de *San Isidro* étincelait de toutes les sculptures de sa façade en style de la Renaissance, achevée au seizième siècle et relevée par l'élégance d'un haut clocher.

Aux confins de la vieille ville et de la nouvelle, l'hôpital provincial, construit au dix-huitième siècle, surmonté d'une massive tour carrée, et l'université dont les bâtiments ont été achevés au début

du dix-septième siècle, ont beaucoup souffert de l'émeute révolutionnaire. L'université, d'après les



Oviédo : l'Eglise San Isidro.

constatations de l'enquête judiciaire, a été à peu près entièrement démolie.

La ville neuve, vaste et bien entretenue, était égayée quand je l'ai vue, par la verdure et les fleurs

d'un jardin magnifique. Sous la colline où elle est étagée, se creuse une vallée que franchit un aqueduc transportant l'eau pure de Fitoria. Entre les arches se découpe en tableaux tout un horizon de champs ensoleillés, de bois de hêtres et de châtaigniers, sur les pentes très douces des collines environnantes.

Tous ces monuments, ces rues pittoresques, ces aspects imprévus, n'ont rien de comparable au joyau de la région, la cathédrale, qui s'aperçoit de loin, au centre, au dessus des toits, en plein ciel. D'extérieur, une tour admirable, d'une hauteur de quatre-vingts mètres et d'une sobre élégance. Le seuil franchi, l'aspect harmonieux de son vaisseau gothique et de ses nefs latérales, la richesse de détail et d'ornement des chapelles, du retable, du chœur et de l'arrière-chœur, ramènent l'esprit vers les plus beaux, mais non les plus vastes, exemplaires de l'art sur le sol de la Castille, de la France et de la Belgique. Comme dans toutes les cathédrales espagnoles, le chœur fait face au maître-autel et est placé au milieu de la nef centrale, coupant la perspective et divisant l'église en deux.

Dans le transept de droite s'ouvre un escalier qui monte à la *camara santa* ou la chambre sainte. Les reliques y sont conservées. C'est une ancienne chapelle dont une des parties date du neuvième siècle, et l'autre du douzième. Le trésor qui fut emporté d'Andalousie et de Tolède au temps de l'invasion, et qui fut caché dans la grotte de *Covadonga*, y est exposé. Un coffre occupe le centre du sanctuaire. C'est le reliquaire au bois noirci par les

siècles, aux lames d'argent, aux fines sculptures et ciselures, qui fut offert par Alphonse VI, à la fin du onzième siècle, pour enfermer ces restes précieux. Le bijou le plus étrange que j'y aie admiré, est la croix des anges, la *cruz de los angèls*, filigrane d'or merveilleux de finesse, orné de rubis. C'est un travail d'orfèvrerie délicate dont on retrouve le dessin dans les monuments religieux de la ville ; il y imprime son caractère symbolique, ses quatre branches égales, d'un contour qui fut imité plus tard par un ordre de chevalerie, et qui devint la croix de Malte. La merveille d'Oviédo fut ciselée sous le règne de Don Alphonse II le Chaste (*el Rey casto*), aux premières années du neuvième siècle. Au temps où la première église s'achevait, à la place où se dresse aujourd'hui l'admirable tour gothique, un peuple d'ouvriers et d'artistes ornaient les colonnes de ses nefs, taillaient ses pierres, forgeaient ses grilles, sculptaient ses statues. Deux orfèvres d'une beauté surhumaine ciselaient une croix d'or semée de pierreries. L'œuvre qui de jour en jour prenait plus d'éclat et de délicatesse sous leurs mains, fut déposée par eux au pied de l'autel dans toute la splendeur de sa perfection. Puis ils disparurent tous deux sans que personne sût jamais d'où ils étaient venus et comment ils étaient partis. Le peuple en fit deux anges, et leur travail fut appelé depuis lors *la croix des anges*. Il fut jugé digne de figurer parmi les reliques de la *camara santa*. Une autre croix de même genre, pièce d'orfèvrerie non moins célèbre, exécutée dans le même siècle, mais une cinquantaine d'années plus tard,

est celle de Bérenger, 1^{er} roi des Lombards. Elle est conservée dans le trésor de Monza, ainsi que la croix d'Agilulfe, dont les branches ne sont pas d'égale longueur, et qui est beaucoup plus ancienne, puisqu'elle remonte au septième siècle.

L'instruction judiciaire ouverte en novembre 1934 sur les pillages communistes à Oviédo, a révélé qu'une partie de la cathédrale a été fort endommagée par les émeutiers. Cette merveille d'art qui avait été respectée par les siècles, n'a pas trouvé grâce devant la barbarie bolcheviste. Un autre souvenir de la résistance chrétienne contre les musulmans, enfermé lui aussi dans la cathédrale, aura-t-il pu être sauvé ? C'est *la capilla del Rey casto* que je veux dire. Alphonse II avait fondé cette chapelle au neuvième siècle. Détruite, puis reconstruite, elle contient le panthéon des premiers rois d'Oviédo. Après Covadonga où sont inhumés Pélage et Alphonse I^{er}, ce sanctuaire est le plus vénérable des Asturies. Placé à l'écart, au fond du transept de gauche, il avait déjà été bouleversé jadis par les profanations sacrilèges. Il contenait encore, quand je m'y suis rendu, un sarcophage antique et neuf urnes dans lesquelles on avait rassemblé les restes de la génération des rois et princes d'Oviédo.

Un cloître d'une harmonie exquise est accolé à l'église et s'ouvre directement sur elle. La dynamite des destructeurs et la fureur inouïe qu'ils ont déployée contre la religion, l'ont-elles épargné ? Ses colonnettes aériennes à force de légèreté, étaient surmontées de chapiteaux historiés où passait le souvenir de toutes les légendes du pays. J'y ai

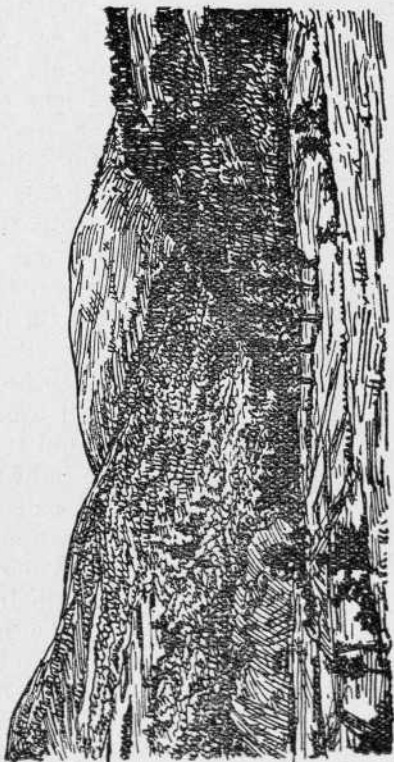
reconnu la lutte de Favila, fils de Pélage, contre l'ours qui l'étouffa de son étreinte. Et la sculpture était si fruste dans son archaïsme touchant qu'il fallait un certain effort pour distinguer l'ours du roi.

Un grand charme de cette cathédrale et de ce cloître, c'était de pouvoir y revivre le passé. Ce merveilleux livre de pierre ouvrait devant les yeux ses pages où les générations successives avaient inscrit leur passage à travers l'histoire. On pouvait y reconstruire la vie ancienne d'un monde restreint, entre la chapelle où gisent les cendres des rois et celle où luisent dans leurs métaux précieux les reliquaires qu'ils ont sauvés. On n'y était ni troublé ni importuné par personne. Des habitants de la ville se glissent de ci de là sans bruit dans les nefs, et vont se prosterner avec force signe de croix devant la statue d'un saint ou de la madone. Ils passent comme des ombres. Une grande tache de lumière couvre une des colonnes. Elle est imprimée par les rayons de soleil qui baignent le cloître dont on devine les arceaux gothiques en communication directe avec l'église. Autour du chœur et des chapelles latérales, l'ombre et le silence entourent et pénètrent les rares visiteurs.

D'ici tout le développement de la monarchie asturienne apparaît, comme si les oreilles entendaient parler les rois qui dorment dans la chapelle. Cette cathédrale est née du même enthousiasme qui a uni dès l'origine montagnards et réfugiés dans une commune réaction contre une religion et une race étrangères. Cette communion dans un même idéal

a créé un instrument incomparable d'énergie, de résistance et d'autorité pendant des siècles. Sans la croix qui est à sa source, la petite association d'Asturies était infailliblement destinée à périr. Aussi, dans cette antique capitale, sur ses murs, dans cette église, dans les autres sanctuaires de la ville, partout la croix, sous sa forme locale de croix des anges, se multiplie comme le signe du triple salut : celui du genre humain, celui de la race espagnole, et celui de la monarchie catholique. C'est en même temps la marque de la civilisation. Les émeutiers « sans Dieu » se sont acharnés contre elle. Le rapport officiel du gouvernement espagnol sur les événements d'octobre 1934 indique que cinquante-huit églises du pays ont été détruites par les rebelles. Ils étaient bien fournis d'armes, de munitions et de dynamite. Les associations communistes travaillaient depuis longtemps à les munir de fusils et de fusils-mitrailleurs. Ils avaient pillé des dépôts de l'armée et des réserves de dynamite appartenant aux mines de la région. Après en avoir employé, pendant les troubles, à faire sauter les couvents et les églises, ils disposaient encore de onze tonnes quand ils furent arrêtés dans leur œuvre de mort et de haine.

Malgré leur puissant instinct de destruction, ils ne pourront pas effacer les traces du passé, ce mélange d'héroïsme religieux, de sainteté ascétique chez une élite nourrie dans le milieu fervent, et de crimes passionnels ou politiques dans le milieu où l'orgueil domine. Ce mélange, c'est l'histoire d'Oviédo, et cette ville, c'est la seconde étape d'un grand royaume en formation.



La vallée de Cangas.

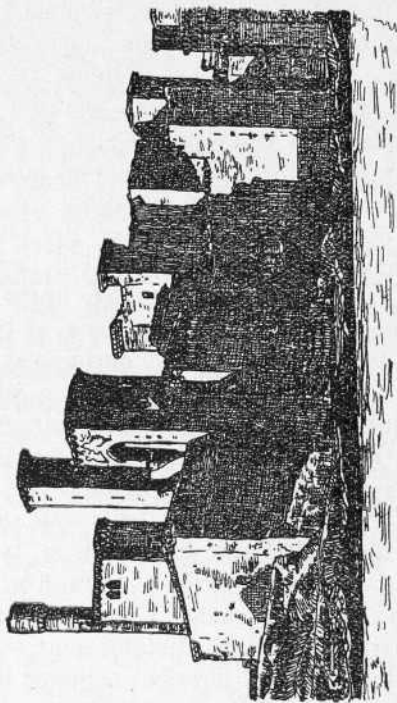
Des modestes et glorieux villages de Cangas et de Covadonga où reposent au bruit des torrents Pélage et Alphonse I^{er} le Catholique, le fils aîné d'Alphonse Froïla, s'élançe vers un plus large théâtre. Il fait bâtir Oviédo qui devient la capitale des Asturies. L'existence des quatre premiers rois qui s'appelèrent toujours rois d'Oviédo malgré leur conquête de Léon, est pleine de guerres, de chasses, d'intrigues, de supplices et d'assassinats. Un milieu rude, féroce comme l'époque, des montagnards frustes, orgueilleux, cupides, mais, dans l'ombre, une charité qui veille et une grande pensée qui domine tout : maintenir la foi chrétienne, le seul rayon de lumière dans cette péninsule livrée à la barbarie sarrasine et aux passions humaines, et luttant pour ne pas tomber tout entière dans les ténèbres.

Le premier rayon de soleil apparaît avec le roi Don Alphonse II le Chaste. C'est lui qui fait bâtir et achever sous ses yeux la primitive cathédrale de la ville, sous le titre de Saint-Sauveur, en 802. C'est de son règne que date, comme nous venons de le voir, la légende symbolique de la croix des anges. Son temps est fertile en histoires imaginaires. Les événements de la Cour y prêtaient. Le mariage secret de la sœur du roi, Chimène, avec Don Sanche, comte de Saldagne, et la vie de leur fils, Bernard del Carpio, foisonnent d'aventures, d'exploits, de cruautés, de trahisons, sur quoi les fabricants de légendes qui étaient les romanciers de l'époque, brodaient leurs récits. Ceux-ci compliquent aujourd'hui l'œuvre des historiens.

C'est du règne de ce même souverain d'Oviédo

que date la découverte à Compostelle, dans une tombe antique, d'un corps que Théodemir, évêque d'Iria, crut être celui de saint Jacques le majeur. L'apôtre serait venu en Espagne, puis serait retourné en Palestine, et ses restes auraient été rapportés en Galice par ses disciples, après sa mort. Les foules vinrent vénérer ses reliques. Ce pèlerinage eut, pendant des siècles, une célébrité inouïe. Nous en reparlerons dans la suite de ce récit.

Pendant la vie des rois d'Oviédo, s'est posée dans toute l'Espagne occupée une question qui restera d'actualité après chaque invasion de territoire. Comment doit se comporter l'envahi à l'égard de l'envahisseur? En Espagne, un siècle après l'invasion musulmane, le sort des chrétiens, si l'on fait abstraction du royaume asturien où la croix triomphait, était à peu près réglé. Les califes laissaient les catholiques libres de pratiquer leur religion, à condition de se soumettre au nouveau pouvoir. Ils ne leur avaient réclamé d'abord que des impôts identiques à ceux qu'ils payaient sous les rois visigoths ; mais quelques années plus tard, les taxes furent augmentées et des révoltes éclatèrent, même en Andalousie. L'exemple du petit royaume d'Oviédo, solidement établi dans son indépendance, et avec lequel devaient compter les pouvoirs arabes, entretenait dans l'Espagne envahie un parti d'intransigeants opposé au parti des opportunistes. Plusieurs chevaliers, retirés dans le nord-est, avaient déjà imité l'exemple asturien. Don Garcie Ximénès avait jeté les bases d'un royaume de Navarre, dans les Pyrénées, près de Jaca. Il en



Château des rois de Navarre, à Ollite.

reste encore des traces dans les admirables ruines du château royal d'Olite. Ce royaume s'élargissant peu à peu, eut par la force des circonstances la suzeraineté sur le comté d'Aragon formé de la même façon. En attendant, Don Garcie commençait à harceler les Maures avec quelques centaines de compagnons réunis là comme Pélage et ses amis à Cangas. Plusieurs seigneurs de Castille avaient agi de même. Ils étaient restés dans leurs domaines et avaient vu passer au pied de leurs *castillos* bien perchés sur les hauteurs, l'invasion sarrasine. Peu à peu, profitant des circonstances favorables, de querelles entre les chefs arabes, ils élargissaient leurs propriétés et se rendaient feudataires des rois d'Oviédo. Ils levaient des troupes pour aider ceux-ci et prenaient le titre de comtes de Castille. Le premier comte de ce nom fut Don Rodrigue, sous Alphonse II le Chaste. Dès ce moment, plusieurs petits seigneurs se partageaient, en Castille, des îlots constitués et défendus au milieu de l'océan sarrasin. Constamment assaillis, recouverts par les vagues envahissantes, délivrés, repris par elles, ou de nouveau reconquis sur elles, ces récifs catholiques finissaient par émerger définitivement.

Quant à certaines villes d'Espagne qui avaient été abandonnées par les musulmans après leur conquête, soit parce qu'elles étaient loin de tout centre et de tout commerce, soit parce que leur défense eût été particulièrement difficile, elles s'étaient choisi des gouverneurs. Ceux-ci faisaient l'office de maires et administraient souverainement leurs affaires sans relever d'aucune autorité centrale, à

tel point qu'au moyen âge, on les a parfois qualifiés de rois.

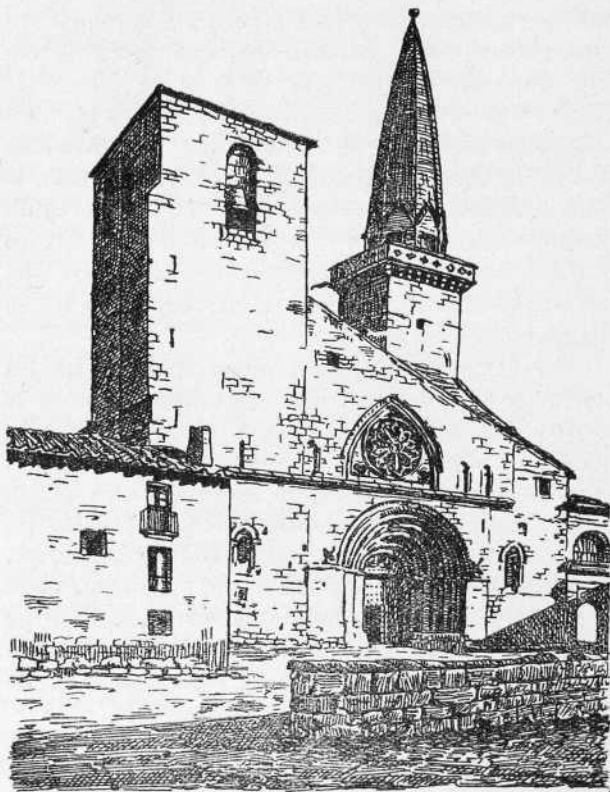
Dans la partie de l'Espagne qui restait envahie, les catholiques intransigeants étaient beaucoup moins nombreux que les opportunistes. Les premiers s'échappaient et allaient rejoindre les chrétiens libres, ou résistaient, soit ouvertement, soit par des voies cachées et par des ententes secrètes avec la monarchie asturienne. Les victimes furent nombreuses dans leurs rangs. Les autres se soumirent; mais leurs évêques, réunis en concile à Cordoue, insistèrent pour obtenir le maintien d'une sorte de concordat entre l'Eglise catholique et le pouvoir occupant. Sans ces compromis locaux la croix n'aurait pas pu, comme ce fut le cas, rester debout en face du croissant et de la synagogue dans Tolède, Valence et Séville, tout en devenant de plus en plus un symbole de patriotisme et de résistance à l'envahisseur, à Cangas, Léon et Oviédo.

Cette dernière ville avait déjà sa croix des anges comme un signe de ralliement, quand Alphonse III le Grand en fit placer dans sa cathédrale une autre plus monumentale. Il y fit inscrire une longue sentence latine, digne du *labarum* de Constantin. Le passage suivant est intéressant à rappeler comme marque de la protection spéciale que le peuple asturien attribuait à ce signe de la rédemption. « *hoc signo tuetur pius. Hoc signo vincitur inimicus...* » La protection pour le chrétien traditionnel qui conserve ses sentiments de foi et de piété, le châtiment et la défaite pour l'ennemi qui ne peut être que l'infidèle, c'est déjà là tout entière l'idée

des croisades et de la croix victorieuse du croissant. Ainsi Alphonse III unissait solidement son trône à l'Eglise. Grâce à ses sollicitations auprès du pape, Oviédo fut érigée en archevêché et en métropole, d'évêché qu'elle était. Le bref de Jean VIII disait : « nous accordons avec plaisir, de votre consentement unanime, et sollicité par vos instantes prières, le droit de métropole à l'église d'Oviédo, et nous permettons et ordonnons à tous les évêques auxquels Dieu a confié le soin de toutes les églises de Galice, d'être soumis au métropolitain d'Oviédo, de reconnaître son autorité et de dépendre de sa juridiction. »

Cette primauté de la métropole d'Asturies sur les églises de Galice et sur celle de Compostelle où le prestige de saint Jacques était devenu immense, étendit singulièrement l'importance des rois d'Oviédo qui exerçaient déjà la suzeraineté sur la Galice, mais non sans contestation. Alphonse III dut se défendre contre Fruela, comte de Galice, qui dans l'impatience de son ambition, s'insurgea et se fit proclamer roi. Les habitants de la capitale ne lui laissèrent pas le temps de mettre son plan à exécution et de supplanter le souverain régnant. Ils allèrent le poignarder dans son palais.

Ces révoltes de Cour sont continuelles. Toutes les cendres royales et princières qui reposent dans la chapelle du *Rey Casto* et que les émeutes viennent peut-être de troubler ou de disperser pour toujours, sont celles d'hommes, de femmes, d'enfants dont les cœurs passionnés de gloire, d'amour, d'envie, d'orgueil ou de tristesse, ont connu entre eux les



Eglise romane du XII^e siècle, à Olite.

grands attachements, les grandes colères et les trahisons mortelles, comme aussi les dévouements les plus profonds. Garcie, Alphonse, Chimène, que de révoltes, que de scènes tragiques rappellent ces quelques noms, et que d'échos ils réveillent encore entre les murs d'Oviédo!

La mort d'Alphonse III marque la décadence de la vieille capitale. Les rois vont descendre de la montagne dans la plaine. Leur royaume s'est étendu à toute la côte cantabrique et va chercher à gagner des territoires sur les Maures, non seulement vers le sud, l'est et la Castille, mais vers Coïmbra et Porto, dans l'ouest. Ils n'ont plus de raison de rester à l'écart dans leurs montagnes inaccessibles. Ils vont en sortir vers les plaines accidentées et se fixer au nœud des communications entre leurs diverses conquêtes. A partir de ce moment, les souverains s'appelleront indifféremment rois de Léon, rois d'Oviédo, rois de Léon et de Galice. Leur capitale sera la ville de Léon, et Oviédo ne sera plus ni archiépiscopale ni métropole. Mais l'on y viendra toujours et de partout, vénérer les reliques des Saints et prier sur les tombeaux des rois. Pour toute la partie de la péninsule libérée, cette ville restera longtemps le Saint-Denis de l'Espagne. Elle n'aura d'égale pour ses souvenirs royaux que celle d'Olite, ancienne résidence de la Cour de Navarre.

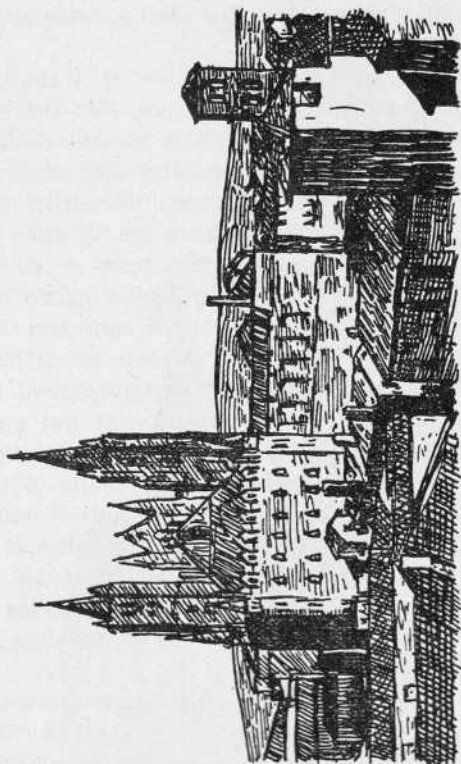
CHAPITRE II.

DE LA MONTAGNE A LA PLAINE.

LÉON.

Je venais de traverser, pour arriver au royaume de Léon, la grande plaine de vieille Castille qui s'étend à l'ouest de Burgos comme un océan gris, ondulant pendant des lieues. Maintenant, de loin en loin, apparaissait une haute tour du même gris que la terre, et quelques villages boudeurs, ramassés sur eux-mêmes autour de leurs larges églises. L'antique forteresse arabe de Grajal domine de ses murs et de ses tours crénelées un horizon illimité. Le gros clocher roman de Sahagun se tasse au-dessus de quelques maisons noires de vieillesse. Quand la ville de Léon devient plus proche, le paysage change. Une ligne de montagnes dessine une ombre indéfinie vers le nord. Dans la distance, comme deux gigantesques signaux d'appel, les deux flèches de la cathédrale avertissent que là, dans ce coin de l'Espagne où la montagne a cédé la place aux champs d'orge et de froment, le royaume de Léon a planté sa capitale.

La ville n'est pas très étendue. Elle ne doit pas différer beaucoup de ce qu'elle était au temps des Romains. Elle est d'origine romaine. La septième

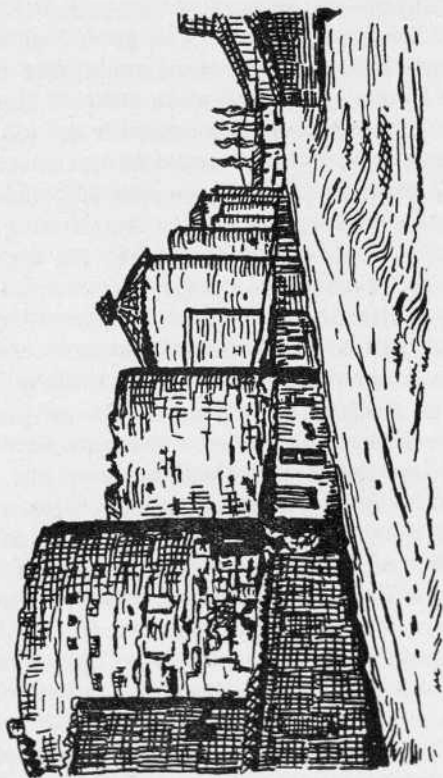


Vue de Léon.

légion vint s'y établir et construisit des maisons. La petite cité put dire comme le possédé de l'Évangile : « mon nom est *legio* », car ce fut ainsi qu'elle s'appela tout d'abord. Avec les siècles, cette appellation devint Léon.

Son aspect général est agréable et tranquille. C'est la vieille bourgade de province, loin des chemins fréquentés par les touristes et des contacts bruyants. Une partie des murailles d'enceinte est restée debout. Ces constructions défensives sont très lourdes, fortifiées de distance en distance par des tours courtes et massives, les unes en ruines, les autres intactes. De-ci de-là quelques palais rappellent les gloires anciennes, comme celui des Guzman et celui des Villasinda, devenu un hôpital. La grand'place, qui n'a pas pu faire autrement que de s'appeler place de la constitution et qui peut-être s'appelle maintenant place de la république, est tout entourée d'arcades basses. Celles-ci servent comme celles d'Oviédo, à abriter, soir et matin, les habitants qui en font un lieu de réunion et de causeries. C'est, en petit, la *puerta del sol* de Madrid. L'hôtel de ville en occupe un des côtés de sa masse imposante construite en gros blocs de pierre et flanquée de tours.

L'âme de la petite ville si chargée de souvenirs glorieux, est sa cathédrale, et son cœur est la collégiale de San Isidro. Dans la première se conserve la mémoire de la fondation du royaume, de la lutte séculaire entre l'arrière-garde d'Europe et l'avant-garde d'Afrique; et dans la seconde dorment les cendres des rois qui ont assumé la dure entreprise



Murs de Léon.

de sauver à la fois l'héritage religieux et l'héritage royal légués par les ancêtres dans les montagnes asturiennes.

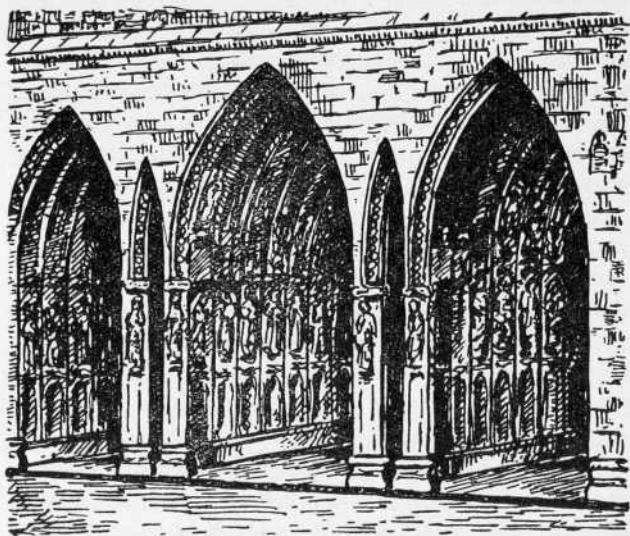
Ce qui frappe au premier abord, quand on approche de San Isidro qui est devenu un couvent de Pères Augustins, c'est le mélange bizarre d'architectures dans cette construction achevée lentement et à des époques différentes. L'abside est d'un style roman très pur; elle ressemble à une autre petite merveille romane, la basilique San Millan à Ségovie. Je passe, et je me trouve devant des ogives gothiques qui servent d'ouvertures au chœur de l'église. Mais voici plus singulier encore : au-dessus du plein cintre primitif du portail, on a construit au seizième siècle une façade Renaissance surmontée d'une statue de Saint-Jacques, tandis que l'une des portes d'entrée du monastère est en forme de fer à cheval, agrémentée des arabesques habituelles au style des Maures. Cette collégiale est une bigarrure étonnante de toutes les architectures qui ont passé sur le sol de l'Espagne. Mais la nef principale de l'église intérieure est restée intacte dans la pureté de ses colonnes romanes. Par malheur elles étaient blanchies à la chaux, quand je les ai vues, et les chapiteaux étaient colorés en jaune. J'espère qu'il n'en est plus ainsi aujourd'hui, et je ne m'explique pas la raison de ce bariolage.

C'est là que se trouve le panthéon des rois. Au fond de la collégiale, une porte basse ouvre sur une crypte étrange, vrai chef-d'œuvre du style roman. Bien que très petite, elle est multipliée par les arcs nombreux et serrés, soutenus par ses colon-

nes remarquablement conservées. Les pierres tombales ont été bouleversées et saccagées à diverses époques. Elles sont depuis longtemps descellées, et lorsque j'y suis allé, elles étaient disséminées pêle-mêle le long des parois. Les pierres taillées et les bas-reliefs que les invasions avaient arrachés de la crypte et jetés dans le cloître, ont été recueillis çà et là. Les inscriptions que l'on y lit rappellent les souverains dont les ossements retrouvés et rassemblés, ont été réunis dans le panthéon. Ils ne forment plus dans la mort qu'un groupe anonyme, mais, par un sort singulier, trois des plus importants personnages royaux ont échappé au sacrilège. Ils continuent à reposer sous leurs épitaphes au fond des arches romanes. C'est le roi Alphonse V, le bâtisseur et le réparateur de la ville; c'est Doña Sancha, la petite fiancée de Don Garcie, et plus tard la grande reine qui partagea la gloire de Ferdinand I^{er} qualifié parfois d'*imperator hispanus*; enfin c'est la touchante image revêtue d'une armure et sculptée sur une des pierres, du petit prince castillan, l'infant Don Garcie qui fut la victime d'un sombre drame le jour de ses fiançailles avec Sancha à l'âge de treize ans.

Onze rois, douze reines, vingt-et-un princes royaux sont ici. Le caractère farouche de leur époque se révèle tout entier dans leur vie. C'est tantôt contre les Sarrasins, tantôt contre leurs voisins chrétiens qu'ils combattent. Toute atteinte portée à leur autorité est un crime inexpiable. Le roi Ordoño a été le premier à quitter le palais d'Oviédo et à faire de Léon sa capitale. Il a installé sa cour dans

un grand édifice qui servait de bains publics aux Maures. Il a fait bâtir une cathédrale où les titres de siège archiépiscopal et de métropole, jadis



Grand portail de la cathédrale de Léon.

octroyés à Oviédo, seront transférés par le pape. Les petits comtes de Castille l'inquiètent, ils deviennent trop remuants. Il les prend dans un coup de filet et les amène à Léon où il les supprime par une condamnation à mort. Mais plus on en supprime et plus il en renaît. On ne tardera pas à s'en apercevoir.

Après ce brutal, il nous faut une image repo-

sante. Voici le roi Ramire et ses monastères. Sa fille, unique, Doña Elvire, a pris le voile. Aussitôt une floraison de couvents s'épanouit autour de la capitale. Saint-Sauveur où le souverain choisit lui-même sa sépulture, Saint-André, Saint-Christophe sur le bord de la rivière Cea, Notre-Dame, Saint-Michel Archange dans la vallée d'Orna. Ramire, après une campagne victorieuse contre les musulmans de Tolède et de Talavera, reprend le chemin d'Oviédo pour y faire ses dévotions aux reliques des martyrs. Il y tombe malade, se fait transporter à Léon, y reçoit les derniers sacrements en présence des évêques et des abbés de son royaume, et meurt comme un Saint sur un grabat. C'est d'ailleurs une façon de mourir assez coutumière à ceux des rois de Léon qui ne sont pas assassins, assassinés ou tués en guerre.

Entre Ramire et Ferdinand I^{er}, plus d'un siècle du royaume, plein d'héroïsme, d'expéditions belliqueuses, d'atrocités, de trahisons, de fureurs, de charité, de sang et d'amour. Sans la croix qui domine et qui force le respect des plus sauvages, quelle cruauté indomptée se déchaînerait sans frein ! Le contact des Arabes avec qui des rapports s'établissent peu à peu, amène chez ceux qu'une foi solide ne soutient plus, une absence complète de sens moral ; les débauches d'évêques indignes, le manque de fidélité à la foi jurée, les raffinements de vengeance et des supplices se multiplient, mais la flamme religieuse brûle toujours à l'ombre des cathédrales et sauve la civilisation. Sans ses cathédrales que serait l'Espagne ? Mais avec ses

cathédrales, c'est la gardienne d'un trésor incomparable de foi et d'art.

Pendant le règne de Don Sanche le gros, les relations amicales s'établissent entre Léon catholique et Cordoue musulmane. Le roi Sanche affligé d'un embonpoint excessif souffre beaucoup du martyre de l'obèse. Il apprend que le roi Maure de Cordoue protège dans ses états un excellent médecin qui connaît le secret des guérisons. Sanche se rend à Cordoue où le souverain l'accueille avec une affabilité pleine d'égards et le remet aux mains de son docteur arabe. L'histoire ne dit pas quel traitement celui-ci fait subir à son royal client, mais le résultat est connu : il est merveilleux. Le roi de Léon ne méritera plus le surnom que son peuple lui a donné. Svelte et soulagé, il rentre dans la ville de ses ancêtres. Il avait compté sans son terrible feudataire, Don Gonzalès, comte de Portugal, révolté contre lui et forcé de venir se soumettre. Gonzalès vint, cacha du poison dans un fruit qui fut servi à son suzerain. Telle fut la fin du roi Sanche que la postérité continua de qualifier de gros, bien qu'il ne le méritât plus.

Parmi les rois de Léon qui dorment ici, Alphonse V est l'un de ceux où se marque davantage le fléchissement de l'intransigeance de race sous l'influence de la politique, et le progrès des arts et du commerce. Son règne, aux premières années du onzième siècle, coïncide avec la chute du grand Califat et l'établissement en territoire espagnol, d'une quantité d'émirats musulmans indépendants. Les émirs, semblables en cela aux comtes chrétiens,

occupaient des villes ou des bourgades fortes, s'y installaient comme des petits souverains et faisaient des campagnes militaires pour arrondir leurs domaines soit aux dépens d'émirs voisins, soit au détriment des catholiques. L'unité de l'occupation arabe était rompue; le rôle des seigneurs de Castille et des rois de Léon, de Galice et des Asturies en était facilité. Vers 1010, le Sarrasin Abdalla s'était fait proclamer par les musulmans roi de Tolède, en rébellion ouverte contre le pouvoir de Cordoue. Alphonse V, imaginant la force que lui donnerait l'alliance de ce souverain révolté, veut se l'attacher en lui faisant épouser sa sœur Dona Teresa. Il fait croire à celle-ci que le roi musulman se convertira à la religion catholique. Teresa résiste, mais est forcée d'obéir. La cérémonie du mariage a lieu à Tolède. Abdalla, loin de renier la foi du prophète, se joua de son beau-frère et de sa femme, et renvoya Teresa à Léon quand elle eut cessé de lui plaire. La princesse se retira au monastère de Saint-Pélagie, y vécut dans les bonnes œuvres et mourut dans la plus grande piété. Quant au roi de Tolède, il se fit vaincre et emprisonner par le roi musulman de Cordoue.

De telles marques de fléchissement ne sont pas fréquentes. Sans doute les exemples sont nombreux de princesses chrétiennes qui ont épousé des princes de sang arabe ou de princesses arabes qui se sont unies à des membres de familles royales espagnoles, mais c'était toujours après conversion au catholicisme. Il était important que cette loi ne se déformât point. Ce n'était pas seulement résistance reli-

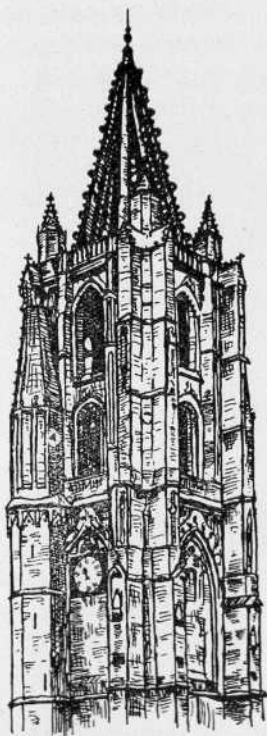
gieuse, mais résistance consciente ou inconsciente et instinctive de la race. La plupart des habitants chrétiens de la péninsule opposaient à l'orgueil de l'Arabe qui possédait les envahisseurs, l'orgueil de l'Espagnol dont le sang était un alliage de Romain, de Visigoth et de Celte. La question n'était pas de simple prestige. C'était l'avenir d'un monde qui se débattait. Sera-ce l'Europe qui dominera l'Afrique ou l'Afrique qui domptera l'Europe ? Autrefois Rome est venue ici à la rencontre de Carthage. Au moyen âge, c'est la Carthage de Mahomet qui vient à la rencontre des chevaliers du Christ.

Alphonse V, déçu dans ses projets, passa le reste de sa vie à réformer les lois du royaume et à embellir sa capitale. Les murs de la ville furent restaurés. Ils en avaient besoin, car Léon avait été pris, pillé, ravagé, et ses habitants en partie massacrés par les Maures, une vingtaine d'années auparavant, après une bataille malheureuse. Malgré ces pillages accidentels, la monarchie est bien établie et stable ; elle n'est plus précaire et sans cesse menacée de mort comme l'était celle d'Oviédo ou de Cangas. Dans les sculptures et les décorations des portails de la ville apparaît alors l'écu au lion (Léon) qui est resté dans les armes des rois d'Espagne : d'argent à un lion de gueules, armé et lampassé de même.

A cette époque, et pendant tout le cours du onzième siècle, l'insécurité était effroyable dans les environs de la capitale, dans les campagnes et dans les montagnes couvertes de forêts et peuplées d'ours. Il était impossible de se déplacer d'une ville

à l'autre sans être fortement armé et accompagné d'une garde. Sur les grands chemins, les meurtres, les pillages et les vols étaient habituels. C'était le résultat des escarmouches incessantes entre chrétiens et musulmans, et du grand nombre de soldats débandés de l'une ou de l'autre armée qui couraient la campagne. L'intérieur de Léon même n'était pas beaucoup plus sûr. Les murs en avaient été longtemps ébréchés, et des bandes y pénétraient de nuit, rançonnaient les habitants et forçaient parfois les portes des maisons. Le nombre des vagabonds y était grand. Ils s'y introduisaient, le jour, sous divers prétextes, même celui des pèlerinages, et dès l'obscurité venue, ils se transformaient en cambrioleurs.

J'ai passé des heures dans la tranquillité et le calme de San Isidro, à évoquer l'image et la vie d'une des reines de Léon, Doña Sancha. Le successeur d'Alphonse V, Bermude III, n'avait pas d'enfant, mais avait une sœur. Pour s'as-



Tour de la cathédrale de Léon

surer une alliance politique, il la donne en mariage à Don Garcie, devenu comte de Castille et âgé de treize ans. Le jeune seigneur arrive en grand arroi dans la ville de Léon, escorté d'un nombreux cortège où figure son beau-frère le roi de Navarre Don Sanche. Garcie et Sancha, deux enfants ravis de leurs fiançailles, vont entendre la messe à Saint Sauveur. Trois proscrits castillans, défaitistes en relation avec les Sarrasins, se jettent sur le prince et l'assassinent. Désespoir de la petite infante Sancha. Fureur du roi de Navarre qui poursuit les meurtriers, les assiège dans leur refuge, les prend, les fait brûler vifs au milieu d'une foule vociférante. Bermude III n'a pas d'héritier mâle, et le souverain de Navarre entrevoit dans ses rêves l'union aux mains de son fils de ce beau royaume de Léon et du sien. La mort de Garcie vient déjà de réunir la Castille à la couronne de Navarre. S'il pouvait y réunir encore le lion lampassé de gueules? Il fait épouser à son second fils, Ferdinand, la délicieuse enfant destinée d'abord à Don Garcie. Elle apporte en dot une partie du royaume de Léon, et elle est proclamée héritière de tout le reste. Ainsi se réuniront dans la même famille, pour la première fois, Léon, Castille et Navarre. Puis Don Sanche, satisfait de la fortune de sa maison, s'en va en pèlerinage à Oviédo, pour y vénérer les reliques, selon la coutume, et arrivé dans une des étroites vallées qui mènent à la ville célèbre, il tombe percé de coups dans une embuscade. On n'a jamais su qui fut l'assassin. Son tombeau s'éleva dans cette même église San Isidro de Léon, (ô richesse de tant de

souvenirs accumulés !) et son épitaphe l'appelle « Roi des monts Pyrénées et de Toulouse, prince catholique et fidèle enfant de l'Eglise ». Toujours ce souci de fidélité à la foi catholique : « Ne me confondez pas avec les impies ».

Déjà dans cette première moitié du onzième siècle, il semblait que les circonstances allaient réunir toute l'Espagne chrétienne en un seul royaume; mais par son testament, Don Sanche de Navarre et de Castille a partagé ses Etats et remis tout en question. Il laisse la Navarre à son fils aîné ; la Castille est érigée en royaume et léguée à son second fils, Ferdinand. Bermude III qui règne toujours à Léon, mais qui a dû céder à sa sœur Sancha une partie du royaume pour constituer sa dot, en est mal satisfait. Il voit grandir la force de son beau-frère Ferdinand; il est un peu humilié de l'ascension de ses voisins et de sa propre diminution. Il se décide à reprendre par les armes la partie de son domaine qu'il a cédée, et il envahit la Castille. Navarre et Castille s'unissent pour faire front à l'agresseur, et la bataille qui se livre dans la grande plaine de Tamaron, près de la rivière Carrion, décide du sort de ces trois petits royaumes. Le corps transpercé de Bermude III est retrouvé parmi les morts, et son armée se débande et se disperse. Tout le royaume de Léon passe à Ferdinand, roi de Castille, puisqu'il est par son mariage l'héritier du vaincu. Les habitants de Léon accueillent avec des démonstrations de sympathie, le vainqueur et la reine Sancha. Ils les conduisent à Sainte

Marie de Regla où ils sont couronnés en 1038 par Servant, évêque de la ville. La capitale reste fixée ici, et Don Ferdinand devient le plus puissant des petits rois de l'Espagne. On l'a jadis appelé le grand, on lui a même conféré le titre d'empereur. D'ailleurs ce titre d'*imperator hispanus* reparaitra à plusieurs reprises dans l'histoire des rois de Castille et de Léon. C'est de ce nom que saint Bernard, écrivant à Dona Sancha, sœur d'Alphonse VII, qualifiera le souverain de Castille. Pierre de Cluny, écrivant au pape Innocent II, fera de même.

La fin de la vie de Ferdinand se conforma aux exemples traditionnels de la monarchie catholique en Espagne. Il a paru étrange à certains esprits que Charles-Quint se fût retiré à Yuste et y eût vécu dans le recueillement pour se préparer à la mort, ou que Philippe II se fût enseveli dans la solitude de l'Escorial. Ils imitaient avec plus d'emphase ce que leurs lointains prédécesseurs avaient accompli quand les événements s'y étaient prêtés. Ferdinand I^{er} parvenu à un âge avancé, dans la seconde moitié du onzième siècle, se retirait, entre deux campagnes, dans le monastère de Sahagun en Castille, pour méditer, vivre de la vie d'un moine, s'exercer aux vertus chrétiennes. Il avait grand souci des prêtres, et il ne pouvait souffrir de voir ceux de sa cathédrale circuler pieds nus, comme c'était l'habitude de ce pays aux mœurs simples et pauvres. Il leur fit attribuer un revenu sur la cassette royale pour leur permettre de se procurer des chaussures. C'était déjà, cinq siècles trop tôt, un avant-goût de la fameuse controverse entre les

chaussés et les déchaussés qui éclatera au seizième siècle.

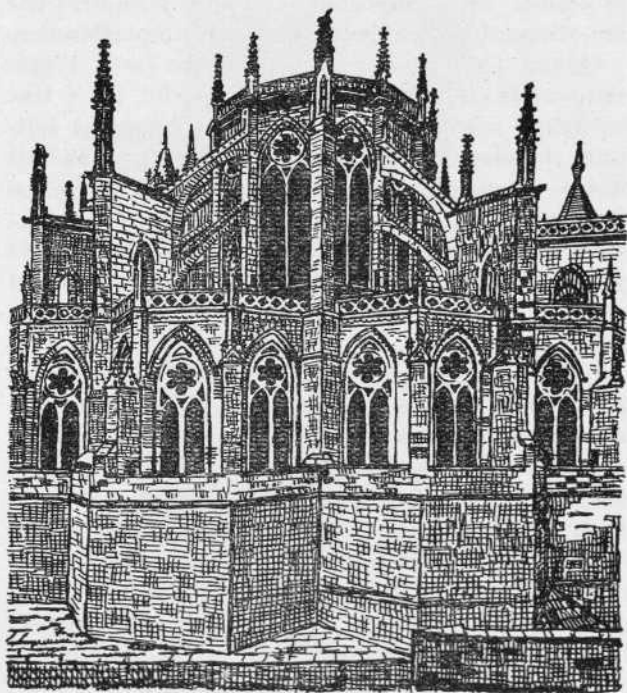
Revenant, comme son ancêtre Ramire, d'une expédition contre les Maures dans le royaume de Valence, Ferdinand se sentit mourir et se fit conduire en hâte dans la collégiale de San Isidro. Nous retrouvons à chaque pas cette église peuplée de grandes ombres. Il voulait rendre le dernier soupir dans ce sanctuaire où son corps repose encore. Il eut la force de déposer son manteau royal devant l'autel, puis il y reçut les sacrements des mourants, et on lui tendit un cilice dont il se revêtit. Une épaisse couche de cendres avait été préparée dans le chœur. Il s'y étendit pour ne plus se relever. Devant le peuple assemblé dans les nefs, devant les grands du royaume, les feudataires et les vassaux, il expira au pied de la croix.

Celle qui avait été la petite infante Sancha, devenue la vieille reine de Léon et de Castille, modèle de piété et de charité, adorée des habitants qu'elle considérait comme une grande famille, survécut deux ans à son mari. Et voici sa tombe, dans cette crypte de San Isidro où les heures s'arrêtent, où le temps a oublié son cours.

Du cloître et de l'église de Saint-Isidore, enveloppés de silence et de souvenirs, il n'y a qu'un pas aux nefs imposantes d'une autre merveille, la cathédrale. Si proches l'un de l'autre, ces deux monuments ont occupé ma pensée et l'ont accaparée pendant tout mon séjour. L'admirable basilique de Léon est devenue dans ma mémoire un centre, un monde, comme celles de Burgos, de

Tolède, de Valence, de Séville. Que ce peuple a été bien inspiré! Il a élevé sur son sol des marques indestructibles de sa foi, et il les a faites si belles que même ceux qui ne croient pas, s'ils ont le moindre souci de l'art et de la ligne, sont obligés de les respecter. Seuls, jusqu'ici les communistes ont cherché à les détruire.

Songez à ce miracle : après l'invasion triomphante du huitième siècle, les chrétiens espagnols ont pu croire que tout était fini. Leur religion était submergée, leurs villes ruinées, leurs campagnes dévastées. Plus de résistance ni de digue au flot. Cinq siècles après ce désastre total, la cathédrale de Léon, cette magnificence qui n'a que bien peu d'égaux, surgit au-dessus de l'immense plaine. Elle symbolise la renaissance d'une foi, d'une race, d'une monarchie. Quelle pureté dans ses lignes, quelle légèreté aérienne, sans surcharge d'ornements! C'est vraiment le signe de la prière qui sort d'un cœur allégé, de l'âme qui s'échappe d'une longue servitude. Je ne m'étonne pas, après avoir admiré les splendides églises métropoles dont le sol de l'Espagne est parsemé, des qualifications que le dix-septième siècle leur a appliquées. La cathédrale de Léon était *la belle*, parce que, sans décorations superflues, elle présente aux yeux la perfection des formes idéales. Celle de Salamanque était *la forte*, parce qu'elle est construite comme une forteresse et que ses murailles prennent part à la défense de la ville. La métropole de Tolède était *la riche*, car les rois, les prélats et le peuple y avaient accumulé tous les trésors d'art, d'orfèvrerie, de peinture et de



Chevet de la cathédrale de Léon.

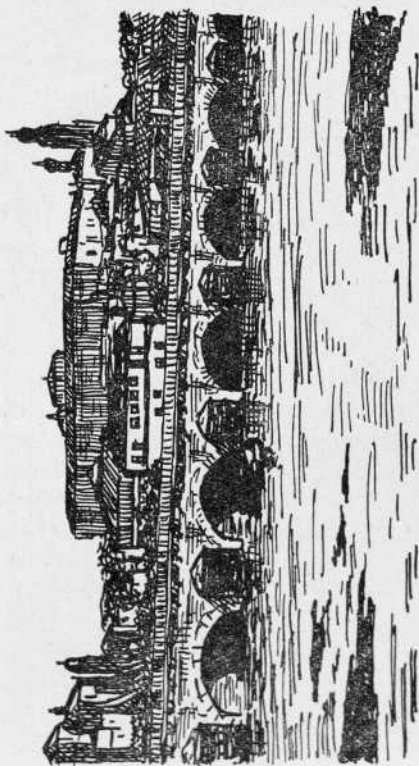
sculpture dont les âmes pieuses sont prodigues. Enfin la cathédrale de Séville, ouvrant ses nefs immenses sous la tour de la Giralda, était appelée *la grande*. Elle l'emportait sur toutes les autres par ses dimensions harmonieusement proportionnées.

Quand j'ai visité la cathédrale de Léon, l'intérieur avait été vidé de tout son superflu. On y travaillait à consolider les nefs. Cette immense solitude de pierre, dépourvue d'ornements, exagérait encore l'aspect élancé des colonnes gothiques. La majesté nue de ce vaisseau et du cloître était saisissante. La ville tout entière est comme soulevée vers le ciel par les deux grandes flèches des tours chargées de tant de vœux, de prières, de larmes et de siècles.

Le grand portail qui fut achevé au treizième siècle, offre dans sa disposition un caractère de ressemblance avec les porches latéraux de la cathédrale de Chartres. Il fait contraste avec la plupart des façades d'églises gothiques espagnoles. C'est le style ogival dans sa pureté et sa simplicité, avant l'invasion de la bizarrerie, des surcharges et des enjolivements qui a semé en Espagne et en Portugal cet art bâtard et faux, appelé plateresque, manuélin, et même *monstruoso*, ce qui dit tout.

SAINT-JACQUES DE COMPOSTELLE.

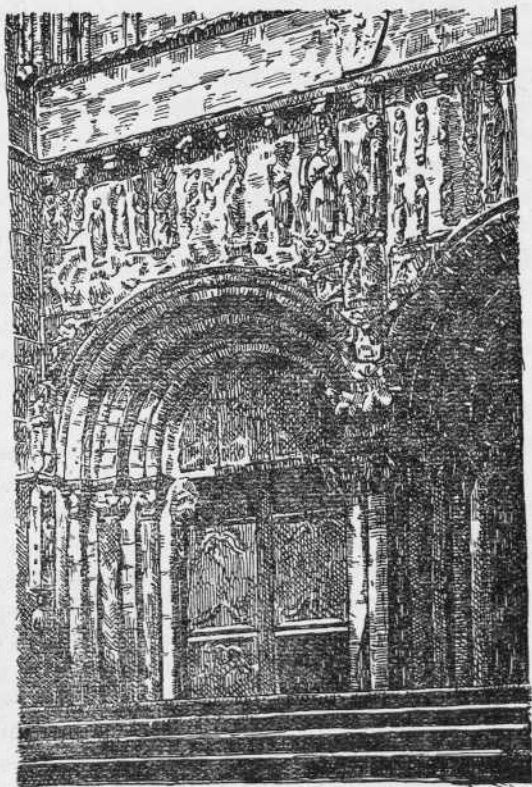
Le long de la côte de Galice, les deux baies de Vigo et de Pontevedra s'ouvrent sur l'océan comme deux vastes portails encadrés de verdure. Le second de ces petits golfes est dominé d'un côté par un haut



Vue de Pontevedra (Galice).

promontoire de rochers, et la bourgade de Redondela tapisse les parois de la colline, des couleurs rougeâtres de ses tuiles. De la promenade en terrasse qui termine l'avenue de Pontevedra, aux cinq rangs de chênes et de platanes, le golfe apparaît tout entier, noyé de feuillages sur ses bords et d'un bleu incroyablement bleu sur ses eaux. C'est de là que j'ai gagné Compostelle ou, pour parler comme les gens du pays, Santiago de Compostella. J'ai pris, devant la poste, une diligence attelée de six petits chevaux ardents, trois par trois; j'ai encore dans l'oreille le bruit des vingt-quatre sabots qui faisaient crépiter le sol sec du choc martelé de leurs fers. Sur le parcours, dans les villages, dans la plaine, tout le peuple marche pieds nus. Ce n'est pas signe de profonde pauvreté, car le pays est à l'aise, mais le voisinage du sable, des plages, de la mer, peut l'expliquer. J'ai remarqué la même chose dans diverses parties du Portugal. A chaque arrêt de la diligence, des mendiants s'approchent et sollicitent humblement *una limosnita por el amor de Dios*, une petite charité pour l'amour de Dieu. Parmi les voyageurs, les uns sourient et donnent. Les autres disent doucement : *vaya con Dios*. Allez avec Dieu. Dans ce pays on préfère les envoyer à Dieu qu'au diable.

Dès que j'arrive dans la ville de Saint-Jacques, je reconnais qu'elle n'existe qu'en fonction de ce saint, de son culte et de son pèlerinage. La cathédrale, splendeur luxueuse, composée de morceaux d'architecture juxtaposés, superposés, marquant une succession d'époques appliquées à enrichir le



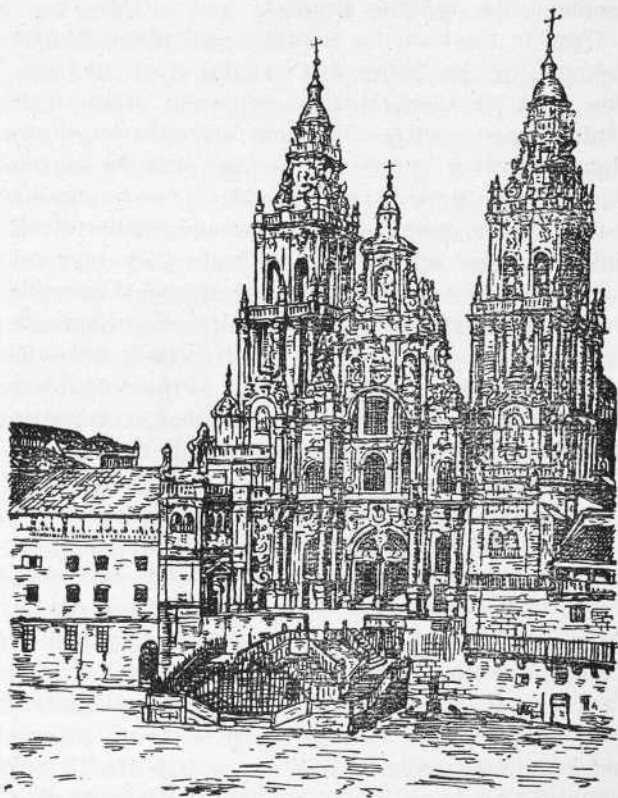
Saint-Jacques de Compostelle : le portail roman.

sanctuaire; les monastères qui se sont groupés autour du tombeau; les hospices destinés à recueillir les pèlerins, tout converge vers ce centre de la vénération : Santiago.

Dans ce petit univers que forme la cathédrale bâtie sur le lieu même où repose l'objet de ce culte, chaque partie révèle une physionomie nouvelle de l'art espagnol. Le portail du midi m'a retenu souvent pendant mon séjour. Sa construction fut commencée au onzième siècle. Il est resté dans toute la pureté et la simplicité de son style roman, et les statues qui l'ornent sont d'un naïf archaïsme. La fastueuse façade principale est chargée au contraire de tous les ornements dont le gothique espagnol est capable dans sa décadence. Achevée au dix-huitième siècle, elle est un exemple tardif mais complet du style contourné, chargé, enchevêtré que l'on a nommé churrigueresque en Espagne. Quel contraste entre cette allure prétentieuse et le charme discret de la vieille entrée du midi, ou la charmante galerie à colonnettes du chapitre qui s'appuie familièrement à la basilique. A l'intérieur, les proportions sont belles et l'ensemble harmonieux. Comme je m'y trouvais peu de temps après les fêtes en l'honneur de Saint Jacques, j'y ai vu planer dans l'air de la grande nef, la *bota fumeiro*. C'est un immense encensoir ciselé que l'on suspend aux voûtes, au milieu de l'église, entre le chœur et le maître-autel. Il est rempli d'encens. On lui imprime un mouvement giratoire, et des flots de fumée odorante s'en échappent. L'explication? Usage conservé à travers les

siècles, pour purifier l'atmosphère de la cathédrale qui servait de dortoir à des milliers de pèlerins au moment des pardons annuels.

C'est le tombeau de Santiago qui, dans l'église même, attire les foules. J'ai eu affaire pour me guider dans ce sanctuaire, à un jeune prêtre dont l'intelligence avertie s'intéresse à toutes les questions soulevées par ce grand problème du moyen âge. Il me précède alertement dans la *capilla mayor* et s'engage avec moi dans un escalier étroit qui nous mène au cœur de la crypte. C'est un petit caveau très obscur. Un cierge est allumé. J'aperçois un autel et, au-delà, un reliquaire magnifique en argent ciselé. La châsse de Saint-Jacques est supportée par des statues d'anges, et surmontée d'une étoile d'or. Ici l'apôtre, ou du moins, la mémoire de l'apôtre que l'Espagne a pris comme patron dans sa lutte contre le musulman; à Oviédo les rois fondateurs; à Léon les rois consolidateurs. Les cryptes, ici et là, sont également parlantes. Le symbole est lumineux. Après la dévastation sarrasine, c'est d'Oviédo et de Compostelle que sortiront ensemble la religion et la monarchie chrétiennes, l'une pour sonner les cloches de ses cathédrales, l'autre pour rétablir l'unité politique de la nation. Que Saint Jacques le majeur soit venu ou ne soit pas venu sur la côte de Galice, peu importe. Ce qui compte, c'est le sentiment de l'âme religieuse d'un peuple entier vénérant un modèle de sa foi, un ami du Christ, et reliant ainsi à travers les siècles le souvenir de la passion de son Dieu à sa propre passion sous la domination de l'infidèle. Peu importe



Saint-Jacques de Compostelle : Façade de la cathédrale.

que ces os, renfermés dans ce coffre ciselé, soient vraiment ceux de Santiago. Ils sont, réels ou non, la plus haute personnification d'une pensée que le peuple entretient et vénère depuis plus de mille ans.

La signification de ces lieux consacrés n'est plus la même aujourd'hui qu'autrefois. Des populations pieuses y accourent encore chaque année. Des processions, des cortèges, des cérémonies liturgiques s'y renouvellent et font de la ville un centre d'animation religieuse; mais la période héroïque où le nom du saint ne pouvait être prononcé sans évoquer l'image d'un guerrier flamboyant planant au-dessus des armées, est révolue. Les grands jours de Santiago sont passés, parce que son action est étroitement liée, dans l'histoire espagnole, à la lutte contre le Sarrasin. L'origine même de ce culte plonge jusqu'aux racines de la dynastie catholique, et Compostelle est éternellement associée à Léon et à Oviédo.

Iria Flavia était, au neuvième siècle, une ville située à peu de distance de la mer, au nord de l'actuelle Pontevedra et à quelques lieues au sud de la Compostelle moderne. Aucune ville n'existait sur l'emplacement de cette dernière. Le sol y était couvert de broussailles et de bois. L'évêque d'Iria, Théodemir, occupait un siège qui n'avait pas été de tout repos dans l'histoire précédente. L'hérésie du priscillianisme avait ravagé l'Eglise dans toute cette partie de la Galice jusqu'à la fin du sixième siècle, et le diocèse d'Iria servait encore en 561 de principale citadelle à la secte, alors même que les

deux diocèses voisins, ceux de Braga et d'Astorga, avaient depuis longtemps cédé à la vérité. Mais, au septième siècle, cette hérésie avait disparu de la Galice entière.

A une époque que l'on reporte à l'an 829, pendant le règne d'Alphonse II le Chaste qui luttait pour établir définitivement son autorité à Oviédo, l'évêque d'Iria fut averti que, dans un lieu inculte de son diocèse, au milieu des broussailles que remplace aujourd'hui le fouillis des arceaux gothiques, des gens de Galice avaient découvert un grand tombeau antique. Plus tard, la tradition s'établit, comme nous le verrons, que l'évêque le découvrit lui-même, après avoir été informé de phénomènes étranges qui s'étaient passés dans les environs. Ce monument devait être celui d'un personnage important, à en juger par les constatations que les visiteurs peuvent faire s'ils descendent dans la crypte actuelle, puisque cette crypte au-dessus de laquelle a été bâtie l'église, est la tombe antique elle-même. Elle est enfermée en dessous d'une partie du chœur comme une relique est enfermée dans un reliquaire. Une expertise faite par deux archéologues renommés, M. Fernandez Guerra et le père Fedel Fita, il y a à peu près trente-cinq ans, a relevé avec autant de précision que possible, la disposition et les particularités de cette sépulture. La construction, d'après les enquêteurs, date des premières années de l'ère chrétienne. C'était une époque où la domination romaine était étendue à toute l'Espagne. Un grand sarcophage devait occuper le centre du tombeau. Il a disparu depuis. A droite et à

gauche du premier, deux autres sépultures étaient séparées de lui par des cloisons en tuiles. La disposition actuelle n'a pas modifié essentiellement l'état des lieux. Sans doute les cloisons de tuiles n'existent plus, et des ornements, objets du culte, ciselures, dorures, ont été ajoutés; mais si tout ce qui meuble la crypte était enlevé, on se retrouverait dans un caveau semblable par ses dimensions et son appareil général, à celui que vint visiter et reconnaître, aux environs de 829 ou de 830, Théodémir, évêque d'Iria Flavia.

Quels étaient les trois corps inhumés dans cette crypte funéraire d'une importance peu commune? Nous serons toujours réduits aux conjectures sur les motifs qui ont amené le prélat à reconnaître Saint Jacques dans le sarcophage trouvé au milieu du monument. Il a dû se baser sur des éléments disparus et qui nous échappent. Quels indices l'ont porté à identifier les restes de cet apôtre plutôt que de tout autre saint? L'apostolat en Espagne de ce disciple du Sauveur n'était pas alors une croyance répandue dans la péninsule. Tout le monde savait que le fils de Zébédée, frère de l'Évangéliste Saint Jean, avait subi le martyre à Jérusalem, en 44. Au moment où la monarchie visigothique s'était implantée en Espagne, il y avait seulement quelques siècles que cet événement s'était passé. On ne trouve pendant cette époque, aucune trace d'une tradition parlant de voyages et de prédications de l'apôtre sur le sol hispanique, après la mort du Seigneur. Cependant, vers la fin du septième siècle, une version latine du *catalogue apostolique byzan-*

tin, recueil de légendes sur les apôtres, attribuée à Saint Jacques un apostolat en Espagne. D'autres écrits, inspirés par cette version, y font allusion. Mais Saint Julien, évêque de Tolède, qui eut ces écrits sous les yeux, élimine la légende de la prédication espagnole dans son livre « *De comprobatione ætatis sextæ* », en 686. Parlant de cet ami du Sauveur, il le tient pour un prédicateur des Juifs et ne dit rien de sa venue dans la péninsule.

Quels que soient les motifs qui décidèrent les autorités ecclésiastiques à permettre la dévotion de Saint Jacques de Compostelle, des faits incontestables sont acquis. Une trentaine d'années après la découverte, le *Martyrologe d'Adon*, le plus ancien des documents universellement reconnus comme authentiques, sur le culte du saint en Galice, dit que le corps de l'apôtre, transporté en Espagne, est l'objet d'une très célèbre vénération dans ce pays. Moins de trente ans ont donc suffi pour que des foules se pressent dans ce coin perdu du comté, et pour que le bruit s'en répande au dehors, malgré la difficulté des communications, car le *martyrologe d'Adon* a été rédigé en France. Les rois d'Oviédo entourent le tombeau de leur protection et de privilèges spéciaux. Par une charte de l'année même où l'événement a eu lieu, Alphonse II atteste que le corps de Saint Jacques a été *révélé* et il indique l'emplacement de cette révélation. Ce document, il est vrai, n'est pas admis par tous comme authentique, pas plus que les chartes de Ramire I^{er} et Ordoño I^{er}, en 844 et 854; mais la réalité du culte de Compostelle, dès cette époque,



Saint-Jacques de Compostelle : le chapitre.

n'est pas douteuse. On peut donc affirmer sans crainte de se tromper, que la vénération fervente et enthousiaste qui s'établit et se développa en Galice, dès la première moitié du neuvième siècle, à l'égard de Saint Jacques, a pour centre un tombeau antique que, pour des raisons dont nous ignorons aujourd'hui le détail peut-être convaincant, les autorités épiscopales et le pouvoir royal estimèrent devoir être la sépulture de l'apôtre.

Mais pourquoi la crypte renfermait-elle trois tombes, et quels étaient les deux autres corps inhumés dans ce caveau funéraire? Les innombrables légendes qui circulèrent sur cet événement, parlaient d'abord de sept saints qui auraient accompagné les restes de Saint Jacques pour les ramener en Espagne. Mais, vers la fin du onzième siècle, les relations des faits furent modifiées. Lorsque, un demi-siècle plus tard, en 1139, l'*historia Compostellana* fut enfin écrite pour donner un récit général et définitif, il n'y fut plus question que de deux disciples du saint, Théodore et Athanase, inhumés à ses côtés, l'un à droite, l'autre à gauche.

Cette *historia Compostelliana*, de même qu'un acte de 1077 passé entre un évêque de Compostelle et un abbé de monastère, racontent la découverte du tombeau, d'une façon qui a été adoptée pendant tout le reste du moyen âge. Voici la traduction de ce passage de l'acte, telle que l'a publiée Mgr Duchesne dans son article des *Annales du Midi*, tome XII (1900). « Au temps d'Alphonse le Chaste, un anachorète appelé Pélage fut averti par les anges que le corps de l'apôtre reposait dans son voisinage ;

puis les fidèles demeurant près de l'église Saint Félix de Lovis aperçurent des lumières qui indiquaient le lieu précis. Ils avertirent l'évêque d'Iria, Théodemir, lequel fit faire des recherches et trouva le tombeau de Saint Jacques, abrité par des pierres de marbre. Aussitôt le roi Alphonse fut averti. » Dans l'*historia Compostelliana*, le récit est un peu différent. Le moine Pélage est remplacé par des personnages d'une grande autorité qui informent l'évêque d'Iria. Celui-ci découvre au milieu des broussailles une petite construction (*quamdam domunculam*) qui contient un tombeau de marbre.

Pour se faire une idée exacte de la sensation produite dans toute l'Espagne chrétienne par une découverte aussi prodigieuse que celle-là, il faut se rappeler l'importance religieuse et politique que le moyen âge a attachée à la possession des reliques. Leur culte donnait lieu à des rivalités entre les villes chrétiennes. La tunique de Saint Vincent martyr, à Saragosse, avait joué un grand rôle, lors du siège de cette ville par Childebert, roi des Francs. Ce souverain ne leva le siège qu'après s'être fait céder cette précieuse dépouille qu'il emporta dans sa capitale, au grand désespoir de l'Aragon. Ce n'était là qu'un commencement. Les siècles suivants se disputèrent les corps des martyrs et des saints. En Espagne, quand la première invasion arabe eut fait place à un calme relatif, les musulmans ne refusèrent pas systématiquement aux catholiques d'emporter ces restes sacrés. L'émir de Cordoue accorda au roi Ramire III de Léon, l'autorisation d'enlever les reliques de Saint Pélage martyr. La

translation fut une cérémonie imposante, et le cortège, de l'Andalousie à la Galice, fut une manifestation chrétienne des plus nombreuses et des plus touchantes. Le peuple saisissait ces occasions de se remettre en mémoire les vertus de sa race et son origine religieuse. La famille espagnole était composée d'autant de morts que de vivants.

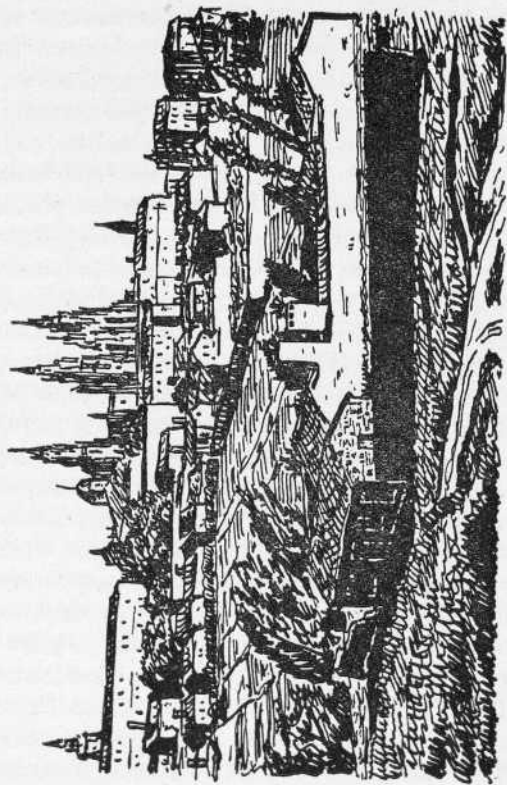
Il y eut même une sorte d'annexion nationaliste de ces reliques et de ces souvenirs. Les fameuses chroniques dites de Fulda, qui eurent un retentissement extraordinaire et qui sont l'œuvre de trois faussaires, inscrivaient dans la liste des saints espagnols tous ceux qui leur paraissaient particulièrement sympathiques dans les églises des autres pays. Elles allèrent même rechercher dans l'Évangile les trois centurions dont parle le Livre Saint, et elles les gratifièrent de la nationalité espagnole.

Au moment de la découverte du tombeau de Compostelle, Oviédo était déjà très riche en reliques sacrées. Léon suivit cet exemple, quand les rois s'y furent installés. La Galice occidentale n'avait aucun trésor comparable, ayant été pendant des siècles un foyer de l'hérésie du priscillianisme. Aussi la possession du corps de Santiago lui parut-elle une merveilleuse compensation et une fortune providentielle.

Le roi d'Oviédo, Ramire I^{er}, vaincu par l'émir Ad-dérème, appela saint Jacques à son aide et remporta, en 844, la victoire d'Alvelda qui fut attribuée à l'intervention miraculeuse du Saint. Son sanctuaire devint ainsi un foyer du patriotisme chrétien et un étendard dans la lutte contre l'infidèle. Pendant

plus d'un siècle, Oviédo et Compostelle sont deux points de ralliement unis par le même sentiment. Les pèlerinages vont vénérer dans la première de ces villes, les reliques amenées de Tolède et d'Andalousie, et se retremper dans la foi des ancêtres. Dans la seconde, ils vont chercher l'appui de l'apôtre qui passe pour le grand défenseur de la religion contre l'infidèle.

De temps en temps, des incursions Sarrasines viennent pourtant troubler la dévotion des pèlerins. En 988 d'abord, en 994, une seconde fois, les Maures font irruption dans la ville, s'emparent des dons accumulés dans le sanctuaire, et y mettent le feu. Ce n'est qu'un peu moins d'un siècle plus tard, dans des temps mieux à l'abri des pillages arabes, que la nouvelle basilique fut commencée. Les premiers travaux furent effectués en 1082. Alors les pèlerins de Saint Jacques deviennent si nombreux et arrivent de si loin, qu'il faut créer des hospices en diverses villes pour les recevoir et les héberger. Dans le faubourg de Léon, le refuge de Saint Marc s'ouvre pour eux. Ils arrivaient par une route assez périlleuse, à travers la Navarre d'où ils gagnaient Burgos. Les chanoines de Saint Eloy leur venaient en aide et les dirigeaient de Léon sur Compostelle. La capitale était l'une des dernières étapes. Comme les hospices se multipliaient au cours des siècles, il fallut les doter, et ce fut l'œuvre de la chevalerie. Elle ne se contenta pas de les entretenir, mais elle se chargea, de concert avec les chanoines de Saint Eloy, d'escorter les colonnes de pèlerins pour les défendre en route contre les Sarrasins et les malan-



Saint-Jacques de Compostelle : Vue de la ville.

drins de toute espèce. L'idée vint peu à peu de réunir les chevaliers protecteurs en une association. En 1175, le pape Alexandre III encouragea cette initiative et lui donna même une reconnaissance officielle. Ainsi se fonda et s'établit solidement l'ordre de Santiago appelé à jouer un grand rôle dans l'Etat. Une bulle pontificale fixa les conditions de vie des chevaliers de l'ordre. Ils suivaient la règle de Saint Augustin, mais pouvaient se marier, non sans avoir obtenu l'autorisation du pape et l'agrément du grand maître. Presque en même temps, venait de naître dans les environs de Ciudad Real, l'ordre de Calatrava qui avait pour but de protéger les habitants chrétiens contre les Almohades, secte du mahométisme plus féroce que les Almoravides dont le règne s'était étendu jusqu'alors en Espagne.

Le treizième siècle fut pour Compostelle et son pèlerinage une période à la fois glorieuse et pénible. De toutes parts les pèlerins affluaient. Le culte de Saint Jacques était devenu non seulement un symbole du patriotisme espagnol et du retour au catholicisme, mais un signe de ralliement en Europe contre l'envahissement des armées musulmanes. C'est la partie glorieuse. L'œuvre pénible consistait dans la lutte contre la dissolution des mœurs, l'affaiblissement des caractères, le désordre des idées qui régnaient en Espagne dans la première moitié de ce siècle. Les guerres perpétuelles, l'insécurité des personnes et des biens, le brigandage des bandes chrétiennes ou sarrasines, avaient favorisé un matérialisme et une ignorance contre lesquels se mirent à lutter les congrégations religieuses.

C'est à ce moment que Saint Dominique, né au cœur de l'Espagne, à Cataruega, dans le territoire d'Osma, fonda son premier monastère à Ségovie. En même temps, l'ordre de la Mercy se créait sous la direction de Don Jaime d'Aragon et de Saint Pierre Nolasque pour délivrer les esclaves chrétiens, et était approuvé en 1230 par le pape. Saint François d'Assise étendait ses monastères à Barcelone, à Saragosse et jusqu'en Portugal. Saint Antoine de Padoue qui était né à Lisbonne, avait établi à Coïmbra un monastère des chanoines de Saint Augustin, avant de passer dans l'ordre de Saint François. Un peu plus tard, un homme extraordinaire, Raymond Lulle, le père de Foucauld du treizième siècle, né à l'île Majorque vers 1235 et mort lapidé par des Arabes fanatiques, à l'âge de 80 ans, se lance dans la prédication directe en Afrique du nord et traduit son *ars magna* et ses *articles de foi* en langue arabe pour la conversion des Sarrasins. Raymond Lulle était un pèlerin fervent de Compostelle où il était venu chercher le secours de l'apôtre au commencement de sa carrière d'apostolat.

Un archevêché avait été institué à Santiago de Compostella. Le prestige du pèlerinage en avait été augmenté, et cette ville était devenue un des rendez-vous les plus populaires de la dévotion catholique internationale au moyen âge. Les résultats de ces migrations vers certains foyers religieux ont pu présenter des inconvénients matériels. Ils ont parfois propagé des épidémies et favorisé des aventuriers. Mais leurs effets moraux ont été considé-

rables. Ils ont contribué à ranimer les énergies religieuses et à rétablir la vie spiritualiste, la morale et l'échange des idées. Pour l'Espagne, ce revirement et cette renaissance, dus surtout à l'action de la pléiade de saints nationaux qui se révéla alors, coïncidèrent avec la décadence des Maures. En 1240, ils avaient déjà perdu Cordoue et Valence. Leurs armées reculaient pas à pas et se concentraient à Grenade qui fut leur dernier asile.

Plus l'occupation arabe s'affaiblissait, plus grandissait l'influence de l'ordre militaire de Santiago, né à l'ombre du tombeau de Saint Jacques de Compostelle, mais développé avec les siècles dans un sens beaucoup plus mondain et politique. Sa puissance parut inquiétante. Vers la fin du quinzième siècle, les grands maîtres des trois ordres espagnols, Santiago, Calatrava et Alcantara, étaient devenus trois pouvoirs dans l'Etat de Castille. Ils étaient exempts de la juridiction royale. Les grandes maîtrises jouissaient d'immenses revenus, commandaient à des vassaux innombrables et avaient acquis une influence sans limite. Ferdinand le catholique, après avoir remporté sur les Maures la victoire de Grenade, qui terminait l'unification chrétienne de l'Espagne, poursuivit son plan de centralisation du pouvoir dans les mains du roi. Il fut à la fois le Louis XI et le Richelieu de la péninsule. Les grands n'étaient déjà plus pour lui, à ce moment, un danger de scission ; mais il restait un doute sur l'emploi des forces des trois grands maîtres. A la mort de l'un d'eux, Don Garcie de Padilla, qui dirigeait l'ordre de Calatrava, le pape

Innocent III promulgua la bulle de 1487 par laquelle il accordait l'administration des trois grandes maîtrises au roi Ferdinand. Celui-ci entra successivement en possession de ses nouveaux droits, à la mort de chacun des titulaires. En 1488, c'était chose faite pour les trois. Plus tard, le pape Adrien qui avait été le précepteur de Charles-Quint, accorda à ce prince et à ses successeurs sur le trône d'Espagne, l'administration perpétuelle des trois grandes maîtrises. Ainsi se termina par un accroissement du pouvoir royal, ce qui aurait pu devenir un danger pour lui.

Pendant que son ordre de chevalerie se développait et prenait des proportions que ses fondateurs n'avaient point prévues, le sanctuaire de Santiago de Compostelle s'était beaucoup accru de son côté. Sa splendeur faisait l'admiration de l'Europe. Il était devenu d'usage pour les princes aussi bien que pour le peuple, de recourir à un pèlerinage en ces lieux sacrés, lorsque de grandes épreuves frappaient le pays ou les personnes. Un des plus touchants exemples de cette ferveur fut donné au quatorzième siècle par la sainte reine Elisabeth de Portugal, dont la fille avait épousé Ferdinand IV, roi de Castille. Elisabeth, ainsi appelée en souvenir de sa tante sainte Elisabeth de Hongrie, avait mené une vie de conciliation et de pacification au milieu de ses parents et alliés de Portugal, de Castille, d'Aragon, qui se disputaient tous entre eux. Elle avait passé son existence à réconcilier tous les membres de sa famille qui, à peine rendus à la paix, s'empressaient de se déclarer une nouvelle

guerre. Son mari, le roi Denys de Portugal, vint à mourir à Santarem. La veuve ne manqua point de prendre la route de Compostelle, et vint s'installer aux abords du tombeau de l'apôtre. Croyant être enfin à l'abri des tempêtes, elle entra dans le tiers-ordre de Saint François et s'établit à Coïmbra, où nous la retrouverons dans un monastère qu'elle avait fondé à l'aide d'une centaine de religieuses. Mais le repos n'était pas fait pour elle de son vivant. Son fils, Alphonse IV de Portugal, et le roi Alphonse XI de Castille recommencèrent à guerroyer entre eux. La pauvre mère éplorée courut jusqu'aux frontières de Castille pour conjurer son fils d'abandonner cette guerre fratricide. C'est là qu'elle mourut de fatigue après avoir rétabli la paix entre les deux rois étroitement apparentés.

Au quinzième siècle, il s'était formé un tel courant de pèlerins entre les Etats d'Europe et Compostelle, qu'on en trouve continuellement des souvenirs dans les œuvres d'art de l'époque. Dans l'église des Saints Blaise et Jérôme, de Forli, en Italie, où le délicieux peintre Palmezzano a retracé à fresque, vers 1486, l'histoire de Saint Jacques, il a fait une place aux princes de Forli, Jérôme Riario et sa femme Catherine Sforza. Les deux illustres défenseurs de la Romagne contre César Borgia, y sont représentés à genoux, en habits de disciples de Compostelle, avec le bourdon et la coquille. Le prince est nu-tête, mais porte, attaché sur le dos, le chapeau à larges bords des pèlerins; Catherine Sforza est coiffée d'un chaperon et tient en réserve, elle aussi, le grand chapeau des ambulants.



Saint-Jacques de Compostelle : les princes pèlerins.

Quant aux souverains catholiques de l'Espagne, qu'ils fussent en guerre ou qu'ils n'y fussent pas, ils se faisaient bénir par Saint Jacques. Un roi de Castille s'était-il fait couronner à Burgos par l'archevêque de Compostelle, sous la protection de Santiago, l'un ou l'autre des rois rivaux courait invoquer la bénédiction du même saint à qui il recommandait ses armes. Ainsi, dans un camp aussi bien que dans l'autre, Compostelle resta pendant des siècles le centre de la dévotion militaire de toutes les Espagnes. Quand celles-ci furent enfin réunies en un seul Etat par Philippe II qui joignit le Portugal aux royaumes fusionnés par Ferdinand et Isabelle, Saint Jacques resta le symbole de la fraternité espagnole. Les événements politiques qui suivirent la mort de Philippe II consacrèrent de nouveau la séparation du Portugal. Santiago cessa dès lors d'être pour les Portugais un pèlerinage national.

COIMBRA

Toute la ville est groupée sur le versant et au sommet d'une haute colline. C'est une ascension longue mais non sans charme, que celle de ses rues étroites, les *échelles* comme on les appellerait dans le Levant, bordées de maisons vieilles et aboutissant à la place de l'Université où les bâtiments des antiques collèges s'ouvrent sur une cour plantée de beaux arbres. De là j'aperçois la plaine et sa rivière, le rio Mondego, que traversent deux ponts aux portes de la ville. Mais ce n'est pas seule-

ment ce paysage que je suis venu voir. J'y viens évoquer, comme à Compostelle, les souvenirs de la reine Sainte Elisabeth ou Isabelle de Portugal qui repose dans l'église de Santa Clara bâtie en 1132. Auparavant, je veux me pénétrer de traditions plus lointaines encore, et remontant dans l'histoire du comté de Portugal, feudataire des rois de Léon et de Castille, voir les mausolées des deux premiers rois du pays, dans l'église de Santa Cruz. Ainsi pourrai-je lire sur leurs tombes comment s'est faite la greffe qui, dans l'arbre castillan, a donné comme fruit un royaume séparé.

Me voici devant la tour de Santa Cruz. Elle était déjà bien branlante et bien vétuste alors. Depuis, on a dû, me dit-on, la faire sauter en 1935, tant elle penchait et se lézardait. A côté, le couvent et son église. C'est là que Don Sanche, le premier roi, et son fils Don Affonso, le deuxième souverain, dorment leur dernier sommeil. Les mausolées auxquels la ferveur du moyen âge a voulu donner une splendeur royale, sont le trésor de cette vieille église. Dans cette nef tranquille, si loin de toute rumeur, comment ne pas reprendre le cours de méditations sur la naissance et la mort des royaumes, en tenant les yeux fixés sur ce petit coin où reposent les fondateurs d'un pouvoir qui dura plus de huit cents ans et qui s'est effondré ?

Les rois d'Oviédo étaient déjà descendus à Léon. En 1055, Ferdinand le grand qui avait pris le titre de roi de Léon, Castille et Galice, envahit la région de Beira; en 1057 il prend Viseu aux Sarrasins, et en 1064 Coïmbra où il meurt en 1065. Il avait formé

de ces nouvelles conquêtes un comté avec Coïmbra pour capitale. Le premier comte fut Sesnando, un vizir arabe qui s'était allié à Ferdinand, avait épousé une chrétienne et était devenu chrétien lui-même. Ce comté, comme les autres comtés de la Galice, passa, à la mort de Ferdinand, au plus jeune de ses fils, Don Garcie. Le roi défunt avait démembre son royaume pour le partager entre ses trois fils. Don Sanche eut la Castille, Don Alphonse Léon ; le royaume de Galice divisé en une profusion de comtés où les feudataires étaient les vrais maîtres, fut la part de l'infant Garcie. Un partage semblable, à cette époque de petites guerres continuelles, devait être le signal d'une lutte acharnée entre les trois frères, à qui réunirait sous ses lois, les trois parties du beau royaume. Ce fut Alphonse VI, roi de Léon, qui y réussit en 1073, mais il perdit, à la bataille de Zalaca où il fut vaincu par les musulmans Almoravides, une partie de ses conquêtes sur ses frères, et pour pouvoir maintenir ses comtés de Coïmbra et de Porto, il donna au comte Henri de Bourgogne la main de sa fille naturelle Thérèse et le titre de comte de Portugal qui réunissait les comtés de Coïmbra et de Porto. Le fils de ce premier comte de Portugal fut Affonso Henriquès qui, pendant plus d'un demi-siècle de batailles et de contestations perpétuelles, parvint à établir solidement son comté. Quand il mourut, le pouvoir était devenu tel que Don Sanche I^{er} qui succéda à son père, n'eut aucune peine à se proclamer roi. Il consacra le meilleur de son règne à consolider le royaume, fonder des villes, établir une administra-



Coimbra : char rustique.

tion bien organisée. Son peuple l'appela le *Povoador* ou bâtisseur. Il alla mourir dans la retraite au couvent d'Alcobaça, en 1211. Le royaume de Portugal était fondé. C'est ce que rappellent les sculptures qui ornent le tombeau de Sanche, voisin de celui de son fils. Ce dernier, Alphonse ou Affonso, que ses sujets surnommèrent le gros, n'avait pas les instincts guerriers qui distinguaient à cette époque tous les souverains de la péninsule ibérique. Il envoya cependant des troupes à la fameuse bataille de *las navas de Tolosa* en 1212, où les Sarrasins furent vaincus par l'union des souverains catholiques.

Depuis ces deux premiers rois, le Portugal a toujours vécu en royaume indépendant, sauf pendant sa courte réunion à l'Espagne sous Philippe II. J'aime à voir, à la source de ce fleuve, un Affonso Henriquès, c'est à dire la personnification d'un pouvoir énergique, ne reculant pas devant l'action, sachant entreprendre et voulant persévérer, unissant les forces de la nation dans une marche commune vers un but permanent. Quel plus beau souhait pourrait-on faire au Portugal, ce pays qui opère actuellement un redressement remarquable, que de trouver pour le guider dans sa vie de nation cultivée et libre, des hommes d'Etat qui lui rappellent son grand fondateur ?

Santa Clara n'est pas bien loin de *Santa Cruz*. Sortant de l'une, je gagne l'autre par les rues à peu près désertes. C'est l'heure où les habitants ne se risquent guère au soleil. Ceux que leurs occupations appellent au dehors, se glissent le long des

murs, cherchant soigneusement l'étroite marge d'ombre que les toits en saillie projettent sur le trottoir. Mince abri contre les rayons presque perpendiculaires du soleil !

En passant de l'une des deux églises à l'autre, on parcourt un siècle de l'histoire du Portugal. Je pénètre dans le sanctuaire de Santa Clara où, derrière une grille d'argent d'un travail exquis, se dresse le mausolée de la sainte reine Elisabeth. Des sculptures de pierre couvrent ce tombeau monumental. Le corps ne repose pas à cette place. Il est enfermé dans une châsse d'argent que les religieuses conservent dans le chœur de l'église. Les profanes ne peuvent pénétrer que dans la sacristie voisine, et par là, au second étage du monastère, sont admis dans la salle des reliques où les murs sont couverts de cadres protégeant les souvenirs vénérés de nombreux saints.

L'existence d'Elisabeth de Portugal se passa au milieu d'horribles dissensions de famille. Fille du roi Pedro III d'Aragon, elle épousa dans sa douzième année, en 1281, Denis de Portugal, le roi laboureur comme l'appelait son peuple qui ne manquait pas, à chaque nouveau règne, de trouver un qualificatif pittoresque à lui appliquer. Le roi *Lavrador* n'avait marqué jusqu'alors dans l'histoire qu'en se révoltant contre son père Affonso III qu'il avait laissé mourir, deux ans auparavant, dans la plus noire misère. L'influence de sa femme contribua peut-être à lui suggérer des idées moins sauvages. Il fonda, en plein accord avec le pape Jean XXII, l'ordre du Christ

de Portugal, association de chevalerie du même genre que celle de Santiago. Il lui attribua les biens qui restaient vacants par suite de la suppression de l'ordre des Templiers. L'habitation ordinaire de la cour royale fut, pendant ce règne de plus de quarante ans, tantôt Lisbonne, tantôt Coïmbra ou Santarem.

C'est de cette époque que date pour Coïmbra l'importance et le renom qu'elle s'est acquis. Comme les souverains avaient des goûts littéraires et artistiques très développés et qu'ils aimaient par dessus tout le séjour de Coïmbra et de Lisbonne, ils établirent dans ces deux villes une université qui, pendant de nombreuses années, fut successivement en pleine prospérité soit dans une de ces cités soit dans l'autre. Le résultat fut des plus heureux pour l'avenir du pays. La langue portugaise se développa, s'épura et devint littéraire. Elle se détacha de l'influence galicienne d'où elle était sortie. En même temps, la législation du Portugal prit un caractère propre qui la libéra de la dépendance castillane. Si le royaume de Portugal parvint à maintenir son caractère séparé, ses institutions originales et son langage, c'est peut-être à ces fondements d'une autonomie naissante, jetés par Denis, qu'il le doit.

Déjà à ce moment, dans le premier quart du quatorzième siècle, les rois de la péninsule ibérique pouvaient se rendre compte de la décadence musulmane en territoire espagnol. Ils devaient entrevoir la possibilité d'une unité monarchique comprenant le pays tout entier. Mais au profit de quelle

dynastie ? Serait-ce la Castille ou l'Aragon ou le Portugal qui unifierait le territoire après le refoulement des Arabes en Afrique ? Ces trois royaumes catholiques avaient autant de droits l'un que l'autre à y aspirer. Ils sortaient tous de la même souche. Sans doute y avait-il une primauté pour Oviédo, Léon, Castille, qui dans leur long chemin vers la reconquête, avaient été les dépositaires de l'antique Tolède visigothique. Les événements ont d'ailleurs conduit par la main la Castille unie à l'Aragon pour en faire les maîtres de l'Espagne. Mais, à l'époque du roi Denis et de la reine Elisabeth, nul n'aurait pas assuré que le rôle du Portugal ne serait pas prépondérant un jour dans l'unité monarchique de la péninsule.

Quand il mourut en 1325, le roi laboureur laissa un Etat bien préparé pour les moissons futures, non seulement au propre, dans ses campagnes, mais surtout au figuré, dans son administration. Ses fils et ses bâtards se mirent à tout compromettre par leurs querelles, et la reine veuve eut besoin de toute sa vertu pour calmer leur rage.

A côté de cette admirable figure de femme, une autre célébrité féminine a rempli Coïmbra de son nom. Bien peu d'années après la mort de la première, la tragique histoire d'Inès de Castro se déroula dans la *Quinta das lagrimas*. Je descends lentement du monastère de la Sainte à la maison de la favorite. Des jardins ombragés de cèdres, et des eaux transparentes y entretiennent encore une fraîcheur perpétuelle. Le dévouement et la sainteté de la pauvre mère et grand'mère Elisabeth n'avait pas

amélioré les mœurs de ses fils et petits-fils. Faut-il rappeler cette histoire si connue ? Don Pedro, fils du roi régnant Affonso IV, avait épousé une Castillane, la fille du duc de Peñafiel. La jeune épouse amena dans sa suite une autre Espagnole, Inès de



Coimbra : Inès de Castro.

Castro, dont les portraits nous montrent encore aujourd'hui l'éclatante beauté. Pedro en devint follement amoureux. D'ailleurs, peut-être par souci d'équilibre national, il entretenait en même temps une autre favorite, une Portugaise, Theresa Lourenço, dont le fils Jean fut plus tard roi de Portugal. Au milieu de ces amours partagées, la femme légitime vint à mourir, et le roi Affonso enjoignit

à son fils de contracter un nouveau mariage. Pedro refusa obstinément par amour d'Inès. La fureur du souverain s'enfla à tel point de ce défi opposé à une volonté devant laquelle tout pliait dans le royaume, qu'il en rendit responsable la jeune Espagnole. Il s'adressa à trois *bravi* (c'étaient les *gangsters* de ce temps-là). Ceux-ci se cachèrent dans une rue de Coïmbra et étranglèrent sans façon la ravissante Inès quand elle vint à passer.

Voici son délicieux jardin, voici la source où elle se mirait, voici le ruisseau qui portait à Don Pèdro les billets qu'elle lui envoyait et que celui-ci cueillait à fleur d'eau dans son propre jardin. Que de larmes cette tragédie amoureuse a fait verser depuis les *Lusiades* de Camoëns !

« *Vede que fresca fonte rega as flores :*

Que lagrimas são agoa e o nome amores. »

« Voyez quelle fraîche fontaine arrose les fleurs :

Ses eaux sont des larmes et son nom les amours. »

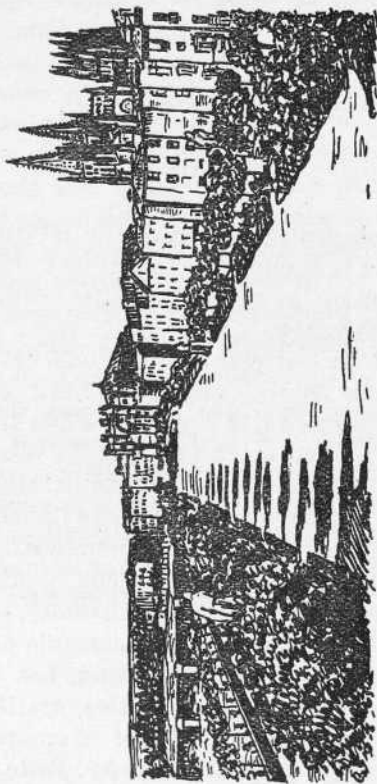
Du premier Sanche à l'infortunée Inès, des siècles de l'histoire portugaise tiennent dans cette charmante ville de Coïmbra.

CHAPITRE III

LES DEUX CASTILLES

BURGOS

Le train me dépose en dehors de la ville. Pour pénétrer dans le magnifique jardin de l'Espolon, il faut se résoudre à longer la petite rivière sans eau, le rio Arlanzon, à franchir le vieux pont de pierre, avant de s'arrêter devant l'une des portes, l'arc de Santa Maria, magnifiquement orné de statues et de tourelles, et couronné d'une très belle figure de la Vierge et de l'Enfant. La terrasse de l'Espolon qui s'étend à côté, domine le cours d'eau, les arbres de ses rives et la plaine de Castille. C'est une large esplanade digne d'une grande ville ; mais si l'on remonte de là dans les vieux quartiers, on se trouve dans des rues étroites, fuyantes, pittoresques, dont les maisons épient les passants par leurs *miradores* braqués à tous les étages. Les toits en saillie, retenus par quelques poutres, gratifient les trottoirs d'un vigoureux relief d'ombre. Quel silence, quel calme et quelle solitude ! Cette antique capitale, si peuplée et si animée autrefois, est-elle donc endormie ? On pourrait le croire si l'on ne connaissait les mœurs d'été où la sieste joue un grand rôle. Ce sommeil n'est que provisoire. Cette



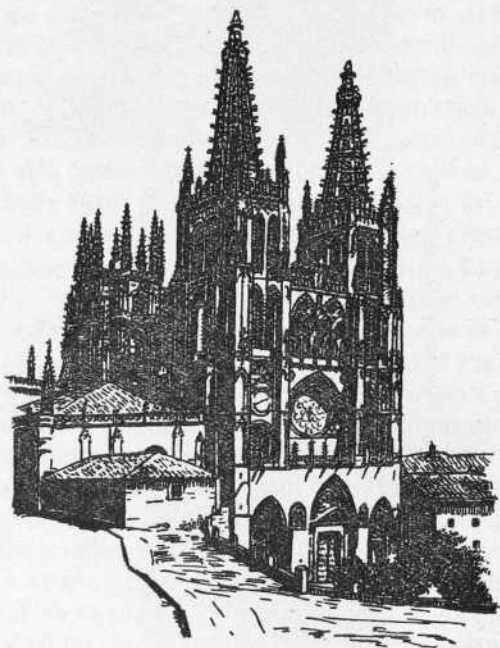
Burgos : la promenade de l'Espolon.

impression s'efface d'ailleurs lorsque je me trouve tout à coup devant la plus vivante des merveilles, devant un édifice comme n'en peut posséder qu'une ville glorieuse et gardienne de ses chefs-d'œuvre, la cathédrale dressant vers le ciel ses deux flèches alourdies d'ornements de pierre et ses clochetons gothiques hérissés de pointes. Le regard se perd dans cette incroyable profusion de détails flamboyants. Toutes ces arêtes de granit figées dans le bleu du ciel semblent s'animer peu à peu sous les rayons d'un soleil ardent. Cette végétation de pierre va-t-elle fleurir dans ce champ d'azur ?

Plus les architectes avançaient dans la réalisation de leur édifice, plus les murs s'élevaient, plus le style se chargeait de toutes les efflorescences d'un gothique trop touffu. Ce n'est plus la calme et imposante simplicité de l'église qui fait la gloire de Léon. C'est le monument d'une cour royale plus compliquée ; les siècles ont apporté leurs enjolivements. L'intérieur de la basilique est le résumé d'une succession d'époques où l'art a subi des transformations et où se donnent carrière les goûts successifs des artistes. Des chefs-d'œuvre, tout surpris à coup sûr, de se trouver réunis, y voisinent et se font un peu tort mutuellement. C'est un musée où les siècles ont érigé côte à côte leurs admirables bas-reliefs, leurs statues, leurs monuments religieux, et où ils ont déposé leurs tableaux et leurs tapisseries précieuses : non seulement des œuvres d'art, mais des souvenirs de la reconquête. Ainsi cet étendard qui achève de tomber en poussière, est celui du roi Alphonse VIII de Castille et de Léon. Il existait

déjà avant que fut posée la première pierre de la cathédrale. J'en reparlerai tout à l'heure.

Quand l'évêque de Burgos, Maurice, fit commen-



Burgos : la cathédrale.

cer les travaux, en 1222, il ne se doutait pas de ce que contiendrait un jour cette imposante métropole, pas plus que l'archevêque de Tolède, lorsqu'il jeta, cinq ans plus tard, les fondements de sa cathédrale, ne pouvait s'imaginer la fortune inouïe de

cette merveille d'art qui, pendant toute la période glorieuse, allait donner un cadre de splendeur aux cérémonies catholiques de toutes les Espagnes unifiées.

Ces deux dates qui rapprochent comme dans une même famille les deux églises-mères des Castilles, Burgos dans la vieille, et Tolède dans la nouvelle, la sœur aînée et la sœur cadette, marquent l'aube de la délivrance. Pendant que dans les murs de ces deux villes, les bons ouvriers de la foi taillent les pierres, asseoient les piliers, élèvent le grand portail, les frontons et les hautes fenêtres ogivales, le roi de Castille assiège Cordoue et s'en empare en 1236, et le roi d'Aragon prend Valence en 1238. Les tours catholiques peuvent dresser la croix à quatre-vingt-quatre mètres de hauteur, comme à Burgos. Les Sarrasins ne reviendront plus y élever plus haut la flèche de leurs minarets.

Cinquante ans après l'achèvement de cette magnifique église, les Juifs eux-mêmes viendront en grand nombre s'agenouiller dans ses nefs, entraînés par l'exemple de l'un des leurs, Salomon Lévi. Cet homme éminent, père de famille exemplaire et profond philosophe, fut convaincu de la vérité des dogmes catholiques, par l'étude de saint Thomas d'Aquin. En 1390, il demanda le baptême avec ses trois fils. Les quatre convertis devinrent d'ardents défenseurs de la foi. Salomon qui avait pris le nom de Paul de Sainte Marie au baptême, fut ordonné prêtre après la mort de sa femme, et devint évêque de Burgos. Les nefs de la cathédrale l'ont vu souvent présider aux cérémonies qui s'y déroulaient

dans la première moitié du quinzième siècle. Il avouait lui-même qu'il avait dû faire un très rude effort pour découvrir la vérité, parce que, dans sa jeunesse enflammée comme celle de Saul, d'un



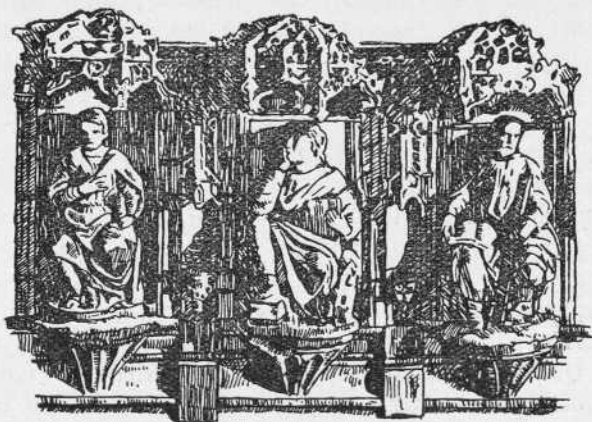
Burgos : escalier à l'intérieur de la cathédrale.

grand zèle judaïque, il s'appliquait, selon les termes d'un de ses écrits, « à obscurcir témérairement la lettre qui est droite par des chicanes qui ne l'étaient pas ».

Lorsque ce prélat mourut, ce fut son fils, Alphonse de Sainte Marie, qui fut appelé à devenir évêque de Burgos. Cette famille joua un grand rôle

en Castille dans les lettres, les études historiques et la conversion des infidèles. Nous retrouverons un de ses membres dans la ville de Palencia.

C'est vers cette époque que fut achevé l'un des joyaux de la cathédrale, *la capilla del condestable*,



Burgos : statues dans la chapelle du connétable.

la chapelle du connétable où d'admirables reliefs de marbre blanc entourent le tombeau du connétable de Castille, Pedro Hernandez de Velasco. Quatre scènes : la mise en croix, la mort du Christ, la résurrection et l'ascension. Cette chapelle serait à elle seule un sanctuaire plein d'intérêt; elle contient des chefs-d'œuvre, comme la statuette de Saint-Jérôme par Becerra, mais elle est fondue dans l'immense église. Celle-ci, comme celle de

Séville et de Tolède, n'est pas un monument, mais un assemblage de monuments qui, par leur fusion, ont créé une synthèse de l'art catholique en Espagne.

Les tours de la cathédrale sont terminées, à leur pointe extrême par des observatoires semblables à des hunes qui seraient perchées au sommet des mâts. Je fais l'ascension d'une des flèches. De là haut, je découvre la ville et les méandres de sa rivière capricieuse. La campagne de Burgos est un peu aride, mais égayée pourtant de quelques arbres parsemés. La cité est entourée de ses jardins pleins de fleurs et de verdure. Vu du haut, le centre est maussade. Au milieu des toits de tuiles grises, si rapprochés qu'on les dirait formés d'un seul bloc malgré les rues qui s'allongent sous eux, le vaste espace de la *plaza mayor* s'ouvre comme un puits carré.

Que reste-t-il du Cid qui vécut ici? Rien que l'emplacement où fut sa maison. Que reste-t-il de la résidence préférée de certains rois de Castille, de ce lieu de séjour cher à Henri III, ce jeune souverain qui mourut prématurément à vingt-sept ans, et qui aimait la situation de cette ville? Qu'est devenu ce palais d'où il partait, chaque matin de l'arrière-saison, pour se livrer à son plaisir favori, la chasse aux cailles, dans ces champs qui s'allongent le long de l'eau, jusqu'aux collines de l'horizon? Bien peu de chose. Cette époque n'est plus représentée que par quelques murs dans les quartiers anciens, des arcs, des portes, la maison seigneuriale des Villariago; mais par bonheur le chef-d'œuvre est resté

intact. Tout un monde a survécu, puisque la cathédrale est toujours vivante, comme le sont encore tant d'autres sur le même sol. Elles marquent, comme des pierres dans un gué, la place où poser le pied pour traverser le torrent de l'invasion musulmane. Quelques remous tourbillonnent longtemps autour d'elles, mais elles n'ont plus jamais été submergées.

Quand le roi de Castille, Alphonse XI, demande au pape Benoît XII le privilège de la croisade contre les Sarrasins, le souverain pontife l'accorde, mais sous la condition que dans les régions reprises aux Arabes, le roi fasse bâtir des églises cathédrales, selon que l'ordonnera le Saint-Siège, eu égard à la qualité et à la commodité des lieux, avec un clergé convenable qui soit séculier. De là est née cette floraison qui d'Oviédo à Grenade s'est épanouie sur toute la péninsule.

En reprenant l'étroit escalier tournant qui me ramène du haut de la dentelle de pierre, quel coup d'œil sur les merveilles extérieures de l'église! Ses toits, ses tours, ses clochetons et ses tourelles sont aussi étendus qu'une petite ville. C'est de tous les côtés un fourmillement d'aigrettes dentelées en nombre prodigieux. On descend dans une forêt gothique pétrifiée depuis le treizième siècle.

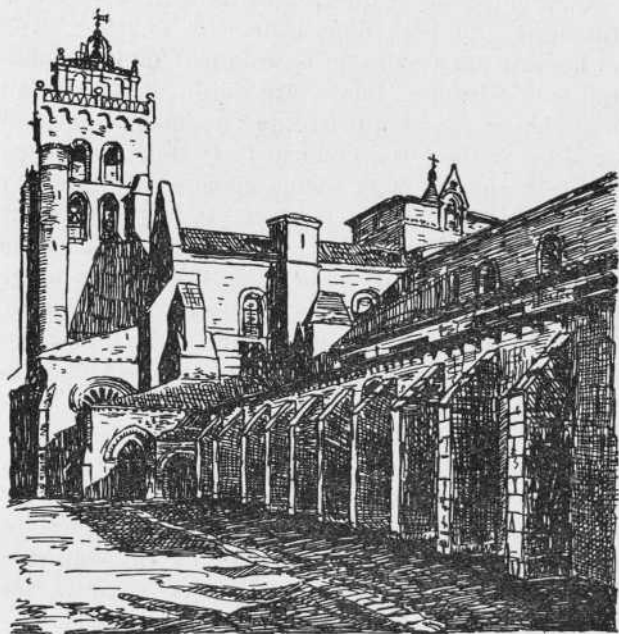
Du haut de mon observatoire j'avais reconnu dans la campagne deux des points cardinaux de mon voyage à Burgos. D'un côté, à une petite distance et à terrain plat, le monastère de *las Huelgas*, bien reconnaissable à son clocher haut et carré. De

l'autre, beaucoup plus loin, et sur une légère éminence, la *cartuja* ou chartreuse de *Miraflorès*.

La promenade est charmante jusqu'à *las Huelgas*. Le célèbre sanctuaire est bâti au centre d'un petit village formé par des maisons serrées les unes contre les autres et qui se trouvent sous la protection des murailles encore debout. J'y pénètre par un vaste portail de pierre, et j'entre dans une cour cernée de murs d'enceinte, au fond de laquelle s'élève l'église. Cette immense solitude est silencieuse. Dans un coin, la tour renforcée de tourelles de défense, porte son sommet tronqué dans un ciel tout bleu. A ses pieds s'allonge le monastère peu élevé, appuyé sur des contreforts massifs entre lesquels des fenêtres ogivales déversent la lumière dans une galerie charmante, d'un style imprévu. Tout cet ensemble fortifié respire l'insécurité du moyen âge. Aujourd'hui encore, si les occupants se fiaient à leurs murailles et voulaient fermer les lourdes portes sous les voûtes, ils seraient à l'abri d'un coup de main.

Le seuil de l'église et des cloîtres franchi, l'œil est désorienté, amusé, charmé par le mélange des styles byzantin, gothique et arabe dans tous les détails de l'architecture. C'est le fruit d'une époque et d'une terre où les mêmes chevaliers qui avaient combattu dans l'empire de Byzance, venaient guerroyer contre les Sarrasins d'Espagne, où les architectes apportaient des souvenirs d'orient et s'assimilaient des motifs arabes qu'ils réalisaient en sol castillan. La disposition intérieure de l'église est étrange. Un chœur cloîtré, séparé de la

nef par une grille ouvragée, coupe en deux la perspective. Ce qui reste à l'usage des fidèles donne l'impression d'un majestueux mausolée, tant les



Burgos : monastère de las Huelgas.

tombeaux d'allure princière sont nombreux dans les bas côtés. J'y cherche celui du fondateur de la puissance castillane. Il est là, dans un magnifique monument couronné par sa statue gisante, ce roi que l'histoire a appelé le plus illustre seigneur de

son siècle; à ses côtés repose Eléonore d'Angleterre, sa femme. C'est de Burgos qu'ils ont préparé l'avenir glorieux des deux Castilles.

Quand, à l'âge de quinze ans, Don Alphonse VIII fut déclaré majeur, dans cette ville, en 1170, il ne se doutait pas encore de la grandeur qu'il attacherait à la couronne. Dans cette vieille cité fondée au huitième siècle, et qui tire de l'allemand son nom de *Burg* (ville forte, château-fort) tout comme en tirait le sien, vers la même époque, le *Borgo* du Vatican à Rome, l'aspect d'enceinte fortifiée n'avait pas encore cédé la place à la physionomie d'une capitale, bien qu'elle en eût le titre depuis longtemps. Le petit roi ne tarda pas à épouser Eléonore, fille du souverain d'Angleterre Henri II. Le mariage fut l'occasion de fêtes, cortèges et tournées dans la vaste campagne baignée par l'Arlanzon. Ces tournois pacifiques se changèrent pendant les vingt premières années du règne, en cartels de guerres sérieuses et meurtrières que s'adressèrent ces remuants roitelets chrétiens. Pendant que les musulmans continuaient au sud de la péninsule leur occupation et leurs expéditions de proie, les successeurs de Pélage se déchiraient entre eux. Pilleries et contre-pilleries, c'est toute l'histoire de cette période. Ces petites expéditions furent compliquées de querelles continuelles et envenimées entre Alphonse, d'une part, et les rois de Léon et de Portugal, de l'autre. Les guérillas entre royaumes catholiques étaient dues souvent à des histoires de famille et à des rivalités mesquines; mais déjà alors, et surtout sous le règne d'Alphonse VIII,

un système d'équilibre tendait à s'établir entre les Etats chrétiens de Castille, de Léon, de Navarre, d'Aragon et de Portugal. Quand un des royaumes devient trop fort, les autres, ou, au moins, deux autres se liguent contre lui. Castille devenant trop puissante en 1190 sous l'influence sage et habile d'Alphonse et d'Eléonore, Aragon et Navarre s'entendent à Borgia et concluent une ligue où ils entraînent plus tard les rois de Léon et de Portugal. Le traité de Huesca la consacre en 1191.

Alphonse VIII rêvait déjà à ce moment de continuer vers le sud le refoulement définitif des Maures, principale raison d'être de la monarchie espagnole. Il s'arrange pour s'assurer la paix avec ses voisins catholiques et se met en campagne contre les musulmans. Il était trop tôt pour ce grand dessein insuffisamment préparé. Les armées castillanes sont vaincues à Alarcos en 1195. Les Sarrasins enhardis par leur succès, font des razzias en pays chrétien et viennent à diverses reprises piller les campagnes autour de Tolède, d'Alcala et d'Uclès.

Ces rapines et ces incursions multipliées rendirent la vie intolérable au petit peuple des champs. Don Rodrigue Ximénès était alors archevêque de Tolède. C'était un des prélats les plus distingués d'Espagne; son influence y était prépondérante et ses vues étaient celles d'un homme d'Etat. Il songea à unir l'Espagne et la chrétienté contre les restes de l'occupation sarrasine. Pour l'Espagne, Alphonse VIII avait donné l'exemple et les grands ordres de chevalerie avaient été créés dans ce but. Les chevaliers de Santiago et ceux de Calatrava se trou-

vaient alors, après une histoire déjà brillante, en pleine possession de leur prestige. Pour la chrétienté, l'œuvre n'était pas aussi facile à réaliser. L'idée vint à Don Rodrigue d'aller demander au pape l'organisation d'une croisade d'Espagne. Puisque les croisés se consacraient à la lutte contre le croissant, pourquoi se contenteraient-ils de le déloger de Palestine, à l'extrémité orientale de la Méditerranée, et ne chercheraient-ils pas à rejeter en Afrique l'aile occidentale de ses armées d'invasion? Sur ces entrefaites, Calatrava est prise par les Sarrasins; c'est une insulte directe à l'ordre, que l'envahissement de son lieu de naissance. La croisade est décidée. Alphonse VIII en prend la direction, et le 21 juin 1212, l'armée internationale où figuraient des chevaliers provençaux, anglais, flamands, français, allemands, italiens, mais surtout castillans, navarrais, arragonais, part de Tolède et entre en campagne. Après avoir pris Malagon et délivré Calatrava, les étrangers considérèrent leur rôle achevé. Les rois de Castille, d'Aragon et de Navarre poursuivirent l'entreprise et remportèrent la victoire qui fut considérée en Espagne comme l'événement le plus considérable du siècle, celle de *las navas de Tolosa*.

Pendant la mêlée, Alphonse VIII avait à ses côtés l'archevêque Rodrigue, et un chanoine de Tolède portait la croix, signe de triomphe, devant le prélat. Auprès d'eux, un chevalier avait déployé l'étendard que nous avons vu dans la cathédrale de Burgos, et sur lequel était brodée l'image de la Vierge, protectrice de l'Espagne. Dès qu'il s'agissait de com-

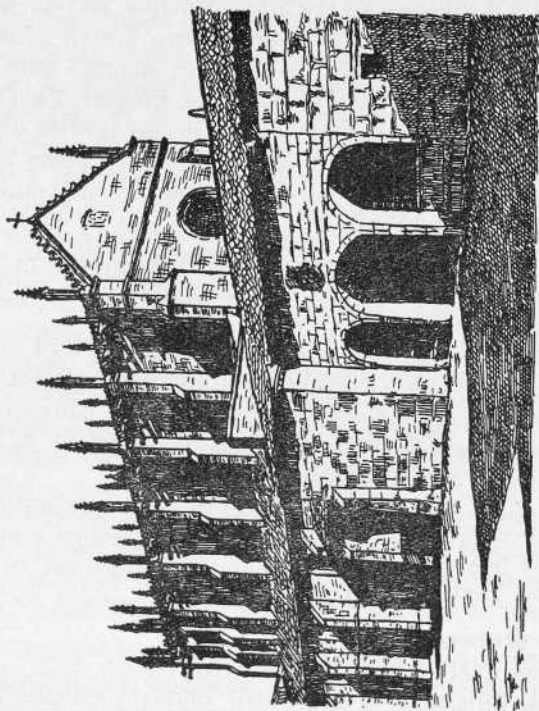
battre les musulmans, les batailles prenaient un aspect de procession religieuse; quand au contraire les rois catholiques guerroyaient l'un contre l'autre, les chanoines restaient dans leurs chapitres.

Le roi Alphonse de Castille, principal artisan de cette victoire qui fut le premier coup décisif porté à la domination arabe en Espagne, mourut paisiblement à Burgos, le 6 octobre 1214. Comme il avait fait bâtir sur l'emplacement d'un de ses jardins des champs, ce monastère destiné à des religieuses de nobles familles castillanes, son corps y fut transporté; celui d'Eléonore d'Angleterre vint l'y rejoindre. Leur monument trône au milieu du chœur, et les autres tombes princières leur font une garde d'honneur, rangées aux deux côtés.

Si *las Huelgas* ressuscitent la mémoire d'un des premiers rois de Castille et des premières espérances de la délivrance définitive, d'autres souvenirs moins éloignés de notre siècle m'attendent à la chartreuse de *Miraflorès*.

L'église du monastère étonne le regard au milieu des champs déserts. Elle est bâtie au sommet d'une légère éminence, et son gothique flamboyant dessine sur le ciel les dentelures et les fuseaux de se style exubérant.

J'eus quelque peine à me faire ouvrir. Enfin un moine imposant m'introduisit dans le sanctuaire. Ce chartreux portait une longue barbe d'un noir profond qui faisait un violent contraste avec son froc blanc. Son visage, jeune encore, était illuminé par des yeux intelligents et pleins de bonté. Il me fit admirer l'église qui est en effet de proportions



Burgos : chartreuse de Mirasflorès.

harmonieuses. Les stalles du chœur sont sculptées dans un style ogival fleuri d'un travail fin et délicat.

A l'entrée de ces stalles, au centre, les figures gisantes du roi Jean II et de la reine, sa femme, s'imposent aux regards sur leurs tombes jumelles dont les détails forment une véritable ciselure de marbre blanc. Non loin de là, le monument de Don Alphonse, frère d'Isabelle la Catholique, est adossé à la paroi de l'église. C'est un foisonnement d'arabesques d'albâtre, de statuettes et d'enjolivements, au milieu desquels le prince agenouillé s'incline avec ferveur dans un oratoire surmonté de l'ogive fleurie. Les tombeaux du roi, de la reine, de l'infant, de même que le retable du maître-autel sont les œuvres d'un artiste de la fin du XV^e siècle, Gil de Siloé qui s'est spécialisé dans les sculptures en bois et surtout en albâtre, bien qu'il n'ait pas dédaigné non plus les portails d'églises. Le ciseau de ce Gil de Siloé a des réminiscences flamandes, byzantines, arabes, et sa personnalité assez énigmatique n'est pas mieux connue que son histoire. C'est peut-être une des raisons pour quoi ses sculptures m'ont vivement intéressé, tant ici qu'à Aranda de Duero et Avila. Cet artiste a beaucoup travaillé pour la reine Isabelle. C'est elle qui lui confia l'exécution de ces monuments.

Il y eut, à cette époque, deux rois Jean II contemporains, l'un de Castille, l'autre de Navarre et d'Aragon. Tous deux sont arrière-grands-pères de Charles-Quint. Le roi Jean II de Castille, père d'Isabelle la Catholique, déclaré majeur à quatorze ans par les Etats généraux réunis à Madrid le

7 mars 1419, est un souverain faible de santé, doux, indolent, déjà fiancé à l'infante Marie d'Aragon qu'il épouse la même année et dont il devait avoir deux fils, Henri et Alphonse, et une fille, Isabelle. Le jeune roi a des goûts de poète, tourne assez



Burgos : l'infant Don Alphonse.

galamment les madrigaux, se laisse berner par ses courtisans et n'a aucune aptitude au pouvoir ni à la lutte. En un mot, c'est l'image de toutes les qualités pacifiques et de tous les défauts qu'il convient de ne pas avoir quand on est roi de Castille au quinzième siècle.

Ce fut un triste règne, rempli des démêlés du souverain inexpérimenté qui fut, tout un temps, retenu éloigné des affaires à Tordesillas.

Ne se sentant plus guidé, le peuple se livra à des extravagances. Il s'assembla à Tolède, le 6 juin 1446, et fit de sa propre autorité un règlement qui ôtait à tous les nouveaux chrétiens, juifs ou musulmans convertis, la liberté d'exercer dans la ville les

charges publiques, telles que celles d'avocat, de notaire, de procureur. Il fallut que le clergé intervint, à défaut du roi. Le doyen de la cathédrale de Tolède fit un ouvrage très savant contre cette intolérance populaire. Il se remua si activement que le pape Nicolas V condamna les principes du règlement de Tolède par une Bulle de cette même année. Le souverain pontife y recourait à l'autorité de saint Paul et citait ce que l'apôtre des gentils dit des juifs et des convertis dans ses épîtres aux Corinthiens, aux Romains et aux Ephésiens.

A la mort de Jean II, en 1454, son fils Henri IV de Castille lui succéda. Il déshonora sa personne et son pays par ses débauches et son inertie. Le peuple qui, dans ces circonstances, faisait l'office de régulateur, déposa ce souverain indigne et proclama pour le remplacer son frère Alphonse; mais le jeune infant, dont nous avons le tombeau sous les yeux, mourut deux ans plus tard, et Henri IV recommença de régner jusqu'en 1474. Il eut pour héritière sa sœur Isabelle qui venait d'épouser Ferdinand d'Aragon. Ainsi commença le règne de Ferdinand le Catholique, triomphateur des Maures, et d'Isabelle de Castille, mère de Jeanne la folle et grand'mère de Charles-Quint.

Je retrouve le souvenir de Jeanne dans cette église, dans ce monastère, dans ces galeries où je suis ses pas. Le dernier acte de sa tragédie s'est joué ici. Son mari, Philippe le Beau, roi d'Aragon, archiduc d'Autriche et des Pays-Bas, vient de mourir, âgé de vingt-huit ans, le 25 septembre 1506, à Burgos. A peine a-t-il rendu le dernier soupir, que

sa veuve se jette sur son corps, elle ne veut pas le quitter et le tient dans ses bras. Elle attendait un enfant qui fut Catherine, reine de Portugal. Charles-Quint avait six ans. On écarte la pauvre femme, on met Philippe au cercueil et on l'amène ici, dans cette resplendissante chartreuse de Miraflores, où le caveau de l'aïeul Jean II reçoit provisoirement la dépouille royale.

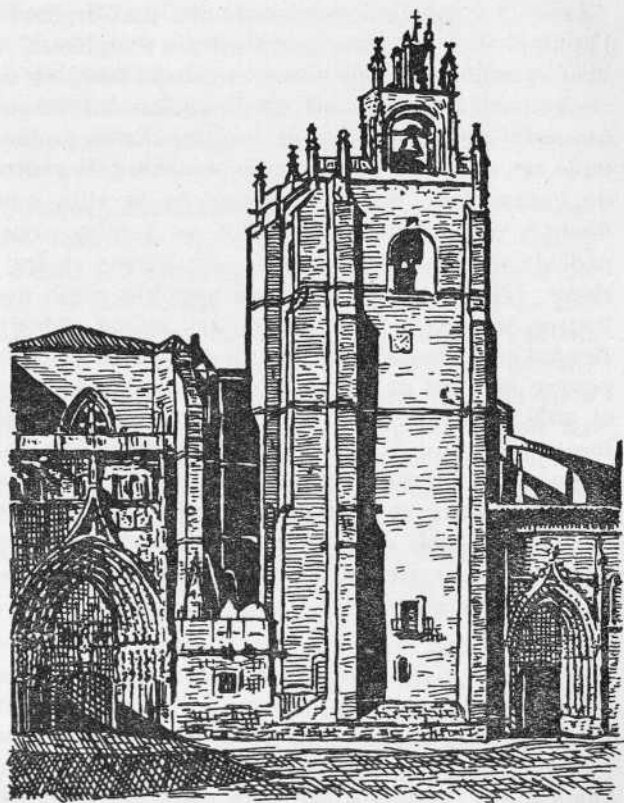
Quelques semaines plus tard, le jour de la Toussaint, Jeanne se rend à la chartreuse; elle y entend la messe et le sermon. Dans l'après-midi, vigile du jour des morts, elle fait ouvrir le cercueil de son mari, en présence de l'évêque de Burgos. Pas un soupir ne sort de sa bouche quand le corps décomposé s'offre à sa vue. Pas une larme dans ses yeux qui sont fixés avec une attention profonde sur les traits de celui qu'elle aimait par-dessus tout au monde. Les historiens qui avaient encore, au seizième siècle, la tradition vivante de cette scène, disent que son regard était fixe et attaché sur lui comme si elle eût voulu arracher sa propre âme de son corps pour la faire passer dans le cadavre. Le soir, elle rentre à son palais de Burgos, mais, quelques jours après cet épisode dramatique, elle retourne avec une escorte à la chartreuse de Miraflores, fait enlever le cercueil de Philippe et part pour Torquemada avec les restes de son mari. Elle était dans un état de grossesse avancée et paraissait insensible à tout ce qui se passait autour d'elle : la nuit, les flambeaux, le murmure des prières et le cortège funèbre qui suivait le roi mort et la reine folle.

Charles-Quint, de nombreuses années plus tard, fit inhumer son père à Grenade.

Le soir tombait, lorsqu'au retour de Miraflores, j'approchai de Burgos. La cathédrale remplissait le bleu assombri du ciel d'une armée de tours et de clochetons. Le boulevard de l'Espolon lui faisait une ceinture d'arbres et de lumière. Cette promenade est, en été, vers l'heure du couchant, le centre de l'animation. Autant les rues de la ville sont désertes pendant le jour, autant ces jardins prennent de vie à ce moment où le soir répand sa fraîcheur. L'Espagnol plein de philosophie passe des heures, assis sur une chaise, ou même debout, fumant une cigarette et regardant passer la foule, pourvu qu'il ait un compagnon qui discute avec lui et qu'il puisse respirer l'air natal, ce qu'il appelle *tomar el fresco*. Ainsi le dernier souvenir que j'ai rapporté de Burgos, ce n'est pas celui d'une cité endormie dans un merveilleux cadre de pierre et de marbre, mais celui d'un chef-lieu de province qui s'anime en parlant des vicissitudes de la politique contemporaine.

PALENCIA.

Une promenade matinale d'une douzaine de kilomètres m'amène de Venta de Baños à Palencia. Les champs où la récolte est faite depuis longtemps, ont la couleur du chaume brûlé et sont bornés par des collines arides, d'aspect sauvage. De ci de là quelques bouquets d'arbres dont le rideau masque si bien la ville, qu'on se trouve auprès d'elle avant



Palencia : la cathédrale.

d'en soupçonner le voisinage. Je franchis une porte assez banale ouverte dans ses murs, et je la traverse dans sa longueur, en suivant la *calle mayor* ou grand'rue, pour me rendre au modeste hôtel Samaria. Cette rue, d'une dimension étonnante, est bordée d'un bout à l'autre, d'arcades surbaissées où sont blottis les magasins et où se concentre l'animation de cette ancienne cité qui offre certains points de ressemblance avec Bologne, sa sœur universitaire d'Italie.

Tout l'intérêt de la ville est dans sa cathédrale et dans les souvenirs de son université, la première qui ait ouvert ses portes en Castille.

Les cathédrales de Léon et de Burgos sont des splendeurs comparables seulement à celles de Tolède et de Séville par l'accroissement continu de leurs trésors d'art; mais celle de Palencia, sans égaler la célébrité de celles-ci, est une œuvre dont l'architecture gothique emprunte sa beauté à trois siècles : commencée au quatorzième, finie au seizième; son style plein d'élan et de légèreté, a un caractère plus profondément émouvant que les autres. Quand on arrive sur la *plaza del hospital*, cette petite place tranquille et endormie où il ne passe pas deux cents personnes par jour, on s'arrête stupéfait devant la masse harmonieuse et imposante de l'édifice. Sa tour inachevée, terminée par un petit campanile à aigrettes, où apparaît une grosse cloche, n'a guère d'ornements et ressemble plus à un donjon qu'à une flèche d'église. Les toits de tuiles des nefs et les bâtiments qui se pressent contre celles-ci sont simples et modestes, comparés

au fouillis de clochetons dont s'enorgueillit Burgos. Mais quel art sûr de lui-même dans le dessin gothique des fenêtres, dans la sincérité de la ligne générale qui n'est noyée par aucune exubérance! Quels détails exquis dans la porte de l'évêque, peuplée de ses innombrables statuettes, de ses colonnettes, et de la belle statue de la Vierge qui en forme le centre, au milieu de deux fenêtres en trèfle et sous une vingtaine de minuscules bas-reliefs complétant la pointe de l'ogive! Ce beau travail du quinzième siècle finissant, dû à Diego Hurtado de Mendoza, date de la période d'épanouissement artistique qui marque le règne de Ferdinand et d'Isabelle.

L'intérieur de l'église saisit plus encore que son apparence extérieure. Ses nefs comptent parmi les plus impressionnantes de l'Espagne. Le chœur coupe malheureusement la perspective, comme d'habitude en ce pays. Les trésors de sculpture en marbre, en pierre ou en bois dont le sanctuaire abonde, ne sont surpassés que dans les édifices religieux où les grands artistes espagnols du quatorzième au dix-septième siècle ont été appelés à exécuter leurs chefs-d'œuvre. Le retable d'Alonso Berruguete, les statues, les portes, les grilles, les stalles doivent être étudiés et admirés à part. Quelques-uns des petits autels, dans les chapelles latérales, étaient ornés quand je les ai vus, de magnifiques tapisseries des Flandres qui furent exécutées au seizième siècle. A côté de ces merveilles, une accumulation d'objets modernes qu'un zèle indiscret y avait réunis, m'ont paru d'un goût lamentable.

La partie la plus ancienne de l'église est l'abside. C'est là que s'élève le tombeau d'une des reines qui ont suscité le plus de querelles, au moment où le sort de la Castille se jouait. La *capilla mayor* primitive contient ce monument qui nous ramène à une époque troublée. Cette vive et remuante Doña Urraca, fille d'Alphonse VI, femme d'Alphonse I^{er} d'Aragon, et mère d'Alphonse VII, passait pour avoir un caractère difficile. Elle ne parvint à s'entendre ni avec son mari dont elle se sépara, ni avec son fils. Nous avons rencontré, à Coïmbra, le souvenir de sa sœur illégitime Theresa, devenue comtesse de Portugal par son mariage avec Henri de Bourgogne.

Un cloître aux galeries très hautes communique avec la cathédrale et entoure un préau silencieux et désert. Jamais plus merveilleux décor n'a entouré plus émouvantes destinées.

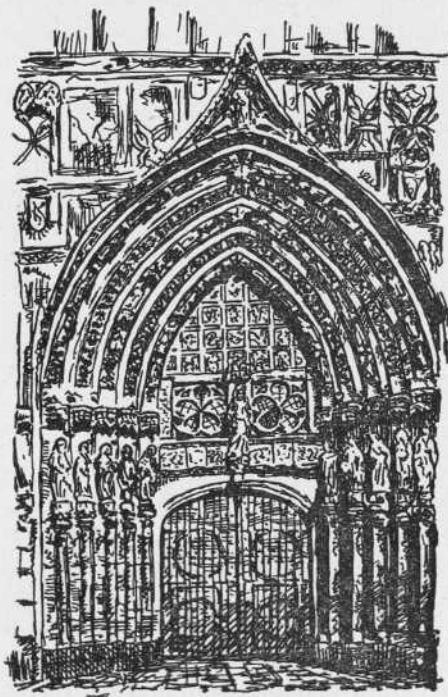
Il ne reste de l'université que le souvenir. C'est cependant l'antique collège qui valut à Palencia sa célébrité et son rôle éminent à une courte époque de l'histoire. Cette fameuse école qui précéda celle de Salamanque, fut fondée en 1209 par Alphonse VIII. La mémoire de ce roi, dont les restes reposent, comme nous l'avons dit, avec ceux de la reine Eléonore, au monastère de *las Huelgas*, à Burgos, est chère à plus d'un titre à cet ancien royaume. Son admirable conseiller Don Rodrigue, archevêque de Tolède, est presque toujours associé à son nom. Ce grand prélat avait pu se rendre compte depuis longtemps des graves dangers que l'ignorance du clergé faisait alors courir à l'Eglise. Il avait encou-

ragé dans son diocèse et répandu dans toute la la Castille, surtout depuis la grande victoire de *las navas*, un goût très prononcé pour les études théologiques. La jeunesse commençait à être avide de connaissances. Les prêtres nouvellement ordonnés reconnaissaient qu'il leur serait impossible d'acquérir une influence durable, si leur science doctrinale n'était pas à la hauteur de leur zèle. Les mêmes considérations qui valaient pour le clergé issu du peuple, valaient aussi pour la noblesse désireuse de s'instruire. Un chevalier sans instruction commençait à perdre son prestige. Dès les premières années du treizième siècle, il ne suffisait plus d'avoir le bras vigoureux, de briller dans un tournoi et d'habiter un *castillo*, pour dominer les esprits. Il fallait en outre pouvoir s'exprimer avec élégance et faire preuve de savoir à l'occasion.

Ainsi s'explique le succès immédiat de la première université de Castille, dès que le roi eut fait la dépense nécessaire pour l'établir, en en prélevant les frais sur sa propre cassette. Pour la première fois en Espagne, des maîtres français, italiens et espagnols, choisis parmi les plus doctes, enseignèrent dans une université catholique, la littérature, les sciences, la théologie. Les savants qui vinrent se consacrer à cette tâche, furent accueillis avec honneur, richement dotés et formèrent bientôt un milieu cultivé à Palencia, avant que la cathédrale actuelle, dont les nefs ne s'élevèrent qu'au siècle suivant, fût commencée.

Une profonde sagesse avait guidé le roi et l'archevêque dans la réalisation de cette pensée. La

rude monarchie n'avait pas eu le temps de s'occuper de science. La nécessité de l'instruction et de



Palencia : la porte de l'évêque.

l'ordre systématique que les connaissances mettent dans l'esprit, se faisait fortement sentir. A la fin du douzième siècle et au commencement du treizième, les guerres sans fin, les pillages, le manque de stabilité et de sécurité, avaient entraîné une igno-

rance grossière en Espagne, et en même temps une conviction dangereuse chez les malfaiteurs que les crimes resteraient impunis par l'impossibilité d'en poursuivre le châtement au milieu des troubles politiques et militaires. Il était temps que la Cas-

tille donnât naissance à un réformateur des mœurs, des consciences et de l'instruction. Il vint sous la figure d'un des plus illustres fondateurs d'ordre, saint Dominique, dont nous avons déjà salué la grande mémoire à Compostelle.

Dans un des petits voyages en vieille Castille, qui m'ont laissé de si précieux souvenirs, j'ai passé, pour me rendre à Aranda, près du triste et pauvre village d'*Haza* où la mère de saint Dominique, Jeanne d'Aza, a vécu sa vie de jeune fille. Un peu plus au nord, un autre village, aussi pauvre et brûlé du soleil, *Cataruega*, où Jeanne était venue s'établir après son mariage, fut le berceau du Saint. Le monastère de *Silos* est tout près, de même que *Gumiel de Izan* où le petit Dominique a fait ses premières études. Tout ce coin de pays dont les versants dévalent vers le fleuve appelé *Duero* en Espagne et *Douro* en Portugal, est à soixante-dix ou quatre-vingts kilomètres de Burgos, et un peu plus éloigné de Palencia. Il fut donc connu, parcouru, aimé par le grand réformateur qui fonda son ordre des frères prêcheurs en 1215, sept ans avant la pose de la première pierre de la cathédrale de Burgos, et six ans après la création de l'université à Palencia. L'ordre dominicain deviendra, en même temps que la nouvelle école de théologie de cette ville, un des remparts de la foi contre les hérésies.

Au moment où Palencia, continuée ensuite par Salamanque, entre dans la lutte théologique, le problème des hérésies préoccupait autant les souverains espagnols, que la lutte contre le croissant.

L'un était de politique intérieure, l'autre de politique extérieure. En 1195, le roi d'Aragon s'était décidé à prendre des mesures contre l'étendue d'un fléau qui menaçait la constitution de son Etat. L'hérésie des Vaudois et des Cathares avait débordé de France et avait inondé le Roussillon et l'Aragon. Comme les musulmans étaient venus jadis du sud, les Cathares arrivaient à présent du nord. Un édit d'expulsion fut rendu contre eux. S'ils s'obstinaient à demeurer dans le royaume après une date qui leur était fixée, ils risquaient la confiscation des biens et le procès devant les tribunaux ecclésiastiques. C'était une mesure de rigueur semblable à celles que les Etats emploient de nos jours contre les indésirables. L'histoire voit dans ce décret une première origine de l'Inquisition. Celle-ci, sous la forme primitive de l'enquête, sorte d'instruction judiciaire préliminaire aux poursuites dans les cas de délits, présente une frappante analogie avec les instructions qui se font actuellement contre les terroristes et qui ont donné lieu récemment à un projet d'entente internationale de répression. Le pape Innocent III envoyait une mission internationale dans le Languedoc pour chercher les moyens de combattre les terroristes albigeois, comme on réunit, de nos jours, un comité consultatif pour combattre les terroristes et bolchevistes.

Rien ne pouvait mieux démontrer l'utilité de la fondation d'une université espagnole à Palencia, que le concile du Latran réuni six ans plus tard. Cette assemblée avait pour but la répression de l'hérésie qui avait commencé de se répandre dans

toute la chrétienté. Un des canons du concile parle des empêchements que rencontrent les évêques, quand ils veulent persuader les fidèles de la vérité catholique. Il cite leurs nombreuses occupations, leurs infirmités, les incursions ennemies, mais aussi « leur défaut de science, lequel est extrêmement blâmable chez eux et ne devra plus être toléré ». Il leur commande de faire enseigner la vérité par des hommes capables qui puissent prêcher doctement et édifier le peuple. C'était précisément ce que venait de décréter dans ses Etats, par les statuts de la nouvelle université, le roi Alphonse VIII, assisté de l'archevêque Rodrigue. Après le concile, les frères prêcheurs et leur chef, saint Dominique, devenaient dans l'Europe entière, et à plus forte raison, dans la patrie du réformateur, les principaux artisans de cette croisade pacifique.

Dès ce moment, quelques exaltés mirent à la répression une intolérance qui a toujours été dans les mœurs de l'Espagne. Il y eut une période où tout un groupe farouche de la population crut obéir à sa conscience en se faisant délateur, tandis que des misérables trouvaient dans la délation un moyen de supprimer des ennemis ou des rivaux. L'étroitesse d'esprit et le fanatisme se donnèrent carrière chez certains illuminés. Pendant ce temps, les vrais disciples du Christ, comme Dominique et Vincent Ferrier, protestaient hautement que pour vaincre il fallait commencer par convaincre et non par opprimer.

Quelques années après la mort d'Alphonse VIII,



Palencia : l'intérieur de la cathédrale.

son fils Ferdinand jugea que les facilités de communication seraient plus grandes, s'il subsistait Salamanque à Palencia comme siège de l'université. Le pays lui parut plus sain et plus fertile. Le centre de la science fut donc déplacé et continua à être comblé de biens et de privilèges par les souverains de Castille. L'évêché de Palencia n'en resta pas moins une citadelle du catholicisme castillan contre l'hérésie et les infidèles. A la fin du quinzième siècle, Ferdinand le Catholique voulut nettoyer définitivement le chancre de corruption et de libertinage qui, malgré l'Inquisition et peut-être à cause de ses abus, rongeaient l'Eglise d'Espagne. D'accord avec le pape, il prit, en 1497, des mesures sévères contre les religieux indignes. Les Augustins, les Carmes et les Dominicains furent les premiers à se soumettre aux décrets de réforme. Les Franciscains firent d'abord résistance, mais se soumièrent ensuite. Les scandales donnés par des religieux avaient été d'autant plus déplorables au siècle précédent, que les juifs et les sarrasins restés au milieu des catholiques et mêlés à la population, y puisaient de singulières idées sur la religion des vainqueurs.

La question des « minorités de religion », comme on dirait aujourd'hui, s'était posée en Espagne, et surtout en Castille et en Aragon, dès que les musulmans furent repoussés vers le sud. Beaucoup d'Israélites et d'Arabes n'avaient pas suivi les vaincus. Ils étaient restés d'abord enfermés dans des maisons séparées et entourées de murailles, pour se défendre du contact des chrétiens. Mais peu à peu,

il s'était créé une sorte de familiarité entre ces minorités religieuses et les Espagnols de race. Comme le dit une lettre du temps, adressée par le pape Benoît XII au roi Pierre IV d'Aragon, les infidèles avaient quitté ces habitations séparées. Ils logeaient pêle mêle avec les chrétiens, cuisaient leurs pains aux mêmes fours, se servaient des mêmes bains publics. Les juifs bâtissaient leurs synagogues dans les quartiers catholiques, et les Sarrasins y avaient ouvert des mosquées. Des israélites ne se gênaient pas pour blasphémer le nom de Jésus-Christ. Les musulmans lui opposaient le nom de Mahomet, et quand les chrétiens célébraient leurs messes ou portaient leurs sacrements aux malades dans certaines villes, juifs et sarrasins s'en moquaient par des éclats de rire et des dérisions de toute sorte. Il était urgent d'agir pour la conversion des infidèles en même temps que pour la répression des hérésies.

A Palencia, deux hommes s'en occupèrent avec ardeur. L'un s'y employa aussi longtemps qu'il fut évêque de ce diocèse. Ce fut Gonsalve de Sainte Marie, fils de ce Salomon Lévi que nous avons vu évêque de Burgos. Il avait été baptisé avec son père en 1390, et il avait reçu de lui le feu et la doctrine de Saint Thomas. L'autre fut le saint combatif par excellence, Vincent Ferrier. Il occupa de ses exploits de convertisseur toute la première partie du quinzième siècle. Né sur le sol de l'Espagne, à Valence, il était venu, au cours de ses nombreux voyages, tenter la conversion des juifs dans les environs de Palencia. Il y avait réussi d'une façon si merveil-

leuse, qu'il n'y resta plus qu'un petit noyau d'israélites. A la suite de ce ralliement en masse, un des évêques, successeur de Gonsalve de Sainte Marie sur ce siège épiscopal, Don Sanche de Rojas, constata que les revenus de l'évêché avaient diminué dans des proportions effrayantes, car la conversion des juifs avait tari la source des impôts et taxes supplémentaires que ces infidèles payaient jadis pour obtenir droit de séjour. Il fallut que le roi de Castille allouât une somme prélevée sur le trésor royal pour compenser la perte subie par la caisse diocésaine.

Le grand succès de Vincent Ferrier à Palencia n'étonne pas quand on étudie sa méthode. D'abord, la flamme de la sincérité et de la vérité brûlait ses lèvres et échauffait ses discours. Puis, il avait la haine de l'intolérance. Qu'on se représente les soulèvements qui venaient de se produire en diverses villes d'Espagne. Les chrétiens de Séville et de Cordoue s'étaient emparés, en 1391, de toutes les armes qu'ils avaient pu trouver et avaient pillé les maisons des israélites, détruit les synagogues, poursuivi les infidèles, sans que la justice et la police eussent été assez fortes pour réprimer les excès de la populace. Le principal boutefeu de l'émeute était un certain Ferdinand Martinez, archidiacre d'Ecija, qui courait par les rues et les places publiques pour animer les émeutiers. Ceux-ci eurent des imitateurs à Tolède, à Logroño, à Valence et à Barcelone. Au milieu de cette fièvre dont brûlaient les grandes villes, Vincent Ferrier calmait les esprits, apaisait les cœurs et tenait des

propos comme ceux-ci : « Les apôtres qui ont conquis le monde ne portaient ni lances ni couteaux. Les chrétiens ne doivent pas tuer les juifs avec le couteau, mais avec des paroles, et pour cela les émeutes qu'ils font contre les juifs, ils les font contre Dieu même, car les juifs doivent venir d'eux-mêmes au baptême ». Il est compréhensible que ces sentiments et cette manière de procéder aient recueilli auprès des israélites, plus de suffrages que ceux du furieux archidiacre d'Ecija.

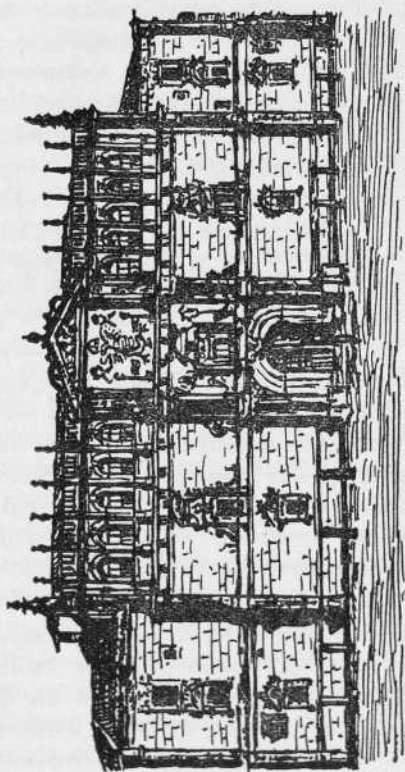
L'aide que la première université, celle de Palencia, avait apportée à l'instruction des clercs, à la conversion des juifs et à la lutte contre l'hérésie, avait été continuée et développée avec beaucoup d'éclat par la fondation de l'enseignement de Salamanque, surtout quand, vers 1417, le collège de Saint-Barthélémy y fut créé par Don Diego d'Anaya, en même temps que trois autres collèges que l'on appela *les grandes écoles*. A l'université de Salamanque, en vieille Castille, vint s'ajouter, en 1499, celle de la nouvelle Castille, à Alcalá de Henarès, près de Madrid. Pour terminer cette revue rapide des centres de l'enseignement universitaire dans les deux Castilles, au temps de la reconquête, je vais consacrer quelques pages à Alcalá, mais auparavant, j'achève ma flânerie dans les vieilles rues de Palencia. N'étaient sa cathédrale et la vieille église San Miguel qui date du treizième siècle et mêle les styles roman et gothique, cette paisible ville de province ne rappellerait rien de son antique célébrité. Sa *plaza mayor* où je m'attardai au milieu des marchands en plein vent, abri-

tés seulement par leurs grands parasols, réunit sous ses arcades tous les habitants, les politiciens qui discutent, les trafiquants qui font leurs affaires, les désœuvrés qui lisent les affiches multicolores annonçant une *feria* (foire) ou une course de taureaux. Au centre, l'hôtel de ville préside, ouvrant sur un très bel escalier monumental un gigantesque *patio* couvert qui continue la place publique.

ALCALA DE HENARES.

La vieille cité d'Alcala est à trente-trois kilomètres de Madrid, vers l'est. C'est un but d'excursion pour qui habite la capitale. Vu de quelque distance, le panorama de la petite ville qui compte quatorze mille habitants, est assez médiocre : trois ou quatre clochers, dont l'un plus élevé et plus orné que les autres, dominent une agglomération compacte aux toits gris, dans une plaine sans arbres. Au-delà, quelques collines infertiles sous lesquelles coule le Hénarès, pauvre rivière, mince filet d'eau dans un lit trop large.

Allons droit à l'université. Voici sa longue et haute façade, l'un des plus parfaits modèles du style de la renaissance espagnole. Ce collège principal, le premier construit, San Ildefonse, étonne un peu les goûts de mesure et de simplicité des hommes du nord ; mais nous sommes au pays où triompha le style plateresque. L'architecte fut Pierre Gumiel, une des étoiles de la pléiade d'artistes espagnols au seizième siècle. Les fenêtres chargées d'ornements et de colonnes, le fronton d'un dessin



Alcaza : l'Université.

compliqué et qui pèse sur l'ensemble de l'édifice, et le dernier étage en galerie, produisent un effet qui, au premier abord, dérouté l'œil. Dans son caractère de Renaissance, c'est assurément une des constructions les plus curieuses d'Espagne.

L'âme d'Alcala, que nous venons y chercher, celle du grand cardinal Ximénès Cisneros, habite en ce palais destiné à son université. C'est lui qui l'a fait bâtir. Pendant un séjour de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle à Grenade, en 1499, François Ximénès, leur célèbre ministre, archevêque de Tolède, vient demeurer dans cette bourgade d'Alcala où il a étudié enfant. Il y jette les fondements d'une université qui sera le complément et le couronnement de celle de Salamanque. Commencements intellectuels modestes, mais marqués déjà par des constructions opulentes. Le bourg est transformé. Le séjour des hommes de science, des personnages éminents, des étudiants, lui donne une vie nouvelle et le rend célèbre. Cet emplacement d'une vieille forteresse arabe (al Kalà) était d'ailleurs, depuis l'expulsion des Maures, une résidence habituelle et saisonnière des archevêques de Tolède.

Passons de l'université à leur palais. C'est encore le style plateresque qui domine, mais certaines parties sont plus anciennes et remontent au quatorzième siècle. Nous entrons dans un *patio* majestueux où des colonnades chargées d'ornements se répètent en deux étages. Un large escalier de marbre nous mène dans une succession de salles remplies des archives de l'Etat. Ce dépôt a déchargé d'autant celui du célèbre château de Simancas. Les

salons et les chambres gardent la trace des splendeurs cardinalices. Leurs plafonds à caissons, remarquablement sculptés au seizième siècle, et la salle des conciles, plus ancienne encore, mais restaurée, sont de rares exemplaires des décorations compliquées de l'époque. Le goût de l'enchevêtré, du contourné, de l'arabesque, se retrouve dans l'architecture de tous les monuments civils de la péninsule, en ce temps. Il a même envahi l'architecture religieuse et imprimé sa marque en créant un style gothique particulier à l'Espagne.

C'est ce que l'on peut remarquer encore dans la physionomie générale de l'église *magistrale* d'Alcala où nous nous rendons en sortant du palais. Pierre Gumiel, l'architecte préféré du cardinal Ximénès, en est l'auteur. Ce nom d'église *magistrale* n'étonnera pas ceux qui connaissent l'existence de sa sœur jumelle, Saint Pierre de Louvain, où les docteurs en théologie vont encore faire profession de foi devant la *Sedes Sapientiae*. L'université d'Alcala comme celle de Louvain, se conforma aux prescriptions du pape Léon X ordonnant aux chanoines de ces deux églises d'être tous docteurs et professeurs. Dans ce sanctuaire, nous rencontrons de nouveau la mémoire du fondateur. Son tombeau monumental se couronne de sa statue gisante, éblouissante de blancheur. La mitre en tête, le visage aux yeux clos, l'illustre cardinal est gardé par quatre cygnes de marbre blanc, les ailes à demi déployées. Ce sont ses armes parlantes : *cisneros* signifie *cygnes*. Une grille de bronze de

toute beauté, forgée au seizième siècle, l'entoure et le protège.

L'ombre de Ximènes n'est pas la seule qui plane sur ces palais et ces rues étroites. Après cet enfant intelligent et austère qui grandit ici, devient un caractère, se fait moine et atteint cependant le sommet du pouvoir civil, un autre garçon débrouillard et aventurier, s'instruit dans ces murs, se fait soldat et crée pour la postérité les types immortels de Don Quichotte et de Sancho Pança. Cervantès est d'ici; on y montre encore la maison où il est né et où peut-être se sont précisées ses visions du chevalier à la triste figure. Cisneros et Cervantès, deux génies essentiellement espagnols, et ces deux génies réunis par l'admiration de la postérité dans ces petites rues où florissait la première université de la nouvelle Castille. Les deux autres universités qui avaient précédé celle-ci en suivant les pas de la reconquête dans la vieille Castille, ont été liées dès lors à leur sœur cadette dans l'estime des savants. Ensemble elles ont joué un rôle incalculable pour assurer, maintenir, codifier le sentiment spirituel et religieux de la nation. Palencia en 1209, Salamanque en 1239, enfin Alcalá. Toute la jeune aristocratie du royaume vint se former ici. Don Carlos, fils de Philippe II, Don Juan d'Autriche, Alexandre Farnèse, y furent plus tard, en 1561, des étudiants sinon très appliqués, du moins très illustres. Les deux premiers habitaient le palais des archevêques, et c'est là que Don Carlos fut victime du grave accident que relate M. Léon van der Essen dans son beau livre sur Alexandre Farnèse.

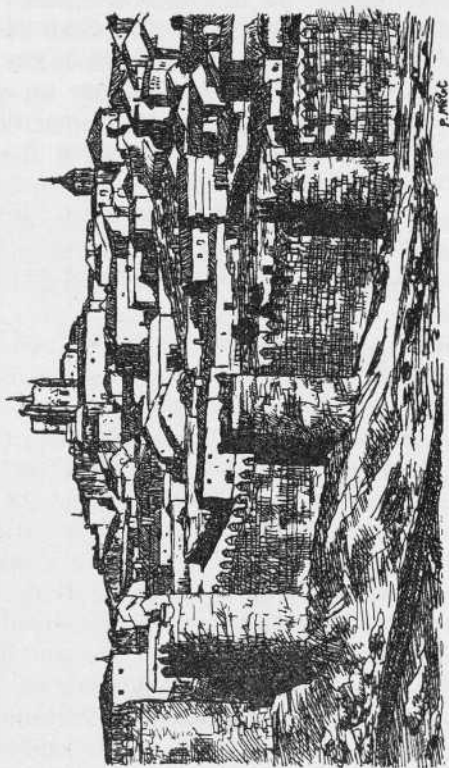
On ne saurait exagérer l'importance des trois universités, surtout des deux dernières, dans la formation et l'épuration de la langue et de la personnalité de l'Espagne. Au treizième siècle, en ce pays, il n'existait point de langage national. Les érudits parlaient latin ; une partie du peuple, au midi, ne savait que l'arabe ; d'autres avaient adopté un composé de tous les idiomes de la péninsule. Le roi de Léon et de Castille Alphonse X fut le premier à ordonner que la langue castillane fût employée dans la rédaction des actes publics, au lieu du latin. Il fit aussi traduire les livres saints en castillan. Grâce au cardinal Ximénès et à Cervantès, Alcalá compléta si bien la tâche commencée par Alphonse X, que trois siècles après ce roi, personne, sinon quelques érudits, ne connaissait plus la langue arabe dans la péninsule. On eut la preuve que les savants eux-mêmes n'y étaient plus très experts, lors d'une fameuse escroquerie littéraire, la prétendue découverte de chroniques sarrasines par de soi-disant disciples de Saint Jacques, Aben-Athur et Ebneraldi. Ces mémoires apocryphes furent soumis en 1589, à un ancien professeur d'arabe à l'université de Salamanque. Il fut prié de les traduire. Après avoir peiné sur ces textes, le maître plein de confusion fut obligé d'avouer qu'il ne connaissait pas assez pour la traduire, la langue si longtemps enseignée par lui.

Ce n'est pas à Alcalá que mourut le grand cardinal Ximénès. Après la mort de Ferdinand le catholique, en 1516, il avait été nommé régent de Castille, en sa qualité de cardinal d'Espagne et

d'archevêque de Tolède. Quand Charles-Quint vint prendre possession de son trône en 1517, le vieux cardinal ne fut guère accueillant pour les seigneurs belges que le nouveau souverain amenait avec lui. Il eût voulu une cour exclusivement espagnole. Mais sa période d'influence était passée, et il était déjà à la veille de la mort. Il expira au palais archiépiscopal de Tolède, le 8 novembre 1517, à l'âge de 81 ans. Son corps fut transporté dans la ville d'Alcala qu'il avait aimée et rendue célèbre. Son admirable tombeau y rappelle la mémoire de celui qui fut un humble moine franciscain, un archevêque éminent par la science et le zèle, un homme d'Etat autoritaire. De même que le nom de Don Rodrigue Ximénès, autre archevêque de Tolède, d'une époque antérieure, est éternellement associé à la renommée d'Alphonse VIII de Castille, celui de François Ximénès Cisneros est lié pour jamais à la gloire de Ferdinand le Catholique.

AVILA.

Comme beaucoup de villes espagnoles, Avila est assez éloignée de la gare qui porte son nom. Quand on y arrive de Ségovie, en pleine nuit, pour un petit séjour d'études et de réflexions, il faut se résigner à se laisser cahoter dans une patache, avant de se trouver enfin dans la *fonda del Inglés*, c'est-à-dire dans l'auberge de l'Anglais, la plus décente de la ville. En ce temps-là, les voyageurs n'y étaient pas nombreux. Les habitants les prenaient tous pour l'Anglais, car voyager, n'était-ce



Avila : vue générale de la ville.

pas une originalité britannique? Depuis lors, le nombre des visiteurs a beaucoup augmenté, et l'auberge a pris le nom de *Grand hôtel anglais*. L'appellation marque la différence des mœurs.

Les travailleurs tranquilles, pleins d'honnêteté et de loyauté qui forment les neuf dixièmes des quatorze mille habitants d'Avila, n'ont pas un caractère très expansif. J'ai souvent admiré leur dignité naturelle et leur simplicité aisée, mais leur air grave m'a parfois étonné. Cela s'explique sans doute par la rigueur de leur climat, froid l'hiver et brûlé de soleil l'été, sur un terrain pauvre et sec, battu des vents du nord, à plus de onze cents mètres d'altitude.

Le lendemain de notre arrivée, dès les premières heures du matin, un soleil éblouissant nous inonde. Nous n'avons que l'embarras de sortir de l'hôtel pour nous trouver en face de la splendide cathédrale qui conserve dans sa masse carrée et massive une allure générale de demi-forteresse. Le haut clocher placé à la partie la plus élevée d'Avila, domine la ville et la plaine; à ses pieds s'ouvre le portail orné de bas-reliefs archaïques et de deux statues de guerriers qui gardent l'entrée depuis des siècles. L'intérieur de l'église n'a pas un aspect aussi saisissant que l'immense cathédrale de Ségovie dont nous venions d'admirer le gothique du seizième siècle; mais l'abside est incomparable comme modèle de l'architecture romane du onzième. Dans les nefs, les colonnes des bas-côtés sont assez courtes, tandis que celles du grand vaisseau central, d'une ligne très simple et d'une remarquable

élévation, sont harmonieusement proportionnées et forment un bel exemplaire du gothique espagnol au quatorzième siècle. A la paroi extérieure du maître-autel, le tombeau de l'évêque El Tostado, mort au milieu du quinzième, s'orne d'une magnifique statue de ce prélat, exécutée par Vasco de la Zarza en pleine période de la Renaissance. Un cloître très simple et fort négligé quand je l'ai vu, s'ouvrait à côté de l'église. Son petit préau était envahi par l'herbe et les ronces.

Le sonneur de cloches et sa fille habitaient à mi-hauteur de la vieille tour. Quand nous demandons à monter au sommet, le sacristain tire une corde près du portail d'entrée, et soudain une tête apparaît à une ouverture percée dans la voûte de l'église, à une trentaine de mètres du sol; une tête ébouriffée de fillette aux cheveux noirs. Ayant reconnu des visiteurs, la jeune gardienne du clocher descend nous ouvrir la porte, et nous conduit à la lueur de sa lanterne dans l'escalier noir comme un four, jusqu'à la plateforme supérieure. Deux cigognes qui s'y trouvaient perchées sur leurs nids, s'envolent lourdement et se mettent à tourner dans le vent autour de la cathédrale.

D'ici, la colline légère sur laquelle Avila est bâtie, semble être l'unique accident de terrain jusqu'aux montagnes assez éloignées. Les champs secs et pierreux s'allongent vers la chaîne sombre, très élevée, irrégulière, des montagnes de *Gredos*, dominées par un ou deux pics gris dans le bleu du ciel. La ligne de la *sierra de Gredos* va en s'affaissant vers le nord-est, cesse tout à coup, et au-delà de

cette brusque chute, à quelques lieues vers le nord, commencent les courbes onduleuses de la chaîne du *Guadarrama* qu'on ne fait qu'entrevoir dans le lointain.

Ce paysage explique la raison d'être de ces murs. Le roi de Castille et de Léon, Alphonse VI, qui fonda cette somptueuse cathédrale, l'avait fait planter comme une hampe d'étendard au sommet d'une butte. Ce fut le point de ralliement. Il choisit le meilleur architecte du onzième siècle, Alvar Garcia, originaire d'Estella, en Navarre. C'est à lui qu'on doit la merveilleuse abside romane. Dans la pensée du roi, l'église construite en un temps de terrible insécurité, devait servir comme la citadelle tout entière, de refuge armé contre les invasions sarrasines. La partie primitive du sanctuaire est englobée dans la muraille d'enceinte. Ainsi la cathédrale participe au système de défense contre l'infidèle. C'est le centre et le point culminant d'une citadelle aux murs bien remparés dont la réputation s'établit dans toute l'Espagne. On y connaît par plus de cent batailles et assauts, le plateau morne couronné par le quadrangle majestueux. La plaine et les montagnes environnantes ne sont pas moins célèbres. La *sierra de Gredos* qui forme un des promontoires de la vieille Castille, est comme une première enceinte éloignée. C'est la ligne de séparation entre les territoires rendus illustres par l'avance chrétienne, Burgos, Palencia, Valladolid, et ceux qui vont le devenir par les progrès de la reconquête. Avila est un poste avancé entre la vieille Castille à laquelle elle appartient encore, et la nou-

velle dont le règne va commencer. Entre la barrière de la *sierra* et la ville, quelques bouquets d'arbres parsèment les rives de l'Adaja, rivière capricieuse aux brusques détours, deux filets d'eau claire divisés par un banc de cailloux.

Ce premier coup d'œil, du haut de cet observatoire, nous a montré où nous devons ensuite porter nos pas.

La ville abonde en édifices où les styles roman et gothique se mêlent. L'un commence, l'autre achève. *San Vicente*, un joyau où le roman domine; *San Pedro*, magnifique exemplaire du roman, au douzième siècle; la chapelle *Mozenrubi* où la Renaissance a imposé son style et garde des réminiscences du gothique fleuri. Tous ces témoins des vicissitudes de l'art et des siècles sont aussi éloquents que les austères portes de la ville et que le rang de plus de quatre-vingts tours d'enceinte, les mieux conservées de l'Espagne.

Ces églises, ces monuments, ces maisons, étaient lors de ma visite, et sont peut-être encore aujourd'hui, fort à l'aise dans une enceinte trop large. Partout des murailles et des donjons intacts. Ceux-ci, semi-circulaires, épais, lourds, sont les boucles de la ceinture qui, souvent ébréchée, a toujours entouré la cité depuis le huitième siècle. Les Maures ont commencé à la fortifier. De 747 à 1.088, la ville est souvent conquise par eux. Elle les chasse avec l'aide de Léon et de Castille. Ils reviennent. Elle les repousse de nouveau, mais ils la submergent encore. De conquêtes en reconquêtes, plus de trois cents ans se passent; enfin rétablie définitive-

ment par Alphonse VI, elle voit accourir dans ses murs, des habitants de Léon, des Asturies, de Galice, même de Biscaye. Elle devient un séjour royal. C'est le commencement du reflux du nord au sud, après le flux du sud au nord. A ce moment, les anciens remparts où il entrait des matériaux de diverses époques, sont consolidés et réparés.

La ville fournit longtemps aux premiers rois de Castille une compagnie de cavaliers que les souverains employaient comme gardes du corps. Cette fidélité lui valut des privilèges qui la placèrent à un rang honorable, après Burgos et Tolède, parmi les cités castillanes. Elle fut illustrée par des assemblées, des événements historiques, comme la trêve de 29 ans qui y fut publiée, en 1423, entre les Portugais et les Castillans, et qui donna lieu à un superbe tournoi où un seigneur espagnol désarçonna et faillit faire passer de vie à trépas Don Ferdinand de Castro, ambassadeur de Portugal.

Pour Avila c'est une époque fertile en fêtes, en scandales, en émeutes, en licence des princes et des grands. Les remous de la conscience populaire y sont terribles. Indignée des démêlés du roi Henri IV avec sa famille, et de ses désordres la ville veut faire un exemple. Le 5 juin 1465, elle élève hors des murs, dans la plaine, une estrade ornée d'une statue du souverain revêtu du manteau royal, couronne en tête, sceptre en main. La multitude l'entoure. Un héraut lit la sentence de déchéance pour injustice, crimes, violences, corruption, débauche. A mesure de l'énoncé, les justiciers retirent à la statue son sceptre, sa couronne, son manteau. On la

renverse, on la piétine en la chargeant d'injures et d'imprécations.

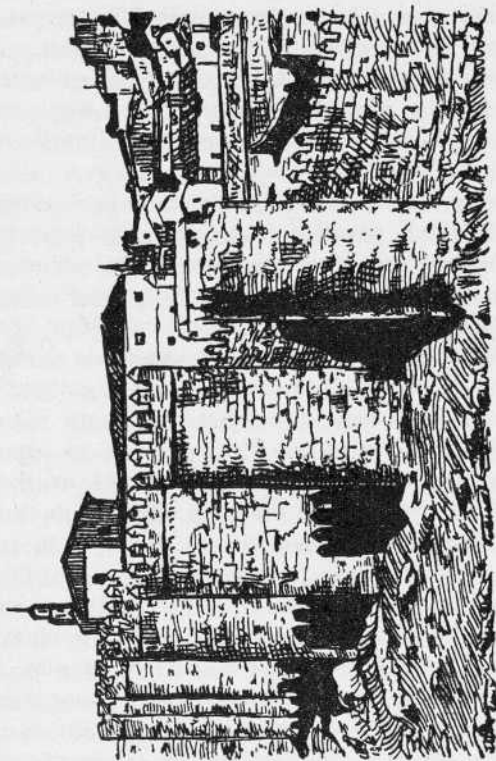
Ce temps-là n'est plus, au moment où va paraître sainte Thérèse, la grande réformatrice; mais les désordres du clergé sont encore nombreux. En 1472, à l'assemblée extraordinaire des prélats du royaume pour la réforme des abus, les évêques constatent que, malgré les efforts de l'université de Salamanque, l'ignorance est grande. Les ecclésiastiques qui ne savent pas le latin sont assez nombreux. Beaucoup parmi eux achètent les bénéfices. L'Eglise d'Espagne est obligée de demander au pape la création de deux canonicats spéciaux dans toutes les cathédrales : l'un conféré à un théologien et l'autre à un jurisconsulte choisi par l'évêque et le chapitre conjointement. Le pape s'empressa d'accepter et fit expédier une bulle à cet effet. L'Inquisition, c'est-à-dire dans le sens que donnait le quinzième siècle à ce mot, l'enquête en vue du redressement des mœurs et du rétablissement des dogmes altérés, était dès lors une nécessité, car l'une des causes principales de la faiblesse de résistance aux abus était la conviction parmi le bas clergé et parmi les prélats féodaux que le pouvoir de répression ne serait jamais assez fort pour châtier leurs excès.

Cependant, peu à peu, les rois de Castille parviennent à donner au pays la conscience d'un grand rôle, d'une unité, d'une continuité. Ferdinand le Catholique vient d'achever la période de la reconquête. Le peuple est persuadé de ses hautes destinées. Avila, sévère gardienne des traditions, n'aura plus besoin désormais de se livrer à de dramatiques

destitutions comme celle du roi Henri. Cependant les *comuneros* feront encore quelques émeutes dans les premières années du règne de Charles I^{er}, futur Charles-Quint; mais tout s'apaisera bientôt et le royaume sera unifié. L'enceinte d'Avila ne connaîtra plus d'assaut.

Voilà le cadre dans lequel va se mouvoir sainte Thérèse, la plus grande figure féminine de l'Espagne. Elle avait un an à l'avènement de Charles I^{er}; elle en aura quarante-trois à sa mort, quand Philippe II montera sur le trône. De son temps, la prospérité d'Avila était assez grande. On y comptait près de vingt mille habitants. Vingt moulins s'espaçaient sur le cours de l'Adaja. Dix-huit fontaines publiques assuraient l'eau aux citoyens, merveilleuse ressource dans ce sol pierreux de la vieille Castille. Le tribunal de l'Inquisition s'était installé là à son origine, et son premier autodafé y avait eu lieu en 1441, sous Don Thomas de Torquemada, le plus ancien inquisiteur général. A partir du moment où Thérèse de Cépéda aura assez d'influence pour vivifier la cité, sa conception de la réforme y dominera. Sa manière était plus intéressante que celle de Torquemada.

Avila est encore aujourd'hui une ville de monastères et de couvents. Ces congrégations, surtout celles de femmes, ont joué en Espagne, pendant dix siècles, le rôle d'une institution sociale nécessaire. La brutalité des temps, l'insécurité, la corruption des mœurs, favorisaient dans beaucoup d'âmes une vocation religieuse qui leur procurait la méditation et la retraite. Mais la vocation seule ne peuplait pas



Avila : partie septentrionale de l'enceinte.

les monastères. La plupart des filles cadettes de haut lignage y étaient envoyées bon gré mal gré. Cela facilitait l'établissement des aînées. Le père souverain chez lui, ne demandait d'ailleurs à ses filles que de lui obéir. Il les mariait ou les enfermait au couvent suivant les avantages qu'en retirait la famille. Bien plus, il lui arrivait d'y envoyer la fille récalcitrante qui refusait un mari choisi par le père et qui en réclamait un autre.

Au commencement du seizième siècle, ces mœurs continuaient à paraître naturelles aux souverains eux-mêmes. Considérer les monastères comme des prisons de filles désobéissantes, fut pour Ferdinand le Catholique une erreur qui fit, un jour, grand bruit. En 1506, Don Rodrigue de Mendoza demanda la main de Marie de Fonseca. Les jeunes gens se plaisaient, mais une opposition s'éleva sur laquelle le tribunal ecclésiastique fut appelé à se prononcer. En attendant la sentence, le roi avait fait enfermer la jeune fille dans un couvent de Valladolid. Mendoza perdit patience, enfonça la porte du monastère, enleva la recluse et l'épousa. Ce fut le grand scandale de la cour, de la ville et de la Castille entière, peu d'années avant l'époque où Sainte Thérèse fit son entrée dans ce monde.

Au milieu de ces monastères qui restent debout et vivants dans l'Avila d'aujourd'hui, celui de l'Incarnation où s'est formée l'âme de la grande révolution catholique du seizième siècle, m'attire comme la donnée essentielle du problème. C'est le point central du tableau. De la légère éminence où il est bâti, de son seuil, de ses fenêtres, on

découvre toute la partie septentrionale des fortifications. Leur longue ligne grisâtre s'étend sans interruption sur le plateau supérieur de la cité, les tours massives reliées entre elles par de hautes murailles. A quelque distance sur la droite, la vieille chapelle de *la Cabeza*, qui date du treizième siècle, présente ses portails romans et ses murs où les réminiscences mauresques sont restées apparentes. A gauche, une grande église romane, *San Andrés*, qui remonte au douzième siècle; et dans le fond du paysage, la belle tour élevée et majestueuse de la cathédrale au milieu de la verdure des arbres. Pendant les jours que j'ai passés dans Avila, mes promenades me ramenaient souvent là, avec un compagnon de voyage, un collègue de Madrid, incroyant et sceptique à cette époque, mort depuis dans de tout autres sentiments. Ce sommet de la ville, cet aspect qui ramenait notre pensée vers un point précis et glorieux de l'histoire espagnole, nous plaisaient à tous deux. Dans ce décor, il nous semblait être transportés aux siècles où la Castille écartait lentement le voile des brumes pour entrer dans la clarté. Nous sonnions parfois au portail du monastère, et en attendant l'arrivée de la sœur tourière, nous admirions la ville forte et paisible. On nous introduisait dans un petit parloir sans meubles où nous restions debout devant un tour. Bientôt nous parvenait le son d'une voix faible et comme lointaine. La religieuse qui parlait, restait cachée à nos yeux. Cette mystérieuse inconnue nous passait successivement par le tour, les reliques et les objets familiers de la sainte : une écuelle dans

laquelle elle a mangé, si je me souviens bien ; le gobelet où elle a trempé ses lèvres ; un de ses livres de prière. Puis la voix lointaine nous disait que, dans le parloir où nous nous trouvions, la sainte avait eu ses entrevues célèbres avec Saint François Borgia et Saint Pierre d'Alcantara. De là nous descendions dans la chapelle du couvent, construite à la place même où existait la cellule de la Sainte.

Elle avait déjà passé par bien des vicissitudes lorsqu'elle y arriva ! Quand cette humble femme avait commencé à devenir le sujet des conversations de la ville, qui pouvait croire qu'elle allait révolutionner les mœurs par l'institution systématique d'un réseau de monastères où la règle stricte rétablirait la foi dans toute sa pureté ? qui pouvait s'imaginer que cette merveilleuse réforme serait accomplie non seulement dans les couvents de femmes, mais tout aussi radicalement chez les hommes ? Personne n'a pu s'en douter d'abord, et c'est de l'inconscience générale que lui sont venues les oppositions et les persécutions. Quand elle veut fonder les monastères de carmes déchaux, elle se heurte aux autorités ecclésiastiques et entre autres, à Mgr Sega, nonce du pape à Madrid, et au père général Rossi (Rubeo) qui était à Rome, et qui cependant connaissait la sainte et était son ami. On comprend fort bien la nature des objections de ces personnages prudents, méfiants, dignes, que ne soulève aucun enthousiasme. Ils ont vu avorter tant d'essais ; ils ont dû se débattre contre tant d'incertitudes, d'entêtements stériles, de tromperies, de mauvaises volontés obstinées ou de bonnes volontés

inexpertes ! « Pourquoi cette excellente femme ne se tient-elle pas tranquille ? Qu'a-t-elle besoin de s'occuper des monastères d'hommes ? N'a-t-elle pas assez à faire à réformer les couvents de filles ? » Les Carmes de l'observance relâchée, habitués à une vie médiocre et indolente, étaient bien de cet avis. Pour forcer la réformatrice au repos on la relègue dans un de ses monastères, à Tolède, comme on aurait fait d'une religieuse un peu trop remuante, avec interdiction de fonder quoi que ce soit.

C'est dans cette impasse que vient d'abord échouer la réforme des mœurs. Triomphe du dicton « *Pas d'affaires !* » si important pour la prudence excessive ; et en même temps révolte de l'amour-propre masculin. La femme, à cette époque, n'est bonne qu'à son ménage ou dans l'inertie. Qu'on se rappelle la réponse d'Etienne de Micdia, pendant la conférence de Pamiers, à la sœur du comte de Foix qui voulait argumenter en public : « Allez filer votre quenouille, Madame ; ce n'est point votre affaire de parler dans cette discussion. » De même, le grand nonce Segá a peur de se rendre ridicule en avouant qu'une réforme de cette importance vient d'une femme. Il n'en dira rien dans son mémoire à Philippe II. Et pourtant quelle femme ! Comme elle est supérieure par l'esprit, par le cœur, par le courage, par l'humilité, à beaucoup d'hommes illustres de son temps ! Seul des dirigeants du royaume, Philippe II l'a comprise dès qu'il fut roi. Encore, dans son appui persistant entrerait-il peut-être un secret contentement de trouver un terrain solide où manifester son indépendance à l'égard du

nonce. Mais, du moins, ayant l'âme espagnole, il comprenait son peuple et savait que la conscience populaire se soulevait contre les abus du clergé et élevait aux nues la femme assez énergique dans sa faiblesse pour rétablir la règle monastique dans sa pureté. Ce peuple, toujours prêt à faire justice lui-même, s'insurgeant même contre ses rois quand il ne les trouvait pas assez espagnols, comme Charles-Quint en avait fait l'épreuve, accueillait avec faveur les efforts de la réformatrice. Au contraire, plusieurs personnages importants n'ont vu d'abord dans tout cela qu'une querelle de moines : chaussés, déchaussés, que leur importe ! Il faut assurer la paix parmi la gent du Carmel. Qu'on relègue donc loin de toute possibilité d'initiative, la mère Thérèse, l'ennemie déclarée de l'indolence et de la routine !

Quand, après ses années de réclusion à Tolède et les démêlés qui agitèrent l'ordre des Carmes en Espagne, la vertu de la sainte éclate à tous les yeux, ceux de ses adversaires qui sont de bonne foi, convertissent leurs rigueurs en une vive admiration. Le supérieur général Rossi qui ne l'avait pas ménagée, apporte ce témoignage dans une lettre de 1569 écrite à la prieure des carmélites de Medina del Campo. « Je rends des actions de grâce infinies à la Majesté de Dieu pour la faveur acquise à notre religion par les soins et la vertu de notre révérende Thérèse de Jésus. Elle est plus utile à l'ordre que tous les carmes d'Espagne. » Son admiration discernait sans doute déjà, comme nous le reconnaissons aujourd'hui, que l'intégrité de la foi catholique

était en jeu. La vierge séraphique était en train de la sauver en Espagne.

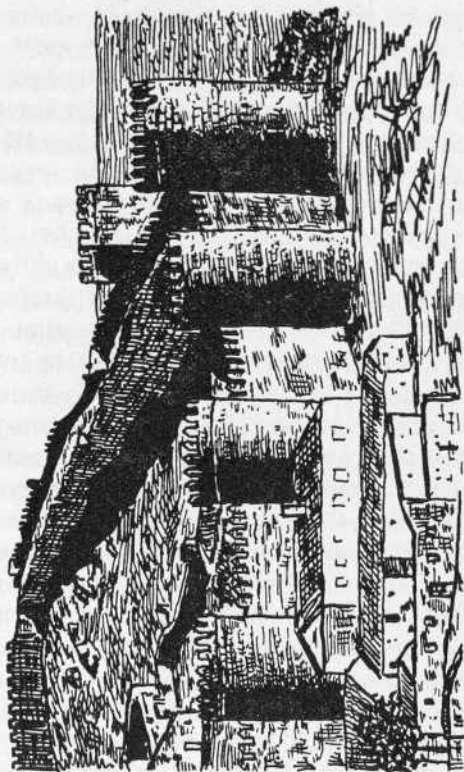
Aujourd'hui encore, l'influence de sainte Thérèse est très marquée sur son pays tout entier. Son esprit inspiré et ardent a opéré à temps la transformation qui a sauvé la Castille de l'hérésie. Les trois grands réformateurs du seizième siècle dans la péninsule, Thérèse de Cépéda, Ignace de Loyola et Jean de la Croix, n'ont point laissé de place aux calculs des disciples de Luther pas plus qu'à ceux de l'école de Calvin. La réforme s'est faite dans un élan religieux national et sans haines de partis. C'est le secret de l'unité maintenue dans l'Eglise catholique d'Espagne, au milieu des tempêtes qui assaillaient l'Europe entière, et malgré les erreurs de l'autorité et la cruauté des tortionnaires. Le pouvoir d'un cœur inspiré a été plus fort sur le peuple de Castille que les sollicitations à l'émeute religieuse dont on voyait les exemples à l'étranger. Les monastères que Sainte Thérèse avait fondés ou réformés étaient devenus des forteresses spirituelles, des tours de défense, comme celles de l'enceinte d'Avila, des châteaux de l'âme. Cette comparaison qu'elle emploie souvent, lui avait sans doute été suggérée par les donjons et les *castillos* qu'elle a eus sous les yeux dès l'enfance et pendant tout le cours de sa vie. La lutte contre l'hérésie doit se livrer, dans sa pensée, en convertissant les idées par un travail intérieur de défense et non par la violence extérieure. Redresser par l'amour et bannir la haine. Elle conçoit sa réforme comme saint Dominique avait autrefois conçu la sienne. Ils ne

croyaient ni l'un ni l'autre à la suffisance du bras séculier et refusaient de s'écarter jamais d'une charité qui tempérerait la stricte justice. Leur principe se réduisait en somme à une maxime bien simple et très juste : un chrétien ne peut violenter la conscience de personne. Il ne peut employer la force pour imposer sa religion à ceux qui ne sont point convaincus qu'elle est véritable. L'autorité à qui Dieu a confié le bien de l'Etat, doit maintenir l'unité de la foi d'où dépend l'unité du pays. Ce principe, faussé et violé par des exécuteurs farouches et par des tortionnaires, est resté, pendant cette période troublée, celui des grands réformateurs religieux dont Thérèse de Cépéda s'inspirait après les avoir inspirés. Mais comme, dans le détail, elle a été difficilement comprise d'abord, même par des esprits qui semblaient disposés au bien ! Quelles oppositions, quelles agitations, quand la sainte est nommée prieure de l'*Encarnacion* pour y établir la règle stricte ! N'exagérons pas cependant la révolte des religieuses. Leur état de résistance n'est pas incompréhensible. Elles n'étaient pas perverses, elles vivaient sans scandale ; mais elles ne comprenaient pas encore. « Si chacun, dit Doña Maria Espinal dans une lettre de 1610, plusieurs années après la mort de Thérèse, mettait la main sur son cœur et se demandait ce qu'il eût fait si l'on eût introduit inopinément quelqu'un dans sa maison, avec charge de lui commander et de le gouverner, il ne s'étonnerait pas de ce qui se produisait en cette circonstance. » Et elle ajoute : « Dès que l'expérience eut mis sa sainteté hors de doute et à

l'abri de tout soupçon, elle a toujours été aussi estimée et vénérée dans cette communauté que dans celles qu'elle-même a fondées. »

Voilà qui est très sensé et qui montre clairement qu'à l'heure où le génie réformateur a enfin carrière pour agir de l'aveu et sur l'ordre de l'autorité ecclésiastique, la levée de boucliers féminins, et malheureusement masculins aussi, n'a pas été une affaire intérieure du cloître, mais a été organisée par des meneurs du dehors. Ces anticléricaux y ont mis malice. Ils s'accommodaient très bien de la licence des mœurs et ne cherchaient qu'à entraîner dans leur révolte, des esprits crédules et faibles qui ont ajouté foi à leurs mensonges et se sont crus victimes des calculs intéressés d'une intrigante.

Plus tard, quand Saint Jean de la Croix est venu assister la prieure et s'est installé au fond du jardin de l'*Encarnacion*, dans une baraque en planches qui s'y trouvait par fortune, le monastère est devenu une école de sainteté. Deux âmes incomparables l'animaient. Ce Jean de la croix qui s'appelait de son vrai nom Jean de Yepès était, quand Sainte Thérèse fit sa connaissance à Medina, un petit homme tout jeune et plein d'énergie, un caractère déjà fortement trempé. La sainte le définit d'un mot : « il est courageux ». Le jeune moine était pour elle un *pays*; il était né d'artisans modestes dans un village voisin d'Avila. Son courage lui servit beaucoup dans l'œuvre compliquée de rendre dociles à de nouveaux règlements tant de femmes habituées à suivre leurs volontés. Deux saints ne furent pas trop pour rétablir en quelques mois la paix



Avila : les vieilles tours de l'enceinte.

dans le couvent. La rumeur de la ville s'apaisa en même temps. Thérèse disait elle-même dans une lettre de cette époque à Marie de Mendoza : « Les plus difficiles sont maintenant les plus contentes et les plus prévenantes à mon égard. »

Nous sommes sortis du monastère, mon compagnon et moi, et nous nous sommes assis à l'ombre, devant le paysage austère. A côté de nous les vieilles tours d'enceinte de la ville forment une ligne symétrique. Le scepticisme de mon ami est fort sec. Les moines ne l'intéressent pas. Il a même une tendance marquée à l'anticléricalisme; mais tout de même il m'avoue son étonnement. Il est surpris d'une telle énergie. Combattue, entravée, blâmée par beaucoup et ne trouvant secours que chez un petit nombre, comment cette femme, obéissante et humble par entraînement religieux, ne s'est-elle pas découragée de sa tâche et n'a-t-elle pas vécu dans l'obscurité, en renonçant à la lutte? Il admire sa force d'âme. Il est frappé de l'influence extraordinaire d'une frêle carmélite sur toute une ville qui en porte encore partout la marque, sur tout un pays, sur tout un siècle. Comment expliquer un effet aussi persistant et aussi continu des exemples et des écrits de cette femme, non seulement sur le peuple, mais sur les gouvernements espagnols au seizième siècle? François de Mora qui a été intendant et architecte de Philippe II et de Philippe III, raconte le 1^{er} mars 1610, un souvenir de ses relations avec le premier de ces deux rois : « un jour que je me trouvais à l'Escurial avec Sa Majesté, il advint que l'on tira les livres originaux de la

mère Thérèse, d'une cassette où ils étaient renfermés avec un autre de saint Augustin. Sa Majesté donna ordre de ne point les y replacer, mais de les lui porter dans son appartement. Je le fis, et Sa Majesté en commença la lecture. Quand elle sortait, j'en profitai pour les lire aussi ». Tout le monde les lut ensuite : la cour, la ville, le peuple, les campagnes. Peu à peu, ce fut comme la lumière du soleil qui perce et dissipe les brouillards. Ce langage magnifique, cette facilité et cette simplicité d'expression, cette grâce à descendre des plus hautes considérations mystiques jusqu'aux récits de voyages les plus pittoresques, enfin ce sourire qui perce à travers toutes les épreuves, ont fait de ces livres l'œuvre littéraire la plus complète qui existe en langue castillane. Ceci explique le succès d'art. Pour qui n'admet pas l'influence surnaturelle, le triomphe religieux de cette carmélite qui retourne l'esprit de son siècle, non pas dans le sens de la facilité et du laisser-faire, mais au contraire dans la direction du sacrifice, de la contrainte, de l'austérité, est en effet incompréhensible. Pour les croyants, l'explication du mystère, c'est l'inspiration divine. Thérèse de Cépéda y a puisé la force de sa prodigieuse aventure.

Il manquait à la gloire de la cité d'Avila le rayonnement de la sainteté qui désormais ne la quittera plus. Il manquait aussi à la restauration nationale et catholique descendue des Asturies, groupée autour de la Castille et unie enfin dans le royaume des Espagnes, le couronnement d'une vertu dirigeante. Cour, clergé, moines et peuple

maintenaient la croix comme symbole, mais glissaient vers l'hérésie par réaction contre la cruauté, la corruption et l'intolérable orgueil des classes supérieures. La réformatrice d'Avila a résolu ce problème qui paraissait insoluble, de redresser la société tout entière en rendant à l'autorité la conscience de ses devoirs, au peuple la confiance et aux ministres de la religion la dignité et la grâce divine. Les fautes politiques qui sont d'un domaine tout différent, précipiteront la décadence civile dans les siècles suivants, mais du moins l'unité religieuse restera sauve, et l'Espagne ne sera point déchirée comme le reste de l'Europe par les guerres de religion. Ses guerres de religion, elle les a faites contre les Sarrasins. Aujourd'hui elle entre peut-être dans la période des guerres sociales. Les communistes alliés à des socialistes avancés, recommenceront-ils les luttes intérieures que les musulmans ont menées pendant des siècles contre l'esprit du catholicisme? En tout cas, aussi longtemps qu'il y aura dans le pays une population de sang pur et de tradition espagnole, l'effort des doctrines étrangères, qu'elles se réclament de Marx ou de Lénine, ne pourra pas plus triompher définitivement que n'ont triomphé les propagandes des Luthériens et des Calvinistes.

Que de flâneries, de découvertes, de surprises dans ces rues étroites et montueuses, dans ces petites places, le long de ces fortes murailles d'enceinte! Aux abords de la porte du *Rastro*, basse et enfoncée dans sa voûte, vraie porte de prison, le

calme évêché, dont la grille, ouvrant sur une large cour, porte la devise de la Sainte : *Solo Dios basta*, Dieu seul suffit. Vision de repos dans ce quartier parsemé de maisons anciennes, évocation d'un seizième siècle où l'art jetait le plus vif éclat, en même temps que la doctrine s'affermissait dans l'Eglise. J'ai noté dans mes souvenirs une vieille demeure seigneuriale, enchâssée dans le mur de la ville. Deux portes très basses en forme d'arcs romans, sont encadrés de gros moëllons de pierre. L'une des fenêtres est entourée de blocs taillés en dessins frustes, portant cette inscription : « *cuando una puerta se cierra, otra se abre* ». — « Quand une porte se ferme, une autre s'ouvre. » C'est une parole d'espoir.

Plus loin, en descendant une rue étroite, nous gagnons le couvent de *Santa Teresa* qui fut bâti au dix-septième siècle à la place de la maison des Cépéda. On a placé au-dessus du porche une statue de la Vierge séraphique, et sous le porche une inscription en français sur une plaque de marbre blanc : « Bienheureuse mère Thérèse, priez pour la France que vous avez aimée ! Les Français dévoués à sainte Thérèse ont contribué pour 20.500 au rachat de cette sainte maison. Septembre, année 1887. » Quand cette inscription fut placée, une autre sainte Thérèse se préparait à suivre dans le carmel de Lisieux, l'exemple de sa sœur espagnole, son aînée de plus de trois siècles.

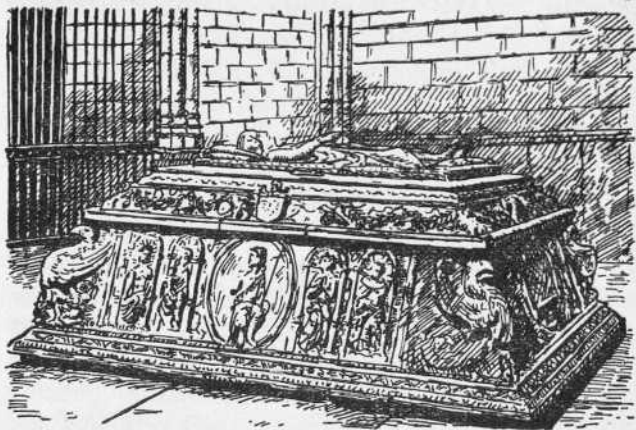
En face de la maison s'ouvre une des portes de la ville. On lui a donné le nom de la sainte qui,

pendant son enfance, la franchissait chaque fois qu'elle voulait descendre vers l'Adaja.

Franchissons-la, nous aussi. Sortons des murs et dirigeons-nous vers le monastère des Dominicains, saint Thomas, où Thérèse de Cépéda recueillit tant d'appuis pour mener à bien son œuvre surhumaine. L'église, précédée d'une vaste cour n'a d'extérieur, rien de remarquable. Elle est d'un style gothique tardif; mais le portail a été orné de statues par Gil de Siloé, et en retrouvant cet artiste qui a semé ses chefs-d'œuvre sur le sol de la Castille, à la fin du quinzième siècle, je m'attarde avant de dépasser le seuil. L'intérieur de l'édifice est plus saisissant que l'extérieur. Le maître-autel, surélevé de sept ou huit mètres, domine les nefs. Le chœur, construit à l'autre bout, est à la même hauteur. Les messes solennelles que j'ai vues dans ce cadre, sont d'un effet impressionnant. Les officiants qui se meuvent à cette élévation surprenante, planent au-dessus des assistants, et ont pour pendants des moines qui chantent dans le chœur, tandis que d'autres religieux dont les barbes blanches luisent sous l'éclat des vitraux, prient dans une galerie entièrement fermée de grilles. Sous le maître-autel, une autre grille majestueuse s'ouvre sur une crypte, et devant cet arc béant, l'infant Don Juan de Castille, mort à la fin du quinzième siècle, peu de temps après la construction de cette église, repose dans un somptueux monument de marbre blanc édifié au commencement du seizième siècle par un sculpteur florentin, Fancelli. La statue du prince, les

mains jointes sur la poitrine, git au sommet du tombeau.

L'histoire de ce prince, héritier d'une double monarchie, a été courte et tragique. Le pape vient de donner tout récemment à Ferdinand et Isabelle



Avila : tombeau de l'infant Don Juan.

le droit de s'appeler « rois catholiques des Espagnes ». Pie II avait conféré déjà depuis quelques années, le titre de « roi très chrétien » à Louis XI de France. Jusqu'alors l'appellation des souverains d'Espagne avait beaucoup varié. Les rois d'Oviédo étaient loin. Les « Très illustres rois de Castille » étaient plus connus. Désormais « rois catholiques des Espagnes », cela dirait tout en abrégé. Mais les souverains de Portugal protestèrent contre ce titre.

Eux aussi ils prétendaient faire partie des Espagnes et ne voulaient pas paraître les ressortissants de Ferdinand, d'Isabelle et de leurs successeurs. Le dissentiment ne vint à s'éteindre qu'à l'époque où Philippe II réunit le Portugal à ses Etats.

Ferdinand et Isabelle songeaient, en recevant ce titre, à celui qui le porterait après eux, leur fils, l'infant Don Juan, jeune et plein d'espérance. Il vient de se marier à Salamanque. La succession au trône va se trouver assurée. Une fièvre maligne terrasse le prince. Son père accourt en toute hâte à Salamanque. Il le trouve encore vivant; mais l'infant expire dans ses bras.

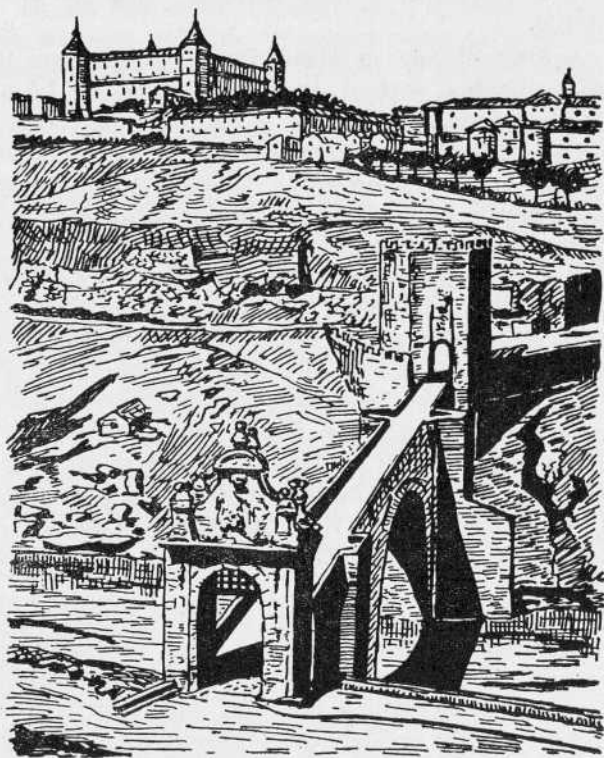
Quels bouleversements des tragédies imprévues apportent dans la fortune des Etats! Si ce jeune homme, dont la belle statue rappelle les traits énergiques, avait vécu, et selon l'ordre normal, avait succédé à son père, il aurait rendu impossible la puissance inouïe de Charles-Quint.

Le monastère de Saint-Thomas, avec son église vraiment royale, offrait un lieu de sépulture digne de l'infant. Ainsi la famille du premier « roi catholique des Espagnes » n'est pas tout entière réunie dans la mort. Ferdinand et Isabelle reposent dans le monument fastueux de la cathédrale de Grenade, à côté de leur fille, Jeanne la Folle, et de son mari Philippe le Beau; mais l'héritier présomptif Don Juan, qui n'a pas pu « courir sa chance », dort son dernier sommeil dans cette église de couvent, près de cette *Sierra de Gredos* où Charles-Quint trouvera un autre monastère, celui de *Yusté* pour y finir ses jours.

A quelques pas de Don Juan, dans le sol de la sacristie, gît le grand inquisiteur d'Espagne Don Thomas de Torquemada. L'école romantique du dix-neuvième siècle s'est emparée du nom de ce Dominicain érudit pour broder mille fantaisies autour de sa vie.

TOLEDE.

De Madrid à Tolède la distance n'est que de soixante-neuf kilomètres. C'est une petite excursion de *week-end* que l'on peut s'accorder une dizaine de fois par année, quand on habite la capitale. J'avais, chaque fois, de nouvelles découvertes à faire et de nouvelles moissons à glâner. Un jour du mois de juin, je m'étais rendu d'abord à Aranjuez, charmante oasis où les rois, de Philippe II à Charles III, ont élevé puis agrandi un palais entouré de jardins. De là, j'avais pris à pied, par un matin clair, le chemin de Tolède qui suit d'abord le Tage sous une grande voûte d'arbres. L'eau pure et abondante du fleuve coule rapidement à côté. La marche est facile, pendant un parcours de quelques kilomètres, dans cette campagne ombreuse et arrosée de fontaines. Mais l'ombrage cesse brusquement, et il reste une distance de six lieues à parcourir pour atteindre Tolède. A l'heure de midi, au milieu des champs brûlés de soleil, on comprend pourquoi la nouvelle Castille a la réputation d'un plateau sec et torride. Le repos dans une auberge à Castillejo, soutient le courage, et vers la fin de la journée, après avoir traversé Algodor, j'aperçois Tolède, le château-fort



Tolède : Pont d'Alcantara et Alcazar.

de San Servando, puis, à un tournant, la ville entière, ses tours, son alcazar et son piédestal de rochers rongés où le Tage s'enroule comme un gros reptile.

A force d'avoir vu Tolède, il me semble que je la comprends, surtout depuis les étapes de Léon, de Burgos et d'Avila. C'est la capitale d'un catholicisme brûlant, presque sauvage. Elle ne peut oublier qu'elle succédé à Carthagène (nouvelle Carthage) comme siège du centre catholique de l'Espagne. Dès ce moment, elle a été la première Eglise du pays, dans le sens de primauté. En 589 la religion catholique y est reçue comme religion de la péninsule par le roi Visigoth Reccarède et par un concile général des évêques. Les chrétiens y affluent, les rois la dotent. C'est le chef-lieu d'un peuple et la métropole d'une tribu. Le pape de Rome est son phare religieux. Léandre, oncle de Reccarède et évêque de Séville, est l'ami personnel de Grégoire I^{er} dont il a fait la connaissance à Constantinople quand Grégoire n'était pas encore pape.

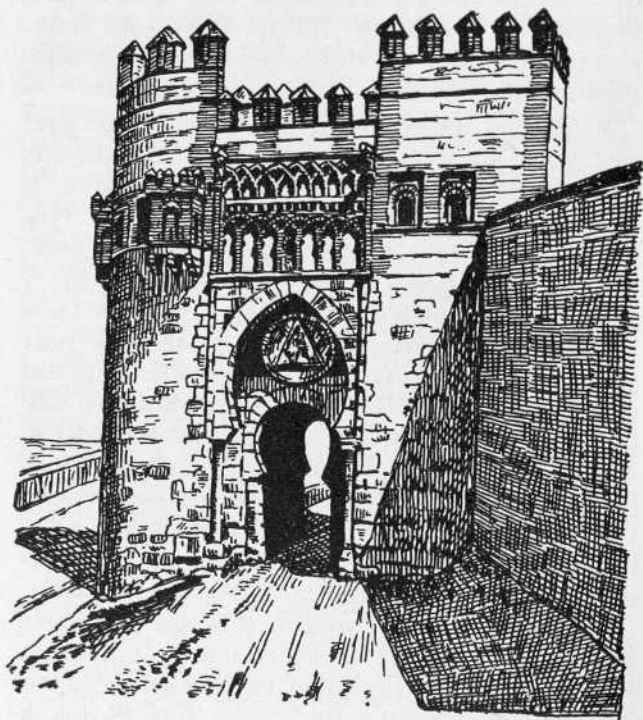
C'est de ce moment que date pour l'Espagne l'union étroite, qui reparaitra après une période musulmane de trois siècles; entre le pouvoir civil et l'autorité ecclésiastique. L'un des canons du synode portait que les évêques ont le devoir de surveiller les juges, de les réprimander ou de les dénoncer au roi s'ils se conduisent d'une manière insolente, ou même de les excommunier s'ils ne s'amendent pas. Tolède était devenue le centre où se sont installées les deux sommités de la puissance ibérique :

le roi, qui était élu par l'assemblée populaire, et l'archevêque métropolitain qui relevait du pape.

Le roi Reccarède, l'archevêque Euphémus, plus de soixante évêques d'Espagne, cinq archevêques, assistent au synode de Tolède. Il en sort vingt-et-un canons pour la réforme des mœurs et le rétablissement de l'ancienne discipline religieuse.

Voilà dans quelle direction il faut creuser pour retrouver, comme on retrouve des soubassements antiques recouverts de constructions modernes, le roc primitif où est né ce caractère farouche. Puis il faut y mettre à nu les superstructures successives. Les Sarrasins l'inondent, s'y installent, y bousculent la religion catholique, y plantent leurs minarets, leurs portes et leurs alcazars. Les juifs y érigent leurs synagogues. Les chrétiens ont fui ou se sont mozarabisés ou se sont pliés aux lois, d'ailleurs tolérantes, de la nouvelle domination. Mais le souvenir du concile général de 589 et de tous ceux qui l'ont suivi, reste toujours vivant. C'est malgré tout, la ville à qui Carthagène a passé le flambeau, et quand le reflux catholique la ressaisit, un enthousiasme réfléchi y rapporte la croix, symbole du pouvoir chrétien, le sceptre, symbole de l'autorité royale, et les reliques où se confondent le culte des morts héroïques de la patrie, l'amour du sol, et la vénération des saints. Tout ce que la foi avait dû emporter dans le deuil, la foi le ramène dans la joie; et voici, comme couronnement, que s'élève vers le ciel la cathédrale gothique avec sa belle tour calme et triomphante.

Est-il besoin de se demander d'où vient l'orgueil



Tolède : Puerta del Sol.

de Tolède? Les restes de la domination arabe, qui parsèment les vieux quartiers, n'ont rien qui puisse abattre ou diminuer cet orgueil. Cette *puerta del sol* si charmante, si fine, qui découpe si harmonieusement sur le ciel son entrée en fer à cheval, c'est sans doute un bijou d'architecture mauresque dont la vue nous ravit dès nos premiers pas dans la ville, mais ce n'est plus qu'un souvenir mort. C'est une pièce de musée qui ne représente plus rien de vivant dans les cœurs. Elle reste isolée et sans usage comme une perle qui a perdu son orient. Au contraire, l'antique chef-lieu du royaume de Reccarède n'a jamais oublié, pendant ni après l'occupation sarrasine, qu'il avait été ceint de murailles et de tours visigothiques et qu'il avait été catholique avant la parenthèse musulmane. Il supportait impatiemment d'être relevant de l'empire arabe de Cordoue. Au cours de la période mauresque, il y eut dans Tolède de nombreux essais de royaume séparé. Les habitants, malgré leur défaite, s'y considéraient encore comme les premiers et les plus puissants d'Espagne. La ville avait d'ailleurs sur toutes les autres, des avantages stratégiques, une position incomparable et des richesses accumulées.

Pourtant j'y sens moins l'unité que dans Avila. Une seule âme forte domine là-bas et devient le symbole de l'union dans la foi. Ici, la cruauté et la licence apportent pendant des siècles, trop d'exemples de corruption et d'infamie. Le quatorzième siècle y est atroce. Les horreurs, les meurtres de Don Pedro le cruel et les luttes ignominieuses entre

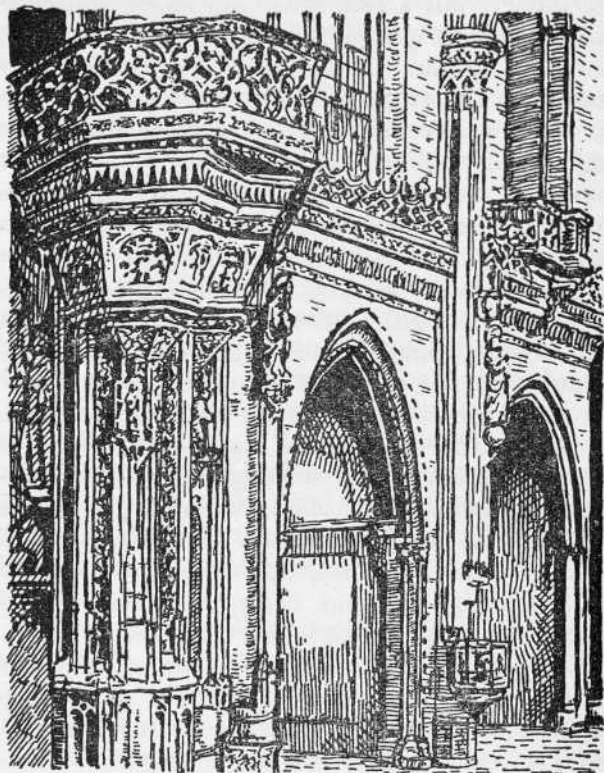
lui et son demi-frère Henri de Trastamare, remplissent les chroniques et les légendes. Sans la foi la sauvagerie primitive menaçait de reconquérir ce peuple. Cette foi a son magnifique symbole dans la cathédrale.

Quand le roi de Castille Ferdinand III et l'archevêque de Tolède avaient posé la première pierre de cet édifice, en 1227, ils avaient voulu le faire digne de l'ancienne métropole de l'Espagne. L'antique cathédrale qui avait été bâtie sous le roi Reccarède et qui avait servi de mosquée aux Maures, fut démolie, et l'architecte Pedro Perez entreprit la construction de la nouvelle. C'est une des plus belles églises gothiques du monde. Celle de Léon a d'assez nombreuses ressemblances avec elle. Toutes deux sont d'un style pur, léger, élancé, sans surcharge d'ornements. A Tolède, les travaux ne furent entièrement achevés qu'à la fin du quinzième siècle. La façade principale date de cette époque. C'est alors que deux de nos compatriotes, Annequin de Egas et Jean Guas, travaillèrent à l'achèvement de l'église.

Celle-ci fut si abondamment dotée qu'on l'appelait *la riche*. La riche! pas toujours. En 1330, après des revers dans sa guerre contre les Maures de Grenade, le roi de Castille Alphonse XI y vint chercher des secours pécuniaires; mais le trésor de la cathédrale était déjà épuisé. Alphonse crut y remédier en faisant battre une nouvelle monnaie, d'un aloi plus bas, à laquelle on donna le nom de *coronades*. Le prix des marchandises s'éleva en proportion de la valeur moindre des espèces. Le com-

merce en souffrit, et le peuple qui n'était pas très tolérant de nature dans cette ville habituée aux émeutes, se mit à manifester son mécontentement. Heureusement, quelques années plus tard, le roi remporta sur les Maures la victoire d'Arcos et se rendit maître d'Algeciras. Un temps de prospérité suivit, et Tolède rentra dans l'ordre, tandis que sa cathédrale récupérait son trésor.

Devant cette admirable église, sur cette place qui la précède, entre le petit bâtiment de l'*Ayuntamiento* aux tours castillanes du seizième siècle, et le grand palais archiépiscopal du dix-huitième, dégageons l'essentiel de cette ville qui n'a point tant changé depuis que Pedro Perez mesurait le terrain sous les yeux des badauds, pour y élever ces murs. Ce peuple, mélange d'ardeur, d'orgueil, de passion, de nonchalance. La mendicité éhontée des basses classes. La nuée de grands et petits quémandeurs qui voltigent autour de l'étranger comme des moustiques. Et au-dessus de ce bas-fond, la gravité, l'élan concentré, l'esprit élevé et sincère d'une élite qui rattache l'époque actuelle à celle où la foi a fait l'Espagne. Ici, pas plus qu'à Burgos ou à Léon, je ne veux me laisser distraire par l'accessoire. Je poursuis l'esprit de la Castille, depuis que, venant des Asturies et des plaines du nord, il s'est mis à souffler sur les rives du Tage, de l'Adaja, du Guadalquivir. Je m'attache surtout à quelques trésors qui me font pénétrer dans l'âme de Tolède : la chapelle de *los Reyes nuevos* (des nouveaux rois) dans l'abside de la cathédrale; l'église de *San Juan de los Reyes*; *Santa Maria la*



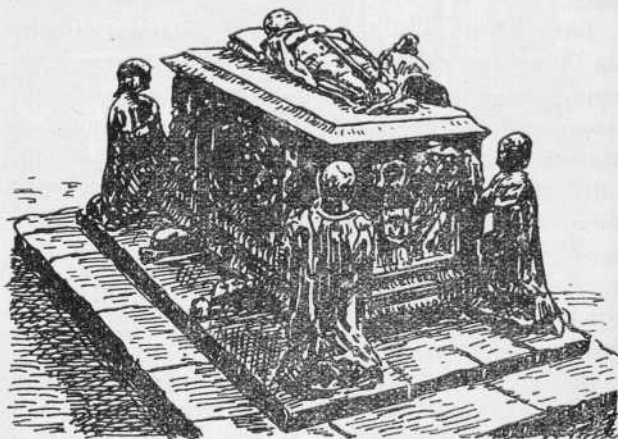
Tolède : intérieur de l'église Saint-Jean-des-rois.

Blanca, l'ancienne synagogue; enfin cet alcazar, ce palais de la cour mauresque, plusieurs fois rebâti, où tous les rois, musulmans ou chrétiens, ont passé, et cette admirable *puerta del sol*, cette porte du soleil qui est la figure du soleil de Mahomet, éteint depuis quelques siècles sur l'horizon de la péninsule.

Dans la chapelle des nouveaux rois, les rumeurs de l'immense cathédrale aux cinq nefs ne parviennent plus qu'affaiblies et lointaines. Ces arcs gothiques, ces piliers, ces marbres et ces mosaïques, ces statues et ces tableaux, qui vous ont ému et vous ont donné le sentiment d'une abondance et d'une plénitude d'art inouïes, apparaissent comme un monde voisin d'où l'on s'est retiré pour contempler, sur les tombeaux qu'ils habitent dans le petit sanctuaire qu'ils ont fondé, le roi Henri II et la reine Jeanne, sa femme.

Quelles luttes entre ce Don Henri de Trastamare et son demi-frère, le cruel et dissolu Pedro I^{er}! Au milieu de ces horreurs, de la débandade des mœurs du quatorzième siècle espagnol, après les meurtres d'un roi féroce, après les tragédies domestiques et fratricides, le veuvage de la reine Jeanne qui repose ici près de son mari, est une oasis dans l'histoire de la ville. Le peuple à qui elle distribuait des aumônes avec l'affabilité de son cœur sincère, l'avait surnommée la mère des pauvres. Elle circulait dans les rues des quartiers les plus misérables, vêtue en religieuse, et se plaisait à converser avec les bonnes gens. C'est elle qui choisit son tombeau dans la chapelle où le feu roi avait voulu être

inhumé. Ses funérailles furent une manifestation populaire qui se déroula dans les nefs de la cathédrale, resplendissant alors de jeunesse et de nouveauté. Ce même peuple qui la portait dans sa tombe, avait assisté comme elle au duel fratricide.



Tolède : tombeau du roi Henri II.

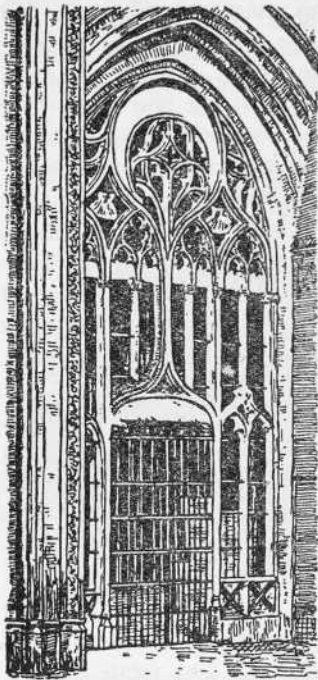
Le dénouement du premier acte avait été la bataille de Navarrete où Don Pedro, alors roi de Castille, avait vaincu et forcé à la fuite, en 1367, Don Henri qui lui disputait la couronne. Le second acte s'était terminé, l'année suivante, par la bataille de Montiel où Don Henri mit en déroute l'armée du roi, et pénétrant sous la tente de Du Guesclin, perça son frère de son épée et l'étendit mort à ses pieds. Que venait faire Du Guesclin dans cette galère? Il

commandait les troupes françaises envoyées à l'aide de Don Henri, comte de Trastamare, qui s'était mis à la tête de la révolte castillane. Le peuple entier voulait se débarrasser du monstre qui avait fait étrangler son frère Frédéric, avait ordonné l'assassinat de divers membres de sa famille, et avait montré par la tragique aventure du bon et candide religieux d'Azofra qu'il ne respectait pas plus les ecclésiastiques que ses parents ou ses maîtresses. Ce digne prêtre vint notifier au souverain qu'il était temps de se convertir. Un songe l'avait averti de sa mort prochaine. Un vengeur ne tarderait pas à attenter à sa vie. Don Pedro fit allumer un bûcher au milieu de son camp et y fit brûler vif le prophète en présence de l'armée. Mais la prophétie se réalisa.

Me voici de nouveau dans ces rues raboteuses, entre ces maisons amusantes, où se lit l'histoire des siècles. C'est le Vendredi-Saint. La procession de *Armados* se déroule dans ce cadre où se mêlent le mauresque, le gothique, le plateresque, en architecture; et dans les sentiments, la religion profonde, une tendance à la superstition, un fond solide de foi, une idée religieuse indéterminable, un mercantilisme sordide d'un côté, un recueillement touchant de l'autre. Tout cet ensemble revêt des formes parfois discutables, dévoile des délicatesses exquises, ou au contraire une farouche susceptibilité qui peut aller jusqu'à la fureur.

Les groupes de la procession passent lentement au milieu d'une foule agenouillée. Au-dessus du peuple prosterné flotte la splendeur des étendards,

l'éclat des costumes, des couleurs, de l'incomparable lumière tombant d'un ciel dont le bleu profond



Tolède : porte d'une chapelle
de la cathédrale.

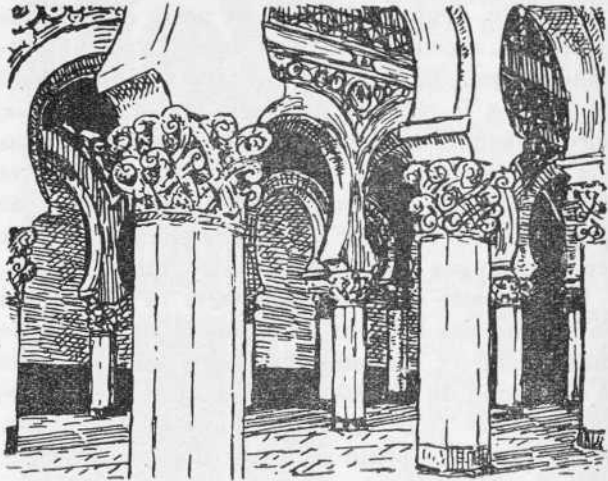
est déjà africain. Les rues étroites, ombre et soleil, et des échappées sur les arceaux gothiques ou les portails de la cathédrale. La foi catholique partout. Aucune fausse note d'impiété ou d'indifférence. La mort du Sauveur pèse vraiment sur Tolède, en ce Vendredi-Saint, comme elle a pesé sur Jérusalem. Ces gens qui touchent du front les dalles de la place voient expirer le Christ sur la croix et se lamentent sur lui comme les disciples au Golgotha.

Dans cette ville où trois religions se sont successivement implantées, où elles ont lutté l'une contre l'autre, où pendant plusieurs siècles elles ont vécu simultanément sans se détruire, trois joyaux d'architecture symbolisent pour moi l'histoire

locale de la croix, du croissant, et du talmud, avec leurs conceptions opposées et leurs démêlés continuels. Le premier des trois, c'est *Santa Maria la Blanca*, la vieille synagogue aux colonnes fuyantes dans une harmonie de blanc, et tout à côté, le second, *San Juan de los Reyes*, monument de la reconquête, dont l'architecte est notre compatriote Jean Guas, excellent artiste qui travailla pour Ferdinand et Isabelle. Enfin le troisième, à l'autre bout de la ville, la chapelle du *Santo Cristo de la Luz*, ancien temple, ancienne mosquée, conservée dans son état ancien, sauf adjonction d'une abside et d'un autel qui apparaît entre la perspective de quatre vieilles colonnes visigothiques employées par les musulmans pour soutenir des voûtes arabes.

Le contraste entre Sainte Marie la Blanche et Saint Jean des Rois, ce n'est plus la lutte entre le catholicisme et Mahomet qu'il nous rappelle, mais le problème du christianisme et de la monarchie opposés aux flots montants du judaïsme. Après avoir franchi la petite porte perchée au dessus de quelques degrés de pierre, nous entrons dans le jardin ombreux, entouré de hauts murs et percé de puits d'ablution qui servaient aux fidèles de la synagogue à observer les rites de leur religion. De cette cour nous passons dans l'ancien temple juif devenu magasin de l'intendance militaire, après avoir été l'église *santa Maria la Blanca*. C'est en effet une étonnante symphonie de blanc qui nous accueille. Une forêt de grosses colonnes blanchies à la chaux, octogonales, basses, et surmontées de chapiteaux byzantins, tous différents

les uns des autres, supportent une profusion d'arcs en fer à cheval et forment cinq nefs étroites dont celle du milieu seule est élevée. Au premier coup d'œil, on pourrait croire à une extrême simplicité;



Tolède : Santa María la Blanca.

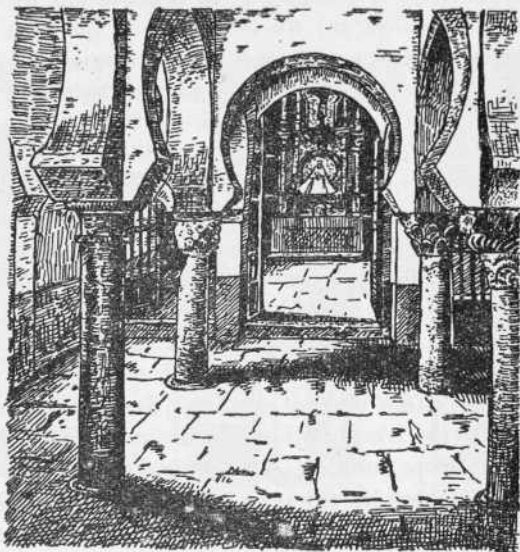
mais si l'on y regarde de près, on s'aperçoit que les ornements des frises et des voûtes sont extrêmement travaillés, que des ciseaux délicats les ont fouillés et historiés, et que seuls les fûts de colonnes et les arcs sont simples dans leurs lignes uniformément multipliées. Les Juifs ont bâti ce temple au treizième siècle, mais, dès le commencement du quinzième, il était devenu catholique et

avait servi à Saint Vincent Ferrier de tribune pour ramener les infidèles à l'évangile.

Ce monument israélite est l'un des plus curieux d'Espagne. Les influences architecturales réunies de Byzance, de l'Afrique, de la Castille ont produit ce fruit singulier sur un territoire où les juifs ont été en tout temps, même sous les Romains, nombreux, actifs, intelligents et encombrants. Un des vingt-trois canons du concile de Tolède, en 589, interdit déjà strictement aux israélites d'avoir des chrétiennes pour femmes ou maîtresses. S'ils ont des enfants d'une union de ce genre, ceux-ci doivent être baptisés. Ces précautions prises pour empêcher les familles de glisser au judaïsme, sont complétées par d'autres qui préservent la société d'une domination juive. Les adeptes de cette religion ont l'interdiction absolue de remplir une charge publique qui leur confère le droit d'édicter des peines contre les chrétiens. L'occupation musulmane, si tolérante en matière de religion, surtout pour les israélites, laissa subsister les synagogues à côté des mosquées et des églises, et favorisa même les premières au détriment des autres. Les sultans avaient hérité les droits de la monarchie visigothique sur l'exercice du culte catholique dans ses rapports avec l'administration civile. Ils convoquaient les conciles épiscopaux; mais quand les évêques manquaient à la convocation, ils les remplaçaient d'office par des juifs ou des musulmans. Or les évêques restés fidèles à leur foi et au pape, manquaient souvent, car ceux qui, au sein de l'épiscopat, se pliaient aux caprices des sultans, étaient pour la plupart des

mozarabes qui avaient acheté leurs sièges aux autorités musulmanes.

Dès lors on imagine facilement ce qui se passa,



Tolède : Santo Cristo de la Luz.

quand les chrétiens de *limpia sangre* se retrouvèrent vainqueurs et libres à Tolède. Ils imposèrent aux Juifs soit de se convertir, soit de se trouver rétablis dans leur condition d'avant l'invasion Sarrasine, et ils changèrent les mosquées devenues inutiles par la fuite des musulmans, en chapelles et en oratoires. Ce n'est cependant pas le cas de la mos-

quée de Bib El Mardom devenue la chapelle du *Santo Cristo de la Luz*. La transformation n'a pas été forcée. Une inscription y rappelle que la construction de la mosquée a été terminée en 980. Les colonnes antiques qui s'y trouvent encore sont d'une époque plus reculée ; elles ont été sans doute retrouvées dans un temple et utilisées par les bâtisseurs arabes. Le sanctuaire n'est pas resté longtemps musulman. Dès le douzième siècle il était devenu catholique. Des fresques datant de cette époque et représentant des saints, ornent l'abside qui fut ajoutée au monument primitif quand il devint chrétien. Sa transformation n'a donc pas été une mesure de rigueur, puisqu'elle date d'une époque où la reconquête était incertaine. La rigueur viendra plus tard, au moment où toute la péninsule étant pacifiée, le gouvernement n'aura plus le souci de ménager un pouvoir qui aura repris le chemin de l'Afrique. Entre le siècle où Alphonse VI rentre dans Tolède, et celui où Ferdinand le catholique s'empare de Grenade, c'est à dire de 1085 à 1492, les trois races, la chrétienne, l'arabe et la juive, continueront à vivre juxtaposées dans des quartiers séparés de la ville.

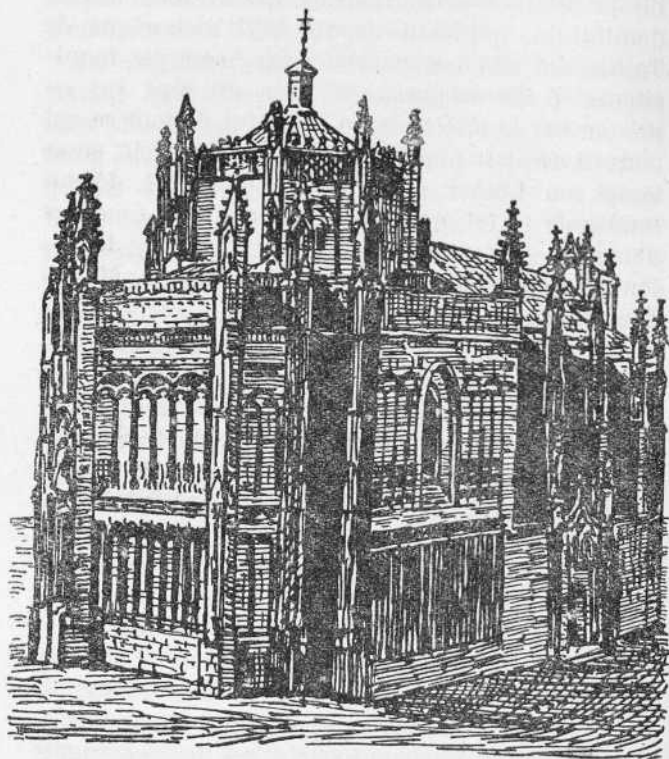
Quand la violence commença et que l'inquisition se mit à faire fureur dans la cité tolédane, celle-ci fut le théâtre d'une sévérité souvent injuste et cruelle à l'égard de la religion israélite, et surtout des relaps. Ces derniers, juifs qui s'étaient convertis au catholicisme par intérêt plutôt que par conviction, étaient retournés ensuite, pour les mêmes motifs, à leur ancienne religion. Ils furent

considérés par les vainqueurs comme fourbes et traîtres. Les châtimens ne leur furent pas épargnés, à moins qu'une nouvelle conversion et une humble demande de pardon ne leur valussent leur grâce, d'où leur nom de *chrétiens de grâce*.

Au seizième siècle, le nouvel Etat catholique rétabli à Tolède dut lutter contre les principes bien plus dangereux pour lui que le judaïsme. Les idées hérétiques semées en Europe et contre lesquelles Charles-Quint avait tant de peine à lutter dans son empire, s'étaient répandues dans son royaume espagnol. Le rempart que dressèrent les défenseurs religieux de la foi, la compagnie de Jésus et les réformateurs dont il a été question à propos de Sainte Thérèse d'Avila, parvint à préserver la péninsule ; mais à Tolède où l'inquisition fonctionnait d'une façon violente et souvent bornée, le soupçon devint une maladie. Confondant en une même horreur les hébraïsants et les hérétiques ou soupçonnés tels, certains professeurs et docteurs, certains civils ou ecclésiastiques se faisaient pourvoyeurs du bras séculier. Le maestro Léon de Castro, professeur à Salamanque, s'était acquis une triste célébrité dans cette chasse. Un de ses contemporains l'appelaient un esprit amer et subtil. Nous le nommerions un fanatique. En 1571, il avait dénoncé à l'Inquisition trois de ses collègues d'université, Cantalapedra, Grajal, et Luis de Léon. Heureusement il y avait des théologiens à Rome. Le fameux Pedro Chacon écrivit de la ville des papes une lettre qui démasqua la sottise et la mauvaise foi du dénonciateur.

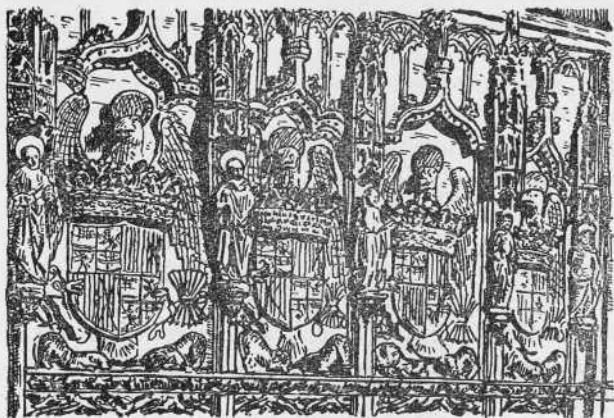
Les prélats de Tolède eux-mêmes n'étaient pas plus que les juifs ou les hérétiques, à l'abri de l'Inquisition. Don Barthélemy de Miranda, moine dominicain, qui était depuis 1557 archevêque de Tolède, fut dénoncé et arrêté, par ordre des inquisiteurs, à Tordelaguna. Il resta dix-sept ans en prison. On se méfiait à un tel point de tout ce qui pouvait avoir le plus petit caractère d'hérésie, en ce temps où Luther et Calvin avaient déjà détruit l'unité de la foi, que cet archevêque très érudit et d'une vie exemplaire, resta suspect malgré la défense d'un théologien réputé de l'époque, Martin d'Aspilcuete Navarra.

Du joyau israélite devenu *Sainte Marie la Blanche*, j'ai passé souvent et sans transition au joyau catholique *Saint Jean des Rois*. Cette châsse gothique domine l'âpre montée qui, du pont de saint Martin conduit au sommet de la ville. Isolée au milieu d'un terrain grisâtre, elle est placée là comme un grand coffret précieux. Sa grâce et sa sveltesse enchantent. Son gothique est tardif, il date de la fin du quinzième siècle; mais l'architecte le flamand Jean Guas qui prit part aussi à la construction de la cathédrale, sut lui donner l'aspect de légèreté, souvent absent des édifices espagnols de ce temps. Le caractère symbolique de ce monument apparaît dès l'approche. C'est un ex-voto que Ferdinand et Isabelle sont venus déposer dans cet admirable décor où ils avaient eu d'abord l'intention de faire élever leurs tombeaux. Ces chaînes de fer suspendues aux murs extérieurs sont celles des chrétiens prisonniers des Maures et délivrés par les



Tolède : l'église San Juan de los Reyes.

victoires de Ferdinand : premier symbole. Le second, c'est, à l'intérieur de l'église trop chargée d'ornements pour être impressionnante, ces armoiries disproportionnées qui remplissent les murs du transept et sont si lourdes qu'elles appesantissent



Toledo : Ecussons des Castilles et de l'Aragon.

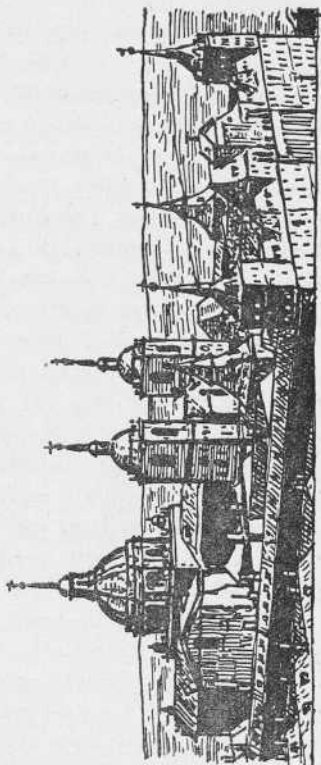
la nef tout entière. Ce sont les écussons des rois de Castille et d'Aragon. Ici se réunissent les aigles, les lions, les tours, toute cette faune et toute cette architecture héraldiques qui, glissant lentement des montagnes ou des côtes de la mer, se sont, un jour, donné rendez-vous sur ce sommet de la reconquête. Comme style, c'est vraiment le type appelé par les Espagnols eux-mêmes, le *monstruoso*. Ces ornements intérieurs font contraste avec la simplicité relative du dessin extérieur.

Jean II d'Aragon, père de Ferdinand le catholique, qu'il avait marié à Isabelle de Castille, donna son nom à cette église qui fut appelée *Saint Jean* en hommage à lui, et *des Rois*, parce que les armes des rois unis de Castille et d'Aragon ornent la frise du transept. Le cloître voisin est de la même époque que l'église. Le style gothique fleuri y triomphe. L'exubérance de ses ornements, des statues, des sculptures et le fouillis des arcs multipliés par deux étages de galeries, saisit l'imagination comme un hymne de pierre à la gloire de la religion restaurée dans la péninsule.

Moins d'un siècle après la construction de cette église et la réunion de ces souvenirs et de ces symboles, Philippe II proclamait Madrid la capitale de l'Espagne, en 1560. Dans ce siècle tient la grandeur du pays. Saint Jean des Rois est un sommet d'où l'œil découvre non seulement la ville et les campagnes tolédanes, mais bien plus loin dans le passé, les règnes de Ferdinand le Catholique et de Charles-Quint. C'est ici que commence la dernière ascension vers la gloire. Cette lumière qui s'allume sera fulgurante et universelle, avant d'aller s'éteindre dans les caveaux de l'Escorial.

L'ESCURIAL

Combien de fois j'ai pris le chemin de cette solitude pierreuse pour arriver aux âpres splendeurs de ce palais ! Venant par le train de Madrid, ou par les sentiers du Guadarrama si souvent explorés, ou remontant de Ségovie et de la Granja, à chaque



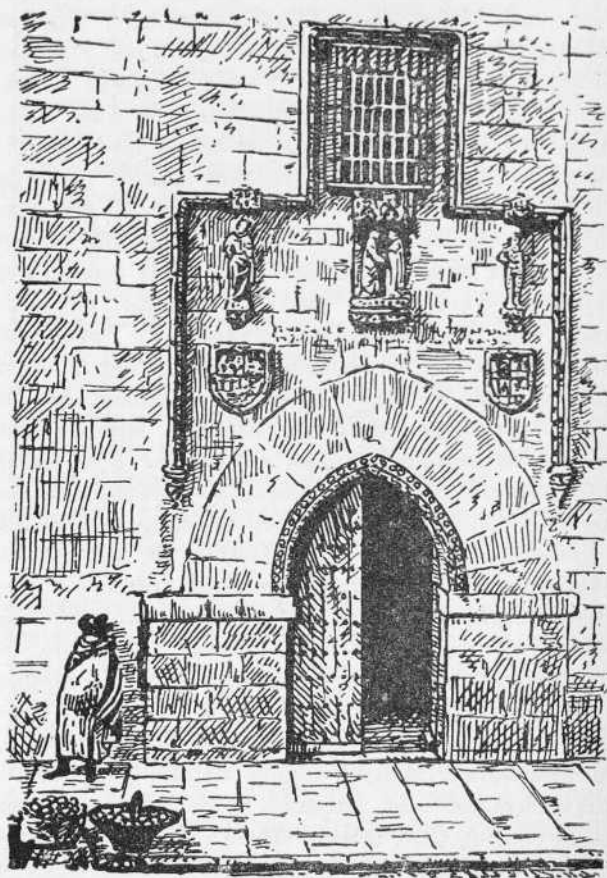
L'Escorial : vue générale.

nouvelle expérience, j'étais attiré par cette masse imposante au milieu des rochers. Quand le soleil baigne de lumière ce magnifique édifice de granit dont l'architecture est d'une imposante sobriété, il perd l'aspect lugubre que lui donne l'approche du soir ; mais je préférais le contempler dans toute son austérité, lorsque les sommets des rocs qui l'entourent, augmentent, aux heures du crépuscule, la tristesse que le désert environnant fait peser sur lui. C'est une habitation faite pour des gens qui ne rient jamais, qui jettent sur l'existence un regard aussi désolé que les pierres de leurs murs ou de leurs montagnes. Ces rois, ces courtisans qui y ont vécu, ne sortaient de chez eux que pour se rendre en carrosse à Madrid, à Tolède, à Ségovie. La nouvelle capitale du royaume était proche. Elle venait d'être déplacée par Philippe II qui avait proclamé officiellement le transfert définitif à Madrid. L'établissement du centre administratif à proximité du Guadarrama coïncida avec le commencement des travaux de l'Escorial qui ne furent terminés que près de trente ans plus tard, en 1589. L'idée de Philippe II en entreprenant cet immense édifice, ne fut pas uniquement religieuse. Il voulait aussi se ménager, à lui, à sa famille et à ses successeurs, une résidence plus fraîche que Madrid pour y passer les mois d'été. Ce souci a toujours hanté les rois d'Espagne depuis lors, et c'est à lui que l'on doit les palais d'Aranjuez, de la Granja, et plus tard, de Saint-Sébastien.

Madrid, c'était dans ses commencements, l'estuaire du fleuve des gloires, des misères, des gran-

deurs, des hontes et des orgueils du royaume reconstitué. C'est une capitale fondée tard dans un monde déjà vieux. La Cour est habituée à passer de chef-lieu en chef-lieu : Léon, Burgos, Valladolid, Tolède, Séville. Il faut enfin se fixer. Philippe II a choisi le milieu géométrique de la péninsule, ce plateau calciné pendant quatre mois de l'année, parcouru en hiver par le vent du Guadarrama, à plus de six cents mètres d'altitude. Avant de devenir capitale, Madrid avait déjà connu des séjours royaux. C'est dans son alcazar, ou résidence des souverains, que François I^{er} avait été prisonnier après la bataille de Pavie. C'est là aussi que, dès l'année 1528, les Etats assemblés avaient prêté serment de fidélité à Philippe II, jeune enfant encore au berceau, comme à l'héritier présomptif de Charles-Quint. Depuis le quatorzième siècle, le fils aîné d'un roi régnant en Espagne, s'appelait prince des Asturies, en mémoire de Cangas et d'Oviédo, et à l'imitation des aînés royaux d'Angleterre qui, déjà alors, s'appelaient par tradition princes de Galles. En Castille, cette cérémonie du serment se déroulait, du vivant du père, comme pour assurer d'avance la fidélité à la filiation légitime et la permanence de la monarchie. Philippe II, en proclamant Madrid comme capitale, ne faisait que consacrer une situation déjà prévue et ses goûts connus pour cette résidence. Il subsiste dans les vieux quartiers de celle-ci des souvenirs de cette époque, comme l'entrée de l'hôpital de la Latina, rue de Tolède.

Peu à peu, les arts vont y atteindre un éclat



Façade de l'hôpital de la Latina, à Madrid.

magnifique. Sous Philippe IV surtout, dans l'apogée artistique du dix-septième siècle, l'école de Velasquez et de Murillo, l'influence des Flamands, les œuvres déjà accumulées des grands Italiens et des Espagnols, les relations continues avec Bruxelles, Anvers, Gand, Bruges qui, depuis Charles-Quint surtout, sont devenues permanentes, les collections des rois où voisinent Rubens, Raphaël, Teniers, Breughel, Jean van Eyck, Roger de la Pasture, avec la pléiade glorieuse des peintres castillans, andalous et aragonais, ont contribué à faire de Madrid un foyer intense de civilisation où les beaux-arts sont en honneur. Après la période héroïque, qui fut celle de la reconquête, et l'âge politique qui fut celui de Charles-Quint et de Philippe II, la capitale nouvelle connaît l'époque décorative. Sous une forme admirable et brillante, l'Espagne commence à perdre sa vigueur et son énergie. Elle mêle à l'idée qui l'a fortifiée pendant des siècles, un fonds de scepticisme qui introduit des éléments troubles.

Mais à l'époque où Philippe II achevait son palais de l'Escorial, cette demeure d'été, unie au monastère-panthéon des rois, ne représentait encore qu'un ex-voto d'une inspiration analogue à celle de *San Juan de los Reyes* à Tolède. Comme les humbles habitants de son royaume suspendaient aux autels des saints un modeste témoignage de gratitude pour un vœu exaucé, le souverain avait suspendu cette imposante figuration du gril de saint Laurent à qui il avait fait cette promesse pour la prise de Saint-Quentin. Il n'eut de cesse que les bâtiments

ne fussent achevés et l'église remplie de reliques. Le culte des reliques, dont j'ai eu l'occasion de parler, était alors plus répandu que jamais dans toutes les villes d'Espagne. Chacune rivalisait de dévotion aux dépouilles des saints, spécialement des saints régionaux. Le corps de *San Isidro* faisait la gloire de Madrid. De nos jours encore, les restes de ce saint laboureur, patron de la capitale, sont l'objet d'une vénération inouïe. J'ai vu ce petit corps momifié, revêtu d'ornements, et ce visage parcheminé, fixés dans leur rigidité depuis la fin du douzième siècle. On n'ouvre la chässe et l'on n'expose cette relique aux regards qu'une seule fois par siècle. J'habitais par hasard Madrid à l'anniversaire du septième centenaire. Une foule énorme, venue de toutes les parties de l'Espagne, défila devant le saint. Le culte de la terre et des vertus que la foi a suscitées, n'est pas près de finir.

Philippe II avait ce culte au plus haut degré. Il s'employa à obtenir par des négociations, les reliques de saints, entre autres de saint Laurent à qui il avait dédié son église. Il confia la garde de ces trésors pieux aux religieux qu'il avait installés dans le monastère et le cloître formant la partie droite de l'édifice. Il se rappelait que, de tout temps, les rois d'Espagne avaient enrichi de semblables dépouilles les sanctuaires qu'ils avaient fondés. Reccarède, le premier souverain converti de l'arianisme, avait reçu, en 589, du pape Grégoire I^{er}, un morceau de la vraie croix. Depuis lors, les objets, authentiques ou non, d'une vénération parfois aveugle, s'étaient multipliés dans une proportion

extraordinaire. Philippe envoya un de ses agents, Moralès, recueillir en Galice et en Asturies toutes les reliques qu'il pourrait s'y assurer. Il le chargea de les ramener à l'Escorial. Mais ces régions ne se laissèrent pas démunir de leurs trésors sacrés. Moralès ne put rapporter dans le palais qu'un fragment du crâne de saint Laurent.

Ces recherches et ces enquêtes donnèrent le signal en Espagne d'une chasse universelle aux reliques. Des escrocs y voyant un profit assuré, forgèrent de nouveaux noms de saints dont ils présentèrent les os à la vénération des fidèles. De fausses chroniques virent le jour, par exemple celles venues prétendument du monastère de Fulda, imaginées de toutes pièces par Jeronimo de la Higuera et racontant la vie de saints qui n'avaient jamais existé que dans sa tête de romancier.

Les moines hiéronymites qui habitent la partie réservée au monastère, m'ont souvent guidé avec une inaltérable obligeance dans l'église éclatante de ses marbres et de ses bronzes dorés. Parmi ces derniers, autour du chœur, sont agenouillés les deux groupes en grandeur naturelle qui saisissent le plus l'imagination : d'un côté, Charles-Quint et l'impératrice Isabelle avec leur fille et les deux sœurs de Charles, Eléonore et Marie; de l'autre, Philippe II avec les reines Anne, Isabelle et Marie, et l'infant Don Carlos, son fils. Tout ce peuple royal à genoux, les mains jointes, en prière devant la croix. Le sculpteur Pompéo Léoni, fils du célèbre artiste italien Léone Léoni, était venu s'établir à



L'Escurial : groupe en bronze de Philippe II.

Madrid. Il coula en bronze le groupe de Philippe II. L'autre groupe est de son père.

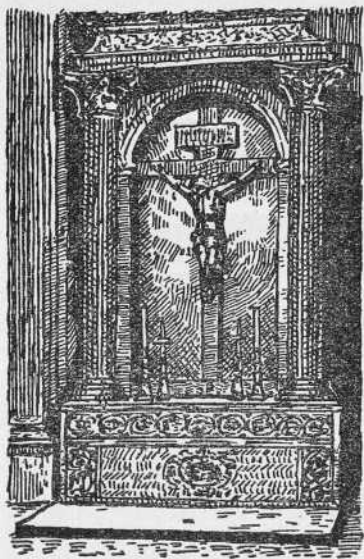
Dans ces nefs, dans ce chœur où la stalle du roi existe toujours, dans le cloître et dans les galeries, partout Philippe II règne encore. Cet ensemble majestueux porte sa marque. Il faut pour le comprendre et pour achever le cycle espagnol, méditer dans la cellule que s'était réservée le roi. J'ai pu visiter seul et longtemps cet appartement nu, cénobitique, perdu dans un coin de l'énorme palais. Il y fait à peine clair; l'unique fenêtre jette une lumière parcimonieuse sur une salle carrelée et sans ornements. Au fond, deux portes : par l'une on pénètre dans une alcôve carrée, sans fenêtre, où dormait le souverain; par l'autre, on entre dans son cabinet de travail qui était aussi la tribune d'où il entendait la messe. Une ouverture percée dans la muraille, donne une vue directe sur le chœur et les nefs de l'église. Il pouvait disposer sa table de façon à ne jamais éloigner son regard de l'autel. C'est là, dit-on, qu'il se trouvait, après la perte de l'*Armada*, quand les officiers chargés de lui annoncer la catastrophe, s'approchèrent de lui. La légende prétend qu'il les fit attendre jusqu'à la fin de l'office, avant de recevoir de leurs bouches le récit du désastre.

La cellule de l'Escurial répond à celle de Yuste. Au milieu de cette châsse gigantesque conservant la mémoire des saints et des rois et cultivant leur souvenir, dans ce mausolée comparable à celui que figurent les pyramides d'Égypte, et qui doit être le couronnement, le prolongement de deux siècles de

gloire inouïe, quels humbles refuges ils se ménageaient ces deux despotes, l'un dans un monastère perdu au fond des montagnes, l'autre dans cette tribune d'église où les bruits du dehors ne parviennent pas ! Pour en arriver au sommet de Charles-Quint et de Philippe II, l'ascension a été longue. Elle a commencé dans les forêts des Asturies, puis à Oviédo et à Léon. Elle s'est continuée, âpre et tenace, avec des chutes dans des fondrières et parfois dans la boue sanglante, à Burgos, à Tolède, à Séville. Enfin, la dernière étape, l'empire, et le point culminant est atteint.

Du fond de sa cellule de l'Escorial, dans l'ombre de cette humilité ostentatoire où il se complaisait, quel coup d'œil Philippe II pouvait, malgré l'astre déclinant, jeter encore sur l'Espagne et sur ses possessions d'outre-mer ! A partir de la campagne de Grenade par Ferdinand et Isabelle, en 1492, les succès triomphants s'étaient multipliés. Depuis que Boadbil vaincu avait remis au roi les dernières clefs détenues par les Maures dans la péninsule, la fortune accourait d'au-delà des mers. Christophe Colomb ouvrait les Antilles. Magellan, Pizarre conquéraient le Pérou, Vespuce le Brésil, Cortez le Mexique. Puis l'avance des Espagnols s'étend au Chili, au Paraguay, aux îles. Dans le siècle qui tient entre les années 1492 et 1592, la coupe de la gloire espagnole est pleine à débordement ; on n'ira pas au-delà. Jamais pays n'eut à sa portée une telle moisson de richesses et d'honneur. Peu à peu tout va lui couler des mains. Déjà l'Armada est détruite. Il restera cette magnifique pensée religieuse qui

a toujours soutenu l'Espagne et qui la soutient encore aujourd'hui. Pour en apercevoir le dernier symbole, descendons dans le cœur de l'Escurial, au panthéon des rois.

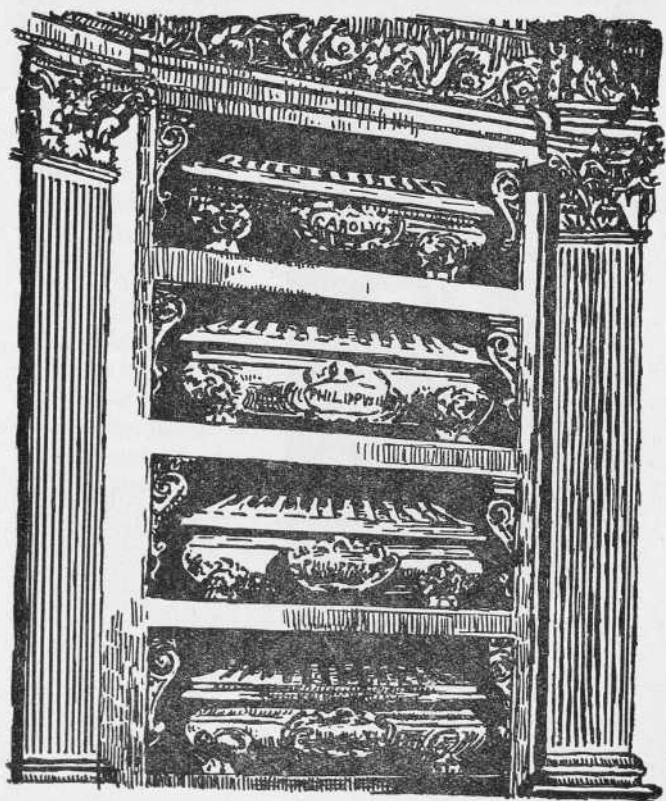


L'Escurial : le Christ de Pietro Tacca.

Une entrée par un escalier obscur, dans une crypte octogonale, éblouissante de marbres et de dorures. Un petit autel sur lequel luit, concentrant tout d'abord les regards, le beau Christ en bronze de Pietro Tacca, sculpteur florentin qui a doté Madrid de la statue de Philippe IV et qui a achevé celle de Philippe III commencée par Jean

de Bologne. Sur les côtés, des rangées de tombeaux en marbre noir, du haut en bas. Dans l'une des rangées, auprès de l'autel, Charles-Quint, Philippe II, Philippe III, Philippe IV, l'un au-dessus de l'autre. Leurs noms sont inscrits sur leurs sépultures.

Charles qui repose au-dessus des autres, marque le sommet de la gloire. Après lui et



L'Escorial : tombeau des rois.

les trois Philippes, l'Espagne a dû subir une longue guerre qui n'est pas finie. Ce n'était plus une guerre à main armée, mais non moins meurtrière, une lutte de doctrines. Le scepticisme d'abord, puis la pensée prétendument libre, mais enchaînée au matérialisme, enfin les utopies communistes et le séparatisme. Ces ennemis ont cherché, comme jadis les Maures, à détruire l'autorité, la religion et l'union. Or ces trois principes avaient fondé la grandeur de l'Espagne. La religion, nous n'avons plus à le démontrer. L'union, Ferdinand le Catholique l'avait réalisée. L'autorité, Charles-Quint lui avait donné tout son pouvoir. Détacher l'Espagne de ces trois bases de sa vie, c'était l'ébranler tout entière. Depuis deux siècles, au fur et à mesure qu'elle se laisse entraîner par les forces de destruction, elle vacille. Ce pays admirable et sa fière population doivent-ils passer encore par de nouvelles épreuves, avant d'être débarrassés des doctrines étrangères de désunion et de haine qui risquent de l'empoisonner? Le meilleur vœu que les amis de l'Espagne puissent lui adresser, c'est de reprendre la route du progrès, unie dans une même foi et dans un même sentiment patriotique.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	7
CHAPITRE PREMIER. — <i>Le refuge asturien</i> . . .	17
Cangas	17
Covadonga	25
Oviédo	34
CHAPITRE II. — <i>De la montagne à la plaine</i> . . .	52
Léon	52
Saint-Jacques de Compostelle	70
Coïmbra	93
CHAPITRE III. — <i>Les deux Castilles</i>	103
Burgos	103
Palencia	123
Alcala de Hénarès	138
Avila	144
Tolède	170
L'Escorial	192

Liste générale des illustrations

La tour de la cathédrale de Léon . . .	couverture
La vallée de Mancorbo en Asturies . . .	12
Le pont de Cangas	18
Chariot asturien	21
Paysannes d'Asturies	26
Rochers de Covadonga	29
Oviédo : l'hôtel de ville	34
— l'église San Isidro	37
La vallée de Cangas	43
Château des rois de Navarre, à Olite . . .	46
Eglise romane du XII ^m e siècle, à Olite . . .	50
Vue de Léon	53
Murs de Léon	55
Grand portail de la cathédrale de Léon . . .	58
Tour de la cathédrale de Léon	63
Abside de la cathédrale de Léon	69
Vue de Pontevedra (Galice)	71
Saint-Jacques de Compostelle : le portail roman .	73
— — façade de la ca- thédrale . . .	76
— — le chapitre . . .	81
— — vue de la ville . . .	86
— — les princes pèle- rins	92
Coïmbra : char rustique	96
— Inès de Castro	101
Burgos : la promenade de l'Espolon	104
— la cathédrale	106
— escalier à l'intérieur de la cathédrale . . .	108
— statues dans la chapelle du connétable . . .	109

Burgos : monastère de las Huelgas	113
— chartreuse de Miraflores	118
— monument de l'infant Don Alphonse	120
Palencia : la cathédrale	124
— la porte de l'évêque	129
— l'intérieur de la cathédrale	133
Alcala : l'université	139
Avila : vue générale de la ville	145
— partie septentrionale de l'enceinte	153
— les vieilles tours de l'enceinte	162
— tombeau de l'infant Don Juan	168
Tolède : Pont d'Alcantara et Alcazar	171
— Puerta del Sol	174
— intérieur de l'église Saint Jean des rois	178
— tombeau du roi Henri II	180
— porte d'une chapelle de la cathédrale	182
— Santa Maria la Blanca	184
— Santo Cristo de la Luz	186
— l'église San Juan de los Reyes	190
— Ecussons des Castilles et de l'Aragon	191
L'Escorial : vue générale	193
— façade de l'hôpital de la Latina à Madrid	196
— groupe en bronze de Philippe II	200
— Le Christ de Pietro Tacca	203
— Tombeau des rois	204

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 25 AOUT 1936
SUR LES PRESSES DE
JOS. VERMAUT A COURTRAI
RUE LONGUE DES PIERRES, 26-28
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS DE LA
" COLLECTION DURENDAL „

(Imprimé en Belgique.)



**JOSEPH
MELOT**

ASTURIAS
ET
CASTILLES



**COLLECTION
DURENDAI.**

—
1936
